

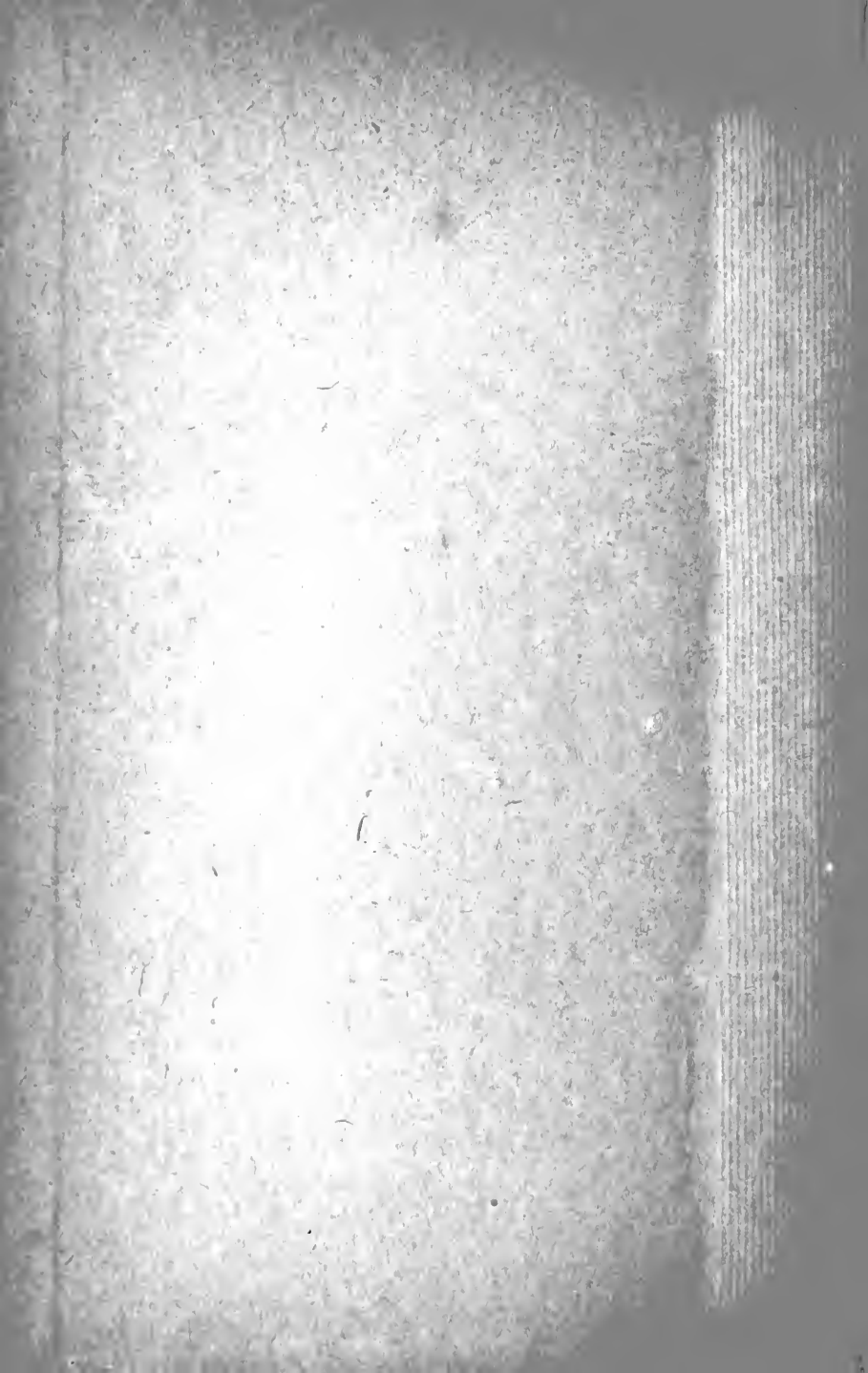


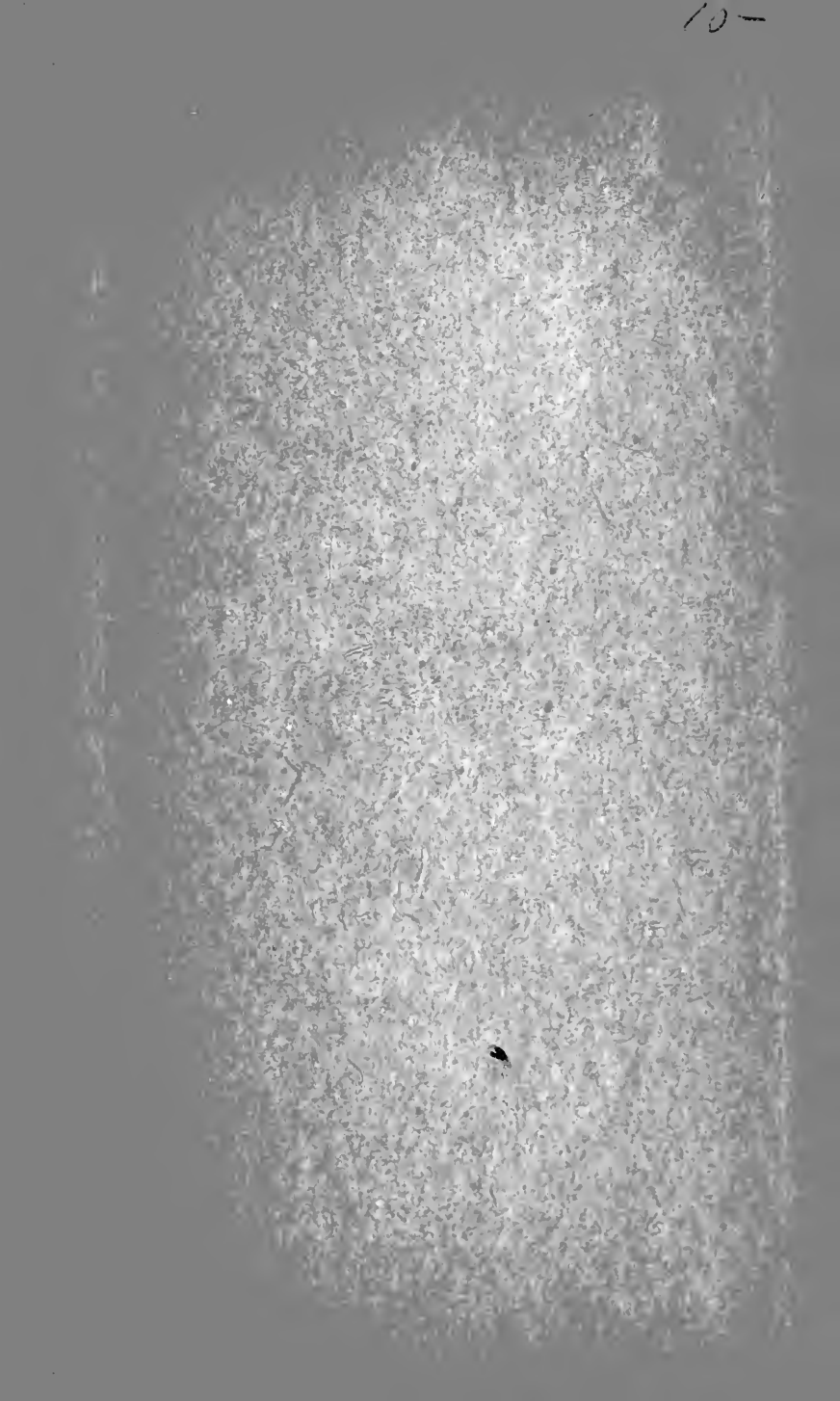
3 1761 07822160 3

J. B. CAOULTE

---

# Voix Intimes







# LES VOIX INTIMES

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/lesvoixintimes00caou>

PREMIÈRES POÉSIES

---

# LES VOIX INTIMES

PAR

J.-B. CAOUETTE

AVEC UNE PRÉFACE DE

BENJAMIN SULTE

*Membre de la Société Royale du Canada, etc.*

Aime ton Dieu toujours,  
Le Canada, la France,  
Donne-leur tes amours,  
Et nargue la souffrance.

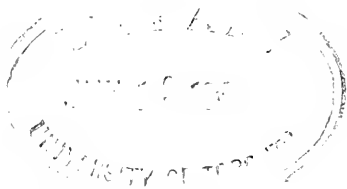


QUÉBEC

IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE  
30, Rue de la Fabrique, 30

1892

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année  
mil huit cent quatre-vingt-douze, par J.-B. CAOETTE, au bureau du  
ministre de l'Agriculture.



308019



## PRÉFACE

---

Pourquoi une préface de moi, plutôt que d'un autre ? Pour la plus simple des raisons : nos écrivains redoutent de signer les premières pages du livre d'un autre. Moi, non pas — et voici comment la chose m'apparaît. Après avoir lu un livre imprimé, vous en faites la post-face, devant vos amis, au cours de la conversation. Après avoir lu un livre manuscrit, je donne mon commentaire au commencement du volume.

Vous pensez, peut-être, qu'une préface doit se composer de l'éloge de l'auteur, et c'est là le sujet de votre timidité, mais moi qui ne paye pas toujours en compliments, je n'ai jamais songé à cet obstacle. Etant libre de mes allures, je remplis le moule aux préfaces de ce que j'ai trouvé dans le livre.

Il y a trente ans, nous nous présentions nous-mêmes aux lecteurs, attendu que n'ayant presque pas d'ancêtres littéraires, nous ne savions par quelle voie nous introduire au milieu du public.

Maintenant les jeunes se recommandent à nous : faisons aux autres ce que l'on n'a pas pu faire pour nous. M. J-B. Caouette est un débutant que je vous présente parce que ayant fait la connaissance de ses vers, je les trouve de bonne compagnie. Vous pourrez les lire sans vous compromettre. C'est un bon Canadien de plus dans notre cercle, et si, un jour, il nous échappe pour passer à la postérité, vous ne serez ni inquiets sur son compte ni gênés de l'avoir connu. Pour le moment, ce travailleur est au moins estimable ; saluons son arrivée sur la scène.

Si je vous disais que M. Caouette se croit un grand homme et que c'est ainsi que je le considère, vous vous moqueriez de nous ; c'est pourtant sur ce pied-là que l'on pose ordinairement un écrivain nouveau... à moins qu'on ne l'exécute en le lapidant.

Parmi des vers fort bien tournés il s'en rencontre quelques-uns de tout à fait prosaïques, par exemple :

... l'œuvre utile et salulaire  
Qu'on nomme le défrichement.

Mais il y a assez de bonnes pièces pour sauver les *Voix Intimes* d'un oubli prématuré. Le souffle religieux et national agite noblement un grand

nombre de pages, et cela suffirait pour valoir un accueil favorable à leur auteur.

Publier un livre, c'est partir en guerre, s'exposer comme une cible, attraper les rhumatismes de la critique, recevoir des coups de lance, se faire pincer les chairs par des balles qui ricochent sans savoir où elles vont ; mais on est rarement tué à ce métier et, le plus souvent, on y gagne de s'aguerrir et d'atteindre les hauts grades.

Il y a longtemps que le dicton roule de par le monde : “ ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ” — il n'y a donc pas trop de risques à courir. — En avant les jeunes ! C'est à notre tour à vous regarder faire.

BENJAMIN SULTE.



## LE BONHEUR

---

A MA FEMME

---

Où donc est le bonheur ? disais-je. — Infortuné !  
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

VICTOR HUGO.

---

J'ai cherché vainement dans les bruyantes fêtes,  
Où l'éclat des plaisirs éblouit tant de têtes,  
Ce trésor précieux qu'on nomme le bonheur ;  
Je l'ai cherché d'abord sur le sol que je foule  
En voulant soulever les bravos de la foule,  
Et je n'ai recueilli qu'un éphémère honneur !

Pour le trouver, j'ai fait de pénibles voyages,  
Franchi les flots amers, parcouru maints villages  
Où la vive gaité faisait battre les cœurs ;  
Mais, ô fatalité ! la sombre nostalgie,  
Ce désir violent de revoir la patrie,  
Aggravait chaque jour le poids de mes malheurs !

Après avoir vécu sur la plage étrangère,  
Sans ressource et craignant la main de la misère,  
Je revins au pays avec le fol espoir  
De trouver le bonheur en l'amitié sincère  
D'hommes que mainte fois j'avais aidés naguère,  
Mais les cruels ingrats rougirent de me voir !

Le bonheur !... pour l'avoir j'ai gravi le Parnasse  
Sur la cime duquel les disciples d'Horace  
Buvaient le doux nectar que leur versaient les dieux ;  
J'allais toucher au but, quand mon lâche Pégase,  
Prenant un ton railleur, me lança cette phrase :  
" Halte-là ! car tu n'es qu'un intrus en ces lieux "...

Alors je m'écriai, dans ma douleur amère.  
*Où donc est le bonheur ?* Serait-ce une chimère  
Qui redonne l'espoir à tout être souffrant ?  
Hélas ! je le croyais... Mais dès le jour, ô femme,  
Où les sons de ta voix firent vibrer mon âme,  
Je goûtai du bonheur le délice enivrant !

Et depuis qu'à nos yeux — aurore fortunée —  
S'alluma le divin flambeau de l'hyménée,  
Le bonheur, tu le sais, nous souria toujours.  
Il nous sourira même au sein de la souffrance,  
Parce que nous plaçons toute notre espérance  
Dans le Dieu qui bénit et féconde les jours !

Septembre 1886.





## RENOUVEAU

---

A M. BENJAMIN SULTE

---

Le doux printemps vient de paraître  
Sous son manteau de velours vert,  
Et déjà l'on voit disparaître  
Tous les vestiges de l'hiver.

Son œil a l'éclat de la braise :  
A la chaleur de ses rayons  
Naissent lilas, fleur, rose et fraise,  
Abeilles d'or et papillons.

Les arbres engourdis naguère  
Semblent dresser plus haut le front,  
Car la nature, en bonne mère,  
Verse la sève dans leur tronc.

Au plus épais de la ramure  
Les oiseaux préparent leurs nids,  
Sans s'occuper si la pâture  
Ou le lin leur seront fournis.

Du sol jaillit plus d'une source  
Que la froidure emprisonnait ;  
Et le ruisseau reprend sa course  
A travers clos et jardinet.

Sur le bord de maintes rivières  
L'on voit le castor vigilant  
Transporter le bois et les pierres  
Pour bâtir son gîte étonnant.

La brise, sylphide légère,  
Fait la cour à toutes les fleurs,  
Puis vole embaumer l'atmosphère  
Des plus enivrantes senteurs.

De la cime de nos montagnes  
Se précipite le torrent  
Qui fertilise nos campagnes  
Avec les eaux du Saint Laurent.

A nos fenêtres, l'hirondelle  
S'annonce par des cris joyeux ;  
Elle revient à tire-d'aile  
Charmier les jeunes et les vieux.

An palais comme à la chaumière,  
La porte s'ouvre à deux battants :  
Riche et pauvre ont soif de lumière,  
D'air pur, de parfums odorants.

Parfois l'on quitte sa demeure  
Pour aller prendre un gai repas  
Sur la pelouse où, toute à l'heure,  
Bébé fera ses premiers pas.

Plus loin les colons sur leur terre  
Travaillent courageusement  
A l'œuvre utile et salutaire  
Qu'on nomme le défrichement.

Les uns creusent, les autres sèment  
Ou bien coupent les arbres morts ;  
Ces braves bûchent, chantent, s'aiment  
Et dorment la nuit sans remords !

La fillette en robe de bure  
Chante et cultive tout le jour ;  
Le soir venu, sa lèvre pure  
Dira peut-être un mot d'amour !...

Où, l'homme, les oiseaux, les plantes  
Et l'onde aux bruits mystérieux  
Mêlent leurs voix reconnaissantes  
Pour célébrer le Roi des cieux.

Car tout ce qui vit et respire,  
Tout ce qui chante, pleure ou croit,  
Reconnait qu'il est sous l'empire  
D'un esprit souverain et droit !

Printemps, réveil de la nature,  
Oh ! sois le bienvenu toujours !  
Quand tu parais, la créature  
Espère encore des beaux jours !

C'est toi qui donnes à la plaine  
Son riche et moelleux vêtement :  
C'est toi qui fais germer la graine  
D'où sortira notre aliment !

C'est toi qui rends au pulmonaire  
La force et souvent la santé :  
C'est toi que l'Indien vénère  
En recouvrant la liberté !



O printemps, messager céleste,  
Admirable consolateur !  
Ton éclat seul nous manifeste  
La puissance du Créateur !

4 juin 1887.

## SAMUEL CHAMPLAIN

---

A L'HONORABLE JUGE A. B. ROUTHIER

---

Stadaconé trônait dans sa majesté vierge  
Au-dessus des flots bleus qui roulaient sur la berge  
Avec un bruissement clair,  
A travers les réseaux de la vigne embaumée  
L'indigène vivait dans sa hutte enfumée,  
Libre comme l'oiseau de l'air.

Sur l'immense plateau couronné de verdure,  
Les linottes mêlaient leur gracieux murmure,  
Aux suaves rumeurs des eaux.  
Rien ne troublait alors l'harmonie enivrante  
Que l'onde, les rameaux et la brise odorante  
Versaient à la voix des échos.

Maintes fleurs au soleil entr'ouvraient leurs corolles  
Où les abeilles d'or, inconstantes et folles,  
Cueillaient le miel délicieux.  
Stadaconé semblait tressaillir d'allégresse,  
Et de chaque taillis un chant rempli d'ivresse  
Montait avec l'arome aux cieux.

Mais soudain des clameurs mystérieuses, vagues,  
Ayant l'air de surgir des profondeurs des vagues,  
Interrompent ce doux concert :  
Un long serpent de feu court à travers l'espace,  
Et la voix du canon — à la brise qui passe —  
Lance un rugissement d'enfer !



Un sauvage, à ce bruit, de son wigwan se sauve.

Croisant dans la forêt plus d'une bête fauve

Prise d'un fol effarement :

Mais bientôt il s'arrête au bord d'une clairière,

Et sur le fleuve voit une souple voilière

Mouiller l'ancre à l'abri du vent.

Un homme jeune encore, à la vaillante allure,

Portant moustache noire et longue chevelure,

S'élanee sur le sable roux.

L'indigène, charmé par le noble visage

De celui qui paraît le chef de l'équipage,

Va se jeter à ses genoux.

Quel est donc l'inconnu qui vient fouler ces grèves

Que l'enfant des forêts — voyant s'enfuir ses rêves —

Dispute aux blancs en souverain ?

Sauvage, incline-toi devant ce nouveau père

Qui rendra ton pays civilisé, prospère !

Incline-toi devant Champlain !

Il vient, au nom du roi qui règne sur la France,  
Dissiper les erreurs, le vice et l'ignorance

Dans les cœurs naïfs ou pervers,  
Fonder en Amérique une humble colonie  
De la France éclairant par son vaste génie  
Tous les peuples de l'univers !

Levant de l'avenir un coin du voile sombre,  
Il voit des ennemis le combattre dans l'ombre  
Comme des tigres enragés ;  
Mais sa foi, ses vertus, son esprit, sa prudence,  
Le feront triompher, avec la Providence,  
Des ennemis et des dangers.

Après avoir gravi le rocher gigantesque  
Et contemplé longtemps le tableau pittoresque  
Qui s'offre à ses regards ravis,  
Il regagne les flots du beau fleuve qu'il aime,  
Et, tout près de ses bords, il travaille lui-même  
A bâtir le premier logis.

Champlain vient de jeter les bases de la ville

Où fleurira bientôt la grande loi civile

A côté de la loi de Dieu.

Il apprend que du Val, un Français malhonnête,

Conspire contre lui : du Val meurt, et sa tête,

Sanglante, est mise au bout d'un pieu !

Il est sévère, soit ! mais juste et charitable ;

Sa bourse, son cœur d'or, son logis et sa table

S'ouvrent à tous les malheureux.

Et les chefs des tribus algonquine et huronne,

Touchés de ses bienfaits, posent une couronne

Sur son front noble et radieux !

Cet humble hommage émeut son âme magnanime

Et l'attache encor plus à la charge sublime

Qu'il tient de son seigneur et roi :

Car puisque dans ces cœurs il a déjà fait naître

Un peu de gratitude, il y fera peut-être

Briller les rayons de la foi.

Il leur enseigne à tous l'art de l'agriculture,  
Et, vrai Cincinnatus, commence une culture  
Que Dieu couronne de succès.  
C'est lui qui, le premier, arrache à cette plage  
Le secret de donner au blanc comme au sauvage  
Le pain, ce levier du progrès !

Mais l'illustre Français ne voit pas tout en rose ;  
Son front serein naguère est maintenant morose :  
Il pleure sur le sort des siens.  
Ah ! c'est que, par delà les monts et les rivières,  
Habite une autre race, aux instincts sanguinaires,  
Qui l'outrage et pille ses biens !

C'est la race iroquoise, avide et dominante,  
Qui veut anéantir cette ville naissante  
Et régner sur tout le pays.  
Elle hait les Hurons et les visages pâles  
Et caresse l'espoir d'ouïr leurs derniers râles  
Et de mordre à leurs flancs roussis !

Champlain s'efforce encor d'apaiser les colères  
Des Algonquins qu'il a traités comme des frères.

Mais à sa voix nul n'est soumis.

Les Iroquois d'ailleurs — véritables colosses —  
S'avancent, l'arme au poing, l'œil et les traits féroces,  
Pour attaquer leurs ennemis.

Un chasseur, survenant, confirme la nouvelle  
Que deux cents Iroquois, pris d'une ardeur nouvelle,

Viennent pour un combat prochain.

“ Alors, répond Champlain, puisqu'ils veulent la guerre,

“ Et, par orgueil, rougir de leur sang cette terre,

“ Ils seront exaucés demain ! ”

Le soir, notre héros, entouré de ses braves  
Qui n'ont jamais connu la honte des entraves,

Marche au devant des Iroquois.

Il les rejoint à l'aube, au milieu de leur danse,  
Aux bords du lac Champlain. — Assoiffés de vengeance,

Les Hurons vident leurs carquois.

Le soleil, qui se lève, embrase la ramée  
Où se tiennent Champlain et sa modeste armée.

Un ennemi vient de les voir ;  
C'est un chef que distingue un panache de plumes,  
Et son accoutrement diffère des costumes  
Des autres monstres à l'œil noir.

Levant son arme, il dit, d'une voix sombre et dure :  
“ A tous ces gueux il faut ôter la chevelure,

— Et la faire flotter aux vents ! ”

Champlain, sortant du bois, au premier rang se place,  
Et, d'un coup d'arquebuse, en abat trois sur place,  
Le chef et ses premiers suivants !

Ce coup fameux inspire aux Iroquois la crainte ;  
Ils luttent chaudement, mais leur bravoure est feinte :

La frayeur se lit dans leurs yeux !

Ils reculent bientôt, en cohorte confuse,  
Epouvantés qu'ils sont par les coups d'arquebuse  
Que Champlain décharge sur eux !

Voyez-les déguerpir, ces guerriers si terribles  
Qui devraient déchirer de leurs ongles horribles

Les cadavres de leurs rivaux !

Ils sont lâches, c'est vrai, mais — tigres indomptables —

Ils voudront assouvir leurs haines implacables

Contre Champlain et ses héros...

\*  
\* \*

Les ans passent. Champlain quitte la colonie

Pour aller demander à la France bénie

Les soldats de la vérité.

Car ce n'est pas, dit-il, par la poudre et les balles

Qu'on pourra subjuguer ces bandes cannibales :

Du prêtre il faut la charité !

Il revient au printemps, le cœur rempli de joie,

Avec de fiers colons que la patrie envoie

Escortés de religieux.

A sa charge il pourra se livrer sans relâche,

Laissant aux récollets la grande et sainte tâche

De gagner des âmes aux cieux !

Il fonde, il établit de florissants villages  
Où naguère émergeaient des bourgades sauvages  
Couvertes d'un maigre gazon ;  
A la brise aujourd'hui le blé d'or s'y balance,  
Promettant au colon la joie et l'abondance  
Pour les jours de l'âpre saison.

Il instruit l'ignorant, soulage l'infortune,  
Fait voir aux ennemis l'horreur de la rancune  
Et prêche la fraternité ;  
Il soutient des combats qui le couvrent de gloire,  
Et pose les jalons d'une héroïque histoire  
Qu'il lègue à la postérité !

\*  
\* \*

Québec n'est plus ce roc à l'aspect morne et sombre  
Où venaient autrefois se reposer à l'ombre  
Le chevreuil, la biche et l'élan.  
La vigne et le noyer sont tombés sous la hache.  
La nature a jeté son large et vert panache  
Pour se couvrir du drapeau blanc !



L'harmonie et l'amour ne sont plus dans les branches  
Où l'oiseau se cachait, mais dans des maisons blanches

Pleines d'enfants frais et mignons.

Là vit de ses sueurs un petit peuple brave

Qui peut déjà répondre à l'Anglais qui le brave :

“ J'attends l'effet de vos canons ! ” (\*)

Un peuple de héros à la trempe athlétique.

A l'âme généreuse, au cœur patriotique,

Luttant pour la France et ses droits :

Un peuple qui bénit du prêtre l'influence

Et coule sur ce sol une heureuse existence

A l'ombre sainte de la croix !...

C'est ton œuvre, Champlain, ô gouverneur illustre !

C'est toi qui fis grandir, en lui donnant ton lustre,

Ce peuple honnête et vigoureux :

C'est toi qui le soutins aux heures de l'épreuve :

C'est toi qui l'attachas aux rives de ce fleuve :

C'est toi qui le rendis heureux !

---

(\*) Réponse de Champlain à la sommation de David Kertk,  
10 juillet 1628.

Un quart de siècle et plus, tu manias sans trêve  
La charrue ou l'outil, la parole ou le glaive

Pour assurer son avenir.

Et quand la mort parut au seuil de ta demeure, —  
Où le peuple assemblé pleurait ta dernière heure, —

Sans trembler tu la vis venir !

Bien des ans ont passé depuis que ta grande âme  
S'est envolée aux cieux, et la patrie acclame

Ton nom toujours retentissant.

Vois — grain de sénévé que tu jetas en terre —  
Ces millions de cœurs te proclamer le père

De ce pays libre et puissant !

Ils rêvaient d'ériger sur le haut promontoire,  
Où ton astre brillant se coucha dans sa gloire,

Un bronze digne de renom :

Et ce rêve aujourd'hui, Champlain, se réalise :  
Le peuple de Québec de zèle rivalise

Pour immortaliser ton nom !

## ENVOI

---

On sait que l'éloquence avec la poésie  
Vous nourrissent jadis de leur douce ambrosie.  
Car votre langue, ô maître ! est une lyre d'or  
Réveillant même ceux que l'ignorance endort !

Le ciel vous donna l'art de plaire et de convaincre  
Et celui de combattre une erreur et la vaincre...  
Ah ! c'est que votre cœur exhale des accents  
Doux comme le cinname et purs comme l'encens !

Vous aimez — quand le peuple, enchanté, vous acclame, —  
A parler, l'œil humide, et la fierté dans l'âme,  
De ces illustres morts qui furent nos aïeux  
Et dont les grands exploits vous rendent orgueilleux ;

Alors vous recevrez, j'en ai la confiance,  
Avec votre sourire et votre bienveillance,  
Ces vers que je redis en l'honneur du chrétien  
Que vénère et bénit le peuple canadien !

Avril 1891.

## LA PRESSE CANADIENNE

---

A L'HONORABLE HECTOR FABRE

---

Nos bardes tour à tour ont chanté la ramure,

La brise, le soleil, et l'oiseau qui murmure

En voltigeant de fleur en fleur :

De notre peuple ils ont célébré l'espérance,

Les qualités, la foi, les vertus, la souffrance,

Le dévouement et la valeur.

Ils ont, les yeux fixés aux pages de l'Histoire,  
Redit avec orgueil l'éclatante victoire

De nos soldats à Carillon ;

Et moi, le plus obscur du groupe littéraire,

J'ose venir chanter, d'une voix téméraire,

L'honneur d'un autre bataillon.

Ce bataillon figure en nos belles annales ;

C'est lui qui défendit nos lois nationales

Contre un farouche potentat ;

C'est lui qui détrôna l'infâme oligarchie,

Qui, méprisant nos droits, voulait, par tyrannie,

Régner et posséder l'état !

Il essuya d'abord outrage sur outrage,

L'exil et la prison ; mais, sans perdre courage,

Dans sa lutte il persévéra.

Alors, ses ennemis, plus orgueilleux que braves,

Cessèrent à regret de mettre des entraves,

Et l'oligarchie expira...

Devant ce bataillon qui s'appelle la Presse,  
Chapeau bas, Canadiens ! Et que chacun lui tresse

Une couronne en ce beau jour ! (\*)

Car en brisant les fers de notre servitude,  
Il s'est acquis des droits à notre gratitude,  
A notre estime, à notre amour !

Et depuis lors, veillant comme une sentinelle  
A la sécurité de la nef fraternelle

Qui porte les deux nations,  
La Presse jetterait le premier cri d'alarme  
Si le tyran d'hier osait reprendre l'arme  
Pour briser nos traditions !

Jamais ne sonnera cette heure malheureuse  
Où notre beau pays, dans une guerre affreuse,

Verrait ses fils s'entrégorger,  
Non ! car les mêmes vœux de paix et d'espérance  
Font battre tous les cœurs de la Nouvelle-France,  
Et nul ne songe à se venger !

---

(\*) Fête nationale des Canadiens-Français, 24 juin 1888.

La Presse canadienne honore notre race ;

Elle suit pas à pas la glorieuse trace

Du grand Bédard, son fondateur ;

Comme lui, sans faiblesse, elle flétrit le vice,

Exalte la vertu, flagelle l'injustice,

Défend l'Eglise et le pasteur.

Elle inspire le goût de la littérature,

Favorise les arts, surtout l'agriculture.

Cette mère du genre humain.

Toute œuvre intelligente, honnête, généreuse,

Tout ce qui fait enfin notre existence heureuse,

Porte l'en preinte de sa main !

Devant ce bataillon qui s'appelle la Presse,

Chapeau bas, Canadiens ! Et que chacun lui tresse

Une couronne en ce beau jour !

Car en brisant les fers de notre servitude,

Il s'est acquis des droits à notre gratitude.

A notre estime, à notre amour !



## LA NUIT DE NOËL

---

A M. J-C TACHÉ, OTTAWA

---

Au pied de sa couche grossière  
Le petit pauvre a mis son bas,  
En murmurant cette prière :  
Bon Jésus, ne m'oubliez pas !

Il ne sait point que la misère  
Plane au-dessus de son ré lit,  
Et que sa malheureuse mère  
N'a fait qu'un repas aujourd'hui !

Il ignore donc, à son âge,  
Que l'on peut souffrir de la faim,  
Et qu'un firmament sans nuage  
Pent devenir sombre demain...

Il ne sait qu'une seule chose :  
C'est la grande nuit de Noël,  
La nuit où l'enfant Jésus rose  
Apporte des présents du ciel.

Il s'endort sous des draps de laine,  
L'un sur l'autre assez mal cousus ;  
Mais ces draps valent bien l'haleine  
Du bœuf qui soufflait sur Jésus !

Des songes d'or bercent son âme ;  
Il voit, dans l'ombre qui grandit,  
Un esprit aux ailes de flamme,  
Voltiger autour de son lit,

Et dans son bas mettre un mélange  
De fruits vermeils et de bonbons ;  
Puis le rêveur, d'un geste étrange,  
Tend les menottes vers ces dons ...

Debout, la mère est là qui pleure,  
Le cœur brisé par le chagrin,  
Car pas d'argent dans la demeure,  
Et pas un seul morceau de pain !

Un douloureux transport l'agite ;  
Son regard se voile un instant ;  
Son cœur à se rompre palpite,  
Et son esprit va délirant :

“ Dieu donne au riche l'opulence,  
Avec la joie et le bonheur ;  
Au pauvre, il donne l'indigence  
Avec l'envie et la douleur !

“ Le riche emplit de friandises  
Le bas soyeux de son bambin,  
Et moi je n'ai que des reprises  
À faire au bas de l'orphelin ...

.. Mais je blasphème. ô Dieu ! pardonne,  
Dit-elle, en tombant à genoux ;  
Ma pauvre langue déraisonne,  
Car c'est toi qui veilles sur nous.

“ Sombre ou rose est notre existence :  
De ton amour c'est le secret ;  
A notre âme il faut la souffrance,  
Comme à l'or il faut le creuset. ”

\*  
\* \*

Minuit sonne. La cloche appelle  
Le peuple auprès du saint berceau ;  
La veuve, à cette voix si belle,  
Epreuve un sentiment nouveau.

“ Pendant que mon ange sommeille.  
Fait-elle, en essuyant ses yeux.  
Allons à la crèche vermeille  
Adorer l'envoyé des cieux. ”

Dans le temple de la prière  
Elle pénètre en chancelant,  
Car la douleur et la misère  
Ont rendu son corps défaillant.

Près d'elle, un homme charitable  
Qui compte déjà de longs jours,  
Devine, à son air lamentable,  
Qu'elle végète sans secours.

Il la connaît et la vénère,  
Et, désirant l'aider un peu,  
Il sort et vole à la chaumière  
De celle qui prie au saint lieu.

Sans effort il ouvre la porte,  
La porte fermée au loquet,  
Dépose le falot qu'il porte  
Et met sur la table un paquet.

Il va sortir, quand la voix fraîche  
De l'enfant bredouille tout bas :  
“ Le bon Jésus sort de la crèche  
“ Pour emplir tous les petits bas ! ”

L'homme, ému par ce songe étrange,  
Fuit et revient en quelques bonds  
Glisser dans le bas du bel ange  
Des pièces d'or et des bonbons ...

\*  
\* \*

Il est jour. Le soleil inonde  
La chaumière de mille feux.  
Soudain, levant sa tête blonde,  
L'enfant pousse des cris joyeux.

La mère, à ces tons d'allégresse,  
Se lève et croit rêver encor !  
L'enfant l'embrasse et la caresse  
En lui montrant les pièces d'or.

Sauvés ! Sauvés ! exclame-t-elle !  
— Enfant, d'où vient ce trésor-là ?  
— Mère, la chose est naturelle :  
Il vient du bon Jésus, voilà !

Intelligente autant que sage,  
La mère devine à l'instant ;  
Et, décrochant une humble image,  
Elle dit en s'agenouillant :

“ Enfant, devant cette madone,  
Disons, en ce jour solennel :  
Oh ! bénissez celui qui donne  
L'or et les bonbons de Noël ! ”





## L'HIRONDELLE

---

C'était un jour de juin. Sous la verte ramée  
L'onde et l'oiseau mêlaient les accords de leurs voix.  
Le soleil argentait la pelouse embaumée,  
Et la brise agitaît le grand clavier des bois.

Je contemplais, pensif, l'orgueilleuse nature  
Déroulant au regard ses féeriques splendeurs,  
Quand, soudain, j'aperçus au fond de la ramure  
Un petit chantre ailé volant de fleurs en fleurs.

Je m'approchai — c'était la gentille hirondelle  
Qui saluait l'aurore aux brillantes couleurs ;  
Joyeuse, elle égrenait sa tendre ritournelle  
Dans l'air tout imprégné d'agréables senteurs.

\*  
\* \*

Oh ! sois la bienvenue, hirondelle vaillante,  
Compagne de la rose, oiseau consolateur !  
Lorsque tu viens, petite, une joie éclatante  
Illumine le front du pauvre moissonneur !

Tu veilles sur le grain, de village en village,  
Et sais le protéger contre le moucheron :  
Chaque été tu poursuis ta tâche avec courage  
En brisant sans pitié l'insecte et l'embryon !

\*  
\* \*

Le riche a ses oiseaux qu'à prix d'or il achète,  
Oiseaux bariolés comme des arcs-en-ciel,  
Qui soupirent leurs chants, ainsi qu'une fillette,  
Pour de légers gâteaux ou des rayons de miel.

L'hirondelle se rit des naïves caresses  
Que le riche prodigue à ses oiseaux aimés ;  
La liberté, voilà sa corbeille d'ivresses !  
Elle aime le grand air et les nids parfumés.

Elle habite partout : la terre est sa patrie.  
Des rivages du Gange aux bords du Saint-Laurent.  
Le laboureur l'accueille avec idolâtrie,  
Car cet oiseau, pour lui, c'est plus qu'un conquérant !

Puis quand le morne hiver, cet hôte impitoyable,  
Déroule sur nos prés son tapis de frimas :  
Quand le nid des amours devient inhabitable,  
Elle prend son essor vers de plus chauds climats.

Poussant son vol altier à travers les empires,  
Les fleuves, les déserts, les pics vertigineux,  
Elle berce, en volant, sur l'aile des zéphires  
Ses suaves accords qui montent vers les cieux.

Mais vienne le printemps avec ses nids de mousse,  
Son radieux soleil, ses bosquets enchantés,  
On la voit aussitôt, comme une amante douce,  
Joyeuse, revenir aux lieux qu'elle a quittés.

Puissè-je encor longtemps, ô gentille hirondelle,  
Ecouter ta romance et tes cris de bonheur !  
Ah ! reviens sous nos cieux, messagère fidèle,  
Mettre un rayon d'espoir dans notre pauvre cœur !

Juin 1878.

## A MON PÈRE

---

Quand la première fleur au champ des morts rayonne,  
J'aime à te visiter, ô modeste colonne,  
Qui rappelles le nom de mon père chéri ;  
Devant toi je m'incline en fermant les paupières,  
Et mon âme reedit de ferventes prières  
Pour le chrétien qui dort sous ce gazon fleuri.

Méprisant les honneurs que l'orgueilleux envie,  
Sans fiel il traversa le sentier de la vie  
En pratiquant toujours la foi de ses aïeux.  
Il n'aura pas sa place aux pages de l'histoire.  
Mais son nom restera gravé dans la mémoire  
Des plus pauvres que lui qu'il aida de son mieux.

Il est là, maintenant, sous quelques pieds de sable,  
Cet honnête vieillard, doux, généreux, affable,  
Qui ne faillit jamais aux règles de l'honneur.  
Chrétiens, qui visitez ce sombre coin de terre,  
Où l'oiseau, plein d'émoi, gazouille avec mystère,  
Ah ! daignez pour mon père implorer le Seigneur !

12 juillet 1883.

## BOUQUET DE VIOLETTES

---

### L'ÉPÉE ET LA CHARRUE

---

Nos aïeux, sur ce sol, avec leur fière épée  
Ont écrit ce grand mot : civilisation !  
Nous, avec la charrue, achevons l'épopée  
Par ce terme viril : colonisation !

LA PRESSE

La presse, c'est le phare illuminant le monde,  
Le phare qui répand sa lumière féconde  
Dans les nombreux esprits où l'erreur existait.  
Mais la mauvaise presse attaque la morale,  
Sape l'autorité, provoque le scandale  
Et renverserait tout, si Dieu ne l'arrêtait !

RICHESSSE ET PAUVRETÉ

De la richesse naît quelquefois l'avarice,  
Et le cœur de l'avare est toujours malheureux ;  
Mais de la pauvreté jamais ne vient ce vice,  
Voilà pourquoi le pauvre est si souvent joyeux.

L'ORPHELINE ET SA MÈRE

Une orpheline, un jour, demandait à sa mère  
Pourquoi, soir et matin, elle priait Jésus ?  
C'est que, répondit-elle, en lui je vois un père  
Qui remplace celui que tu n'embrasses plus !



LE DOIGT DE DIEU

Par un froid de décembre, une tremblante mère  
Chez un riche orgueilleux alla tendre la main ;  
Le riche en blasphémant repoussa sa prière,  
Mais l'ange de la mort le foudroya soudain.

LA RECONNAISSANCE

Tout bienfaiteur a droit à la reconnaissance ;  
L'Être suprême à qui nous devons l'existence  
A les prémices de ce droit.  
C'est un devoir auquel chaque bienfait nous lie,  
Et l'ingrat est un monstre indigne de la vie,  
Un être à l'esprit trop étroit !

MA POLITIQUE

Ma politique à moi, voulez-vous la connaître ?  
—Non, dites-vous ?—Alors, ce sera plus tôt fait !  
D'ailleurs, je vous dirais qu'elle est encore à naître :  
Quoi ! cela vous étonne ? et pourtant c'est un fait.

A NOS FRÈRES EXILÉS

O frères, qui vivez loin de notre patrie  
Et qui gardez encore avec idolâtrie  
Les coutumes, les mœurs et la foi des aïeux,  
Soyez bénis ! Nos cœurs caressent l'espérance  
Qu'un jour vous reviendrez dans la Nouvelle-France  
Partager nos travaux et leurs fruits glorieux !

AH ! LES ENFANTS !

Bébé fait le malin depuis une heure entière,  
Et la faible maman ne peut le maîtriser.  
Soudain le père arrive et se met en colère,  
Mais bébé l'adoucit avec un seul baiser...

LES PARVENUS

Il est des parvenus qui croient, dans leur folie,  
Que la toilette et l'or éclipsent le génie,  
Et que tous leurs désirs doivent être exaucés.  
Erreur ! car ici-bas le génie est le maître,  
Et quand ces pauvres sots s'efforcent de paraître,  
Ils sont pris en pitié par les hommes sensés !

TEL PÈRE, TEL FILS

Autrefois, j'ai connu, tout près de cette ville,

Un gamin de neuf ans qui blasphémait déjà.

“ Enfant, lui dis-je un jour, cette habitude est vile.

“ Monsieur, répondit-il, je fais comme papa ! ”

LE MOT PATRIE

Le mot patrie est doux à l'oreille de l'homme ;

L'enfant, sans le comprendre, avec amour le nomme ;

L'adulte en l'entendant sent palpiter son cœur.

A ce mot nous volons sur le champ de bataille,

Et pour lui nous bravons le fer de la mitraille ;

Ce mot veut dire enfin : pays, famille, honneur !

22 octobre 1887.



## LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

---

A M. AMÉDÉE ROBITAILLE

Président général de la société St-Jean-Baptiste.

Quand brille à l'horizon le jour de la patrie,  
Les Canadiens-Français, l'âme toute attendrie,  
Célèbrent des aïeux les vertus, les exploits ;  
Et, léguant à l'oubli tout ce qui les divise,  
Ils suivent l'étendard qui porte leur devise :  
" Nos institutions, notre langue et nos lois ! "

Ils marchent, le front haut, sur ce sol où leurs pères  
Ont posé les jalons de ces villes prospères  
Que le touriste admire aux bords du Saint-Laurent.  
Ils s'arrêtent parfois dans leur pèlerinage  
Pour saluer le nom d'un noble personnage  
Buriné sur l'airain d'un humble monument.

Ils vont se recueillir un instant dans le temple  
Sous le tendre regard de Dieu qui les contemple  
Et les fait triompher d'ennemis dangereux ;  
Ils retrempent leur foi—la foi de leurs ancêtres—  
Que savent leur transmettre une foule de prêtres  
Aussi braves et saints que Brebeuf et Buteux.

Et lorsqu'ils ont offert au ciel un pur hommage,  
Ils retournent chacun festoyer sous l'ombrage  
Des érables plantés en l'honneur de saint Jean.  
O les joyeux refrains que chantent les poitrines !  
Que de mots répétés par des voix argentines  
Et qui mettent la joie au cœur de l'indigent...

Puis, le soir, ils s'en vont sur la place publique  
Où d'éloquents tribuns, à la voix sympathique,  
Redisent la valeur de ceux qui ne sont plus :  
Ils sont heureux d'entendre exalter la mémoire  
De ces fameux héros dont nous parle l'histoire,  
Et jurent d'imiter leurs brillantes vertus !

\*  
\* \*

O Canadiens-Français d'une même croyance,  
Vous dont le fier esprit égale la vaillance,  
Fêtez avec éclat ce jour !  
Portant de Carillon l'immortelle bannière,  
Allez au champ d'honneur vénérer la poussière  
Des guerriers morts pour votre amour !

Juin 1889.





## IL SERA PRÊTRE !

---

A MADAME L. G. V...

Le prêtre est un pont jeté entre le ciel et  
la terre. Le jour où il n'y aurait plus  
de prêtres, le monde s'abîmerait dans  
une immense ruine.

C'était un beau matin. Les cloches de l'église

Mêlaient joyeusement aux accords de la brise

Leurs sons harmonieux ;

Le peuple agenouillé dans notre basilique,

Adressait en son cœur une douce supplique

Au Monarque des cieux.

A l'autel se tenaient douze jeunes lévites  
Venus pour dire au monde, aux plaisirs illicites  
Un éternel adieu ;  
Leurs lèvres murmuraient d'ineffables prières  
Et des larmes d'amour nageaient sous leurs paupières  
Quand ils firent leur vœu.

Que c'est donc merveilleux cette cérémonie !  
Quel cachet de grandeur, de sainte poésie  
Ne contient-elle pas ?  
Et ces fils d'Adam, nés comme nous dans les larmes,  
Livreront à Satan et ses compagnons d'armes  
De valeureux combats !

\*  
\* \*

Quelle langue pourrait, ô noble et digne femme !  
Exprimer le bonheur dont fut pleine votre âme  
An "vœu" de votre enfant ?  
Ah ! vous étiez heureuse au delà de tout rêve,  
Car l'évêque sacrait, ô pauvre fille d'Eve,  
Le sang de votre sang !

Où, vous étiez heureuse, ô bonne et tendre mère,

Plus que si des honneurs la couronne éphémère

Eût ceint ce front aimé :

Heureuse jusqu'au point de croire que Dieu même

N'avait jamais offert de plus beau diadème

En son ciel embaumé !

Réjouissez-vous bien, naïve et sainte femme !

Exaltez cet enfant que l'Eglise proclame

Un dévoué pasteur :

Contemplez son regard où la pureté brille,

Son front calme et serein où la grâce scintille,

Ses traits pleins de douceur !

\*  
\* \*

Vous l'aimiez ! . . . Cependant lorsqu'il vous fit connaître

Que le ciel l'appelait à devenir un prêtre,

L'ami des malheureux,

Alors vous avez dit, avec le saint prophète :

“ Que votre volonté, verbe divin, soit faite

Ici-bas comme aux cieux ! ”

Il sera prêtre ! Ainsi, joyeux, il abandonne  
Les passagers plaisirs auxquels l'homme s'adonne,  
Et qui font son malheur ;  
Il quitte sans regret amis, parents, richesses ;  
Son cœur—brûlant foyer des pures allégresses—  
Palpite avec ardeur !

Ses mains que vous pressiez jadis avec tendresse,  
Toucheront désormais, durant la sainte messe,  
Le corps, le sang de Dieu ;  
Ses pieds qu'avec amour vous baisiez dans les langes  
Serviront à porter l'auguste pain des anges  
Aux mortels, en tout lieu !

\*  
\* \*

Femme, vous n'aurez pas l'orgueil d'être grand'mère,  
Mais votre fils unique aura, sur cette terre,  
Une postérité :  
Elle renfermera le grand, le prolétaire ;  
Le vieillard et l'enfant le nommeront " mon père ",  
L'œil brillant de fierté.

Il sera prêtre ! Aussi que de brebis errantes  
Reprendront sous ses soins, heureuses, repentantes,  
La route du bercail ;  
Et que de malheureux, guidés par sa parole,  
A son exemple, iront, de l'Equateur au Pôle,  
Achever son travail !

Nouveau Vincent de Paul, cet homme charitable  
Pressera sur son sein le pauvre misérable,  
Abandonné de tous ;  
Il lui prodiguera les plus grandes tendresses,  
Et ce pauvre, touché, contera ses faiblesses  
En tombant à genoux !

Puis, lorsque les méchants, le cœur rempli de rage  
Maudiront, saliront de leur ignoble outrage  
L'apôtre du Seigneur,  
Alors cet homme saint sentira dans son âme  
Un amour plus ardent, une plus vive flamme  
Pour le faible pécheur...

\*  
\* \* \*

Il est consacré prêtre ! Et vous, sa bonne mère,  
Vous goûtez ardemment sa parole sincère.

Pleine d'émotion,

Vous assistez, tremblante, à la première messe  
De ce fils qui vous donne—ô sublime caresse !—

Sa bénédiction...

Femme, allez maintenant à vos œuvres pieuses,  
Et lorsque sonneront les heures douloureuses,

Pensez à votre enfant ;

Pensez aux doux bienfaits qu'il sème sur la terre :

Ce souvenir sera le baume salutaire

De votre cœur souffrant !

Juin 1879.

## LE FAUBOURG SAINT-ROCH

---

Le vieux faubourg Saint-Roch s'incline sur le bord  
De l'anse sablonneuse où le Saint-Charles endort

Son flot bleu qui palpite ;

C'est là que la vertu romaine vit toujours

Et que sa mâle voix—sa voix des anciens jours—

Parle à des cœurs d'élite !

C'est là que Cartier vint, pour la première fois,  
Ennobler notre sol en y plantant la croix  
Sous l'ombrage des hêtres ;  
C'est là que sont empreints les pas des découvreurs,  
C'est là qu'ont abordé nos vaillants laboureurs  
Avec nos premiers prêtres !

C'est là d'où sont partis ces humbles conquérants  
Qui portaient à travers forêts, monts et torrents  
La parole bénie  
A l'enfant des déserts que la foi réclamait...  
C'est enfin le berceau grandiose où germaît  
La noble colonie !

J'aime ce vieux faubourg coquet et florissant,  
Où le riche à sa table accueille le passant  
Qui demande une obole ;  
Car c'est là que s'exerce avec simplicité  
La bienfaisante loi de l'hospitalité  
Qui ravit et console !



Ouï, je t'aime, ô Saint-Roch ! A ton passé rêvant,  
Parfois je crois ouïr un poème émouvant

Dans la rumeur de l'onde  
Où se mirent les toits de la fière cité  
Dont l'immortel Champlain devina la beauté  
Qui charme le Vieux-Monde !

Je t'aime ! car je sais qu'à l'ombre de la croix  
Vaillamment tu luttas pour défendre nos droits  
Contre le despotisme ;  
Et qu'en toi bat le cœur de notre nation,  
O boulevard béni de la religion  
Et du patriotisme !

Mai 1880



## A LA BRISE

---

Haleine du printemps, ô brise parfumée,  
Errant de fleur en fleur, de vallon en vallon !  
L'amoureux, pour ouïr ta roulade animée,  
S'arrache sans regret aux plaisirs du salon.

Il place sur ton aile, aimable messagère,  
Ses longs soupirs d'amour, ses rêves de bonheur,  
Et tu vas les porter à l'amante sincère  
Qui, là-bas, les reçoit dans les plis de son cœur.

Que de fois le poète a redit sur sa lyre  
Les gracieux accords qui vibraient dans ta voix,  
Et que de fois l'oiseau dans un joyeux délire  
S'est mis à les chanter sous les arceaux des bois !

O brise, enivre-moi longtemps de ton arôme !  
Viens rafraîchir mon âme où germe la douleur !  
Passe devant mes yeux comme un léger fantôme,  
Et porte jusqu'à Dieu l'écho de mon malheur !

Mai 1882.

## OCTAVE CRÉMAZIE

---

Prions pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,  
Expira sans entendre une parole amie :  
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,  
Personne ne viendra donner une prière,  
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !  
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

OCTAVE CRÉMAZIE.

S'il est un nom qui rime avec la poésie,  
C'est celui de l'illustre Octave Crémazie,  
Le nom d'un barde bien-aimé :  
D'un barde qui creusa, comme le vieil Horace,  
Dans le champ du génie une profonde trace  
Que suivent Fréchette et Lemay.

Bien des fois, secouant sa sombre rêverie,  
Il chanta sur son luth l'amour de la patrie  
Et les vertus de nos aïeux ;  
Du prêtre canadien il chanta la science,  
La foi, la charité, le dévouement immense  
Et les triomphes glorieux !

En pleurant il chanta le drapeau de la France,  
Ce riche talisman, témoin de la vaillance  
De nos soldats à Carillon :  
A ! ce vieux drapeau blanc, environné de gloire,  
Rappelait à son cœur la plus belle victoire  
Qu'eût remportée un bataillon !

Il chanta les vallons tapissés de verdure  
Que le ciel a jetés, ainsi qu'une bordure,  
Sur les rives du Saint-Laurent ;  
Il chanta les ruisseaux, les lacs et les rivières  
Qui fécondent le sol, et les cimes altières  
Où gronde et bondit le torrent.

Il chanta tour à tour le zéphyr, l'hirondelle,

Le site merveilleux de notre citadelle

Et nos modestes monuments.

La foi de nos martyrs inspirait ses mélanges

Qui semblaient aussi doux que les hymnes des anges

Envolés au souffle des vents !

Mais un jour—oubliant la sainte poésie—

Il eut, dans un moment de gêne et de folie,

Une coupable illusion :

Comme l'arbre géant brisé par la tempête,

Le poète courba sa belle et noble tête

Sous la peine du talion...

\*  
\* \*

Bien des ans ont passé depuis cette heure sombre !

Crémazie, en voyant à son étoile une ombre,

A fui le lieu de ses malheurs...

Il a vécu longtemps sur la terre étrangère,

Abandonné de tous, en proie à la misère,

Vidant la coupe des douleurs !

Aujourd'hui... mais silence !... Il sommeille sous terre  
Dans un coin de la France, au fond d'un cimetière,  
Où nul peut-être ne priera...  
L'inexorable mort l'a couché dans la bière  
En attendant qu'un jour revienne sa poussière  
En ce pays qu'il illustra !

Reçois avec tendresse, ô barde que j'admire,  
Ces vers que je redis sur ma craintive lyre,  
Et que l'amitié m'inspira !  
Puissent les Canadiens dresser à ta mémoire  
Sur le roc de Québec un monument de gloire !  
Et l'Amérique applaudira !

1er août 1877.



## LA CITÉ DE CHAMPLAIN

---

Assise sur un roc où notre espoir se fonde,

Tu mîres ta grandeur dans la vague profonde

Du fleuve Saint-Laurent :

Tes vieux créneaux noirs par la poudre et la flamme

Ont l'air de regarder s'envoler la grande âme

De Montcalm expirant !

Aux jours anciens, la voix de la mitraille  
Sur tes ramparts a retenti souvent :  
Et l'étranger sur ta haute muraille  
Peut lire encore un poème éloquent.  
Un siècle et plus, les enfants de la France  
Ont répandu pour toi leur noble sang.  
Mais délaissés par une vile engeance,  
Ils t'ont perdue avec le drapeau blanc...

\*  
\* \*

Depuis longtemps l'amour et l'harmonie  
Ont remplacé les haines d'autrefois ;  
Et l'Angleterre avec art s'ingénie  
A rendre heureux les rejetons gaulois.  
Si dans ton sein la lutte recommence  
Entre ces cœurs vibrant à l'unisson,  
C'est une lutte où l'esprit, la science  
Ont plus de part que l'éclat du canon !

24 juin 1885.

## UN ORPHELIN (\*)

---

A MADAME LA COMTESSE AUGUSTE DE VILLENEUVE.

---

Joseph-Orance avait la beauté pour parure ;  
De longs et noirs cheveux encadraient sa figure  
Pleine de grâce et de candeur.  
Un sourire angélique ornait sa bouche rose  
Qui déjà soupirait une prière éclose  
Dans les plis de son tendre cœur.

---

(\*) Joseph-Orance de Grandbois, né à Saint-Casimir, comté de Portneuf, le 3 mai 1884, devint orphelin de père et de mère à l'âge de deux ans, et fut confié aux révérendes Sœurs de la Charité, à Québec, le 17 mars 1886. Le 11 juin de la même année, M. l'abbé H.-R. Casgrain, — qui avait été chargé par le comte A.-H. de Villeneuve, de Paris, France, de lui choisir un petit orphelin canadien-français, qu'il désirait adopter pour son enfant — vint chercher Joseph-Orance qu'il envoya à Paris sous les soins d'une brave femme de Saint-Casimir, nommée Bénoni Hardy. Le 8 novembre 1890, l'honorable M. H. Mercier, premier ministre de la province de Québec, présenta à la législature un projet de loi pour permettre à l'heureux orphelin d'ajouter à son nom celui de " de Villeneuve ". Aujourd'hui l'enfant est l'unique héritier d'un titre honorable et d'une immense fortune.

A peine deux printemps doraient sa belle tête,  
Que la mort lui ravit—ô terrible conquête !—

Famille, appui, félicité !

Mais Dieu prit l'orphelin sous sa puissante égide  
Et lui donna pour mère et pour fidèle guide

Une des sœurs de charité.

Les sœurs de charité ! quelles femmes divines !

Et qui peut dignement chanter ces héroïnes

Qui vivent dans l'humilité ?

Pour sauver l'orphelin de l'affreuse indigence,

Former sa foi, son cœur et son intelligence,

Elles épuisent leur santé !

Qu'il fasse chaud ou froid, qu'il vente, pleuve ou grêle,

Elles vont mendier, d'une voix faible et grêle,

Pour l'enfant qui prie au saint lieu.

Et l'homme que leur voix attendrit et console,

Leur verse avec bonheur dans la main une obole,

Qui réjouit le cœur de Dieu !

Où, ces sœurs—que la providence  
Epreuve et bénit tour à tour—  
Accueillirent Joseph-Orance  
Avec un vrai transport d'amour.

Et le bel ange oublia vite  
Le pauvre toit de ses aïeux.  
Puisqu'il avait—autre le gîte—  
Trouvé des cœurs-affectueux.

Ses yeux rayonnaient d'allégresse ;  
Ses lèvres gazouillaient toujours ;  
Ses mains ne donnaient que caresse  
A celles qui charmaient ses jours.

Oh ! que de chauds baisers sa bouche  
Imprimait au front de la sœur,  
Qui, penchée auprès de sa couche,  
Lui parlait du divin Sauveur !

En savourant ce pur langage,  
Plus doux que le chant de l'oiseau,  
Il croyait voir l'auguste image  
De la Vierge sur son berceau !

Et lorsqu'il entendait redire  
Le nom si doux de l'Eternel,  
Alors on le voyait sourire  
Et tourner ses yeux vers le ciel.

Le soir, en fermant sa paupière,  
Il bredouillait du fond du cœur  
Cette humble et magique prière :  
" Veillez toujours sur moi, Seigneur ! "

\*  
\* \*

Dans la saison des fleurs de la présente année,

Par une radieuse et chaude matinée,

Un prêtre en cet asile entraît ;

Il était le porteur d'un aimable message.

Et la joie éclairant son austère visage

Mieux que sa bouche l'annonçait.

“ Mes bonnes sœurs, dit-il, j'arrive de la France.

Et je viens en votre âme adoucir la souffrance

Que le ciel y verse souvent :

Un comte de Paris, pieux et charitable,

Voudrait pour héritier de son titre honorable

Un orphelin intelligent ;

“ Un orphelin issu d'honnêtes père et mère,

Ayant un doux visage, un noble caractère

Et du goût pour la piété :

Il ferait à l'enfant une heureuse existence

Et lui mettrait en main l'arme de la science

Pour défendre la vérité !

“ Je vois dans cet asile un essaim de beaux anges  
Dont les ris et les chants—harmonieux mélanges—  
Pourraient nous faire rajeunir...  
Je laisse à votre esprit le soin patriotique  
De choisir l'orphelin que ce grand catholique  
Destine au plus bel avenir! ”

Joseph-Orance obtint la palme sur le nombre ;  
Mais son front se couvrit d'un nuage bien sombre  
Lorsqu'on le mit dans le secret...  
Et la sœur Saint-Vincent, qu'il appelait sa mère,  
Ne pouvait voir partir, sans une peine amère,  
Cet orphelin qu'elle adorait !

Le petit se cachait dans les plis de sa robe :  
Telle contre une fleur l'abeille se dérobe  
A l'œil du ravisseur sournois !  
Et la Sœur voulait dire à ce joli rebelle :  
“ Va donc, ô mon enfant, où le destin t'appelle ! ”  
Mais la douleur glaçait sa voix.



Le prêtre avait prévu les larmes douloureuses  
Que verseraient l'enfant et les religieuses

A l'heure triste des adieux ;

Aussi, pour les sécher, trouva-t-il des paroles  
Pures comme le miel qui tombent des corolles,  
Et douces comme un chant des cieux !

Levant de l'avenir un coin du voile rose,

Il peignit à l'enfant le destin grandiose

Que le Seigneur lui réservait.

Les pleurs brillaient encor sous plus d'une paupière,

Mais de tous ces cœurs purs une ardente prière  
Vers le vaste ciel s'élevait !



Un mois s'est écoulé depuis l'heure touchante  
Où nous étions témoins de la scène émouvante

Que ne peut rendre mon pinceau ;

L'orphelin que le prêtre a tiré de l'hospice,

Et qui devait plus tard boire l'amer calice,

Loge à Paris dans un château...

Ses nobles protecteurs, le comte et la comtesse,  
Dont l'âme est un foyer d'amour et de tendresse,  
Lui prodiguent tous les égards ;  
Ils l'entourent des soins que permet la fortune,  
Afin de dissiper la tristesse importune  
Qui trouble parfois ses regards ;

Car, ici, dans l'asile où brilla son étoile,  
Il a quitté deux sœurs qui suivirent la voile  
L'emportant sur le flot moqueur...  
Souvent il les appelle au milieu de ses fêtes ;  
Et la nuit, dans le songe, il brave les tempêtes  
Pour les serrer contre son cœur...

Mais la tristesse, un jour, s'enfuira de son âme,  
Car elle est, chez l'enfant, semblable à cette flamme  
Qui luit et s'efface aussitôt.  
Puis une heure viendra—joyeuse et fortunée—  
Où l'ange comprendra sa haute destinée,  
Et cette heure viendra bientôt !

Que sera-t-il plus tard ? mystère !

C'est le secret du Créateur.

Prions pour que ce jeune frère

Soit notre gloire et notre honneur !

15 juillet 1886.



## LE MAUVAIS ARTISAN

---

C'est le samedi soir. Au sein d'une chaumière,  
Où pènètre le froid, quatre jeunes enfants  
Se pressent, tout pâlis, aux genoux de leur mère ;  
L'âtre n'a plus de feu, la table d'aliments.

“ J'ai faim ! J'ai froid ! ” Ces mots, mêlés de pleurs étranges,  
Résonnent comme un glas dans ce foyer malsain ;  
Et la mère répond : “ Ne pleurez pas, mes anges,  
Votre père bientôt vous donnera du pain...”

Mais l'horloge là-haut sonne déjà dix heures,  
Et le père et le pain surtout n'arrivent pas !  
La marmaille, apaisée un instant par des leurres,  
Saute à faire crouler le parquet sous ses pas...

“ J'ai faim ! J'ai froid ! du feu ! ” Ce chant de la misère—  
Douloureuse clameur—retentit de nouveau.  
L'un des jeunes martyrs sollicite sa mère  
De réduire en brasier les planches du berceau...



Ecoutez ! au dehors des voix sourdes murmurent :  
Aux malheureux sans doute on vient porter secours.  
Prêtez l'oreille encor ! mais qu'est-ce ? ces voix jurent  
Et maudissent le Dieu qui veille sur nos jours !...

Qui donc ose approcher, le blasphème à la bouche,  
Du seuil où la misère étend son voile noir ?  
—Ce sont deux artisans, avinés, l'œil farouche,  
Qui traînent sur le sol un homme affreux à voir.

Et cet homme est le chef de la pauvre famille—  
C'est le père annoncé tantôt comme un sauveur!—  
Voyez-le, sous les feux de la lune qui brille,  
Etendu sur le seuil sans voix et sans vigueur!

La femme ouvre la porte, et, tremblante, s'empresse  
Auprès du malheureux dont les traits sont flétris ;  
Paraissant oublier sa peine et sa détresse,  
Elle lui parle même avec un doux souris !

L'ivrogne veut répondre à ces élans sublimes.  
Mais de profonds soupirs entrecoupent sa voix.  
A leur tour ses enfants, ou plutôt ses victimes.  
Lui demandent du pain, des vêtements, du bois !

Hélas ! pauvres petits, votre prière est vaine !  
Vains aussi vos sanglots, vos plaintes, vos douleurs !  
Car votre père a mis l'argent de la semaine  
Au cabaret... Séchez ces inutiles pleurs !

Que dis-je ? oh, non, pleurez ! et les nombreuses larmes,  
Que votre âme innocente en priant versera,  
Toucheront votre père—Employez donc ces armes,  
Et la victoire, enfants, un jour vous restera !



Du mauvais artisan cet ivrogne est l'image,  
Car l'ivresse affaiblit les cœurs les plus vaillants ;  
Elle étend sur notre âme un lugubre nuage  
Qui lui cache du ciel les horizons brillants ;

Elle éloigne l'époux du foyer domestique,  
Où longtemps il goûta la joie et le bonheur,  
Et lorsqu'il y revient, sombre et mélancolique,  
Il porte sur le front le sceau du déshonneur !

Cet homme était jadis un artisan modèle ;  
On vantait sa sagesse et son habileté ;  
Au dur labeur jamais il n'était infidèle,  
Et c'est là qu'il puisait la force et la santé.



Mais quelle affreuse chute ! En moins de trois années,  
Il a perdu la foi, l'énergie et l'amour !  
Il donne au cabaret le fruit de ses journées,  
Pendant qu'à sa demeure on souffre nuit et jour...

\*  
\* \*

Le monde quelquefois repousse avec malice  
L'enfant qui, tout en pleurs, lui tend sa maigre main :  
“ Quoi ! te faire l'aumône ? encourager le vice  
“ De ton père, un ivrogne ?... Eloigne-toi, gamin...

Ce langage est cruel, déraisonnable, impie—  
Faire expier au fils le crime des parents !—  
Rappelons-nous ces mots du maître de la vie :  
“ Laissez venir à moi tous les petits enfants ! ”

\*  
\* \*

Ah ! ne laissons jamais à leur sort misérable,  
Ces enfants dont le père est parfois un bandit :  
Mais faisons-les plutôt asseoir à notre table  
En leur donnant le pain du corps et de l'esprit.

Nos bienfaits trouveront mille échos dans leur âme—  
Leur âme si sensible aux élanx généreux—  
Et, plus tard, la vertu—cette céleste flamme—  
Réchauffera leurs cœurs en les rendant heureux.

Du mauvais artisan et de ses habitudes  
Il ne leur restera qu'un pâle souvenir.  
Joyeux, ils rempliront les tâches les plus rudes,  
Sous le regard de Dieu, sans craindre l'avenir !

1er octobre 1889.

## QUEST-CE QUE LA VIE ?

---

Pièce traduite de "*What is Life ?*" de Samuel Moore.

---

Je demandais un jour à l'un de ces vieillards,  
Dont la pâle figure et les sombres regards  
Accusent la souffrance et l'amère ironie.  
S'il pouvait m'expliquer ce simple mot : la vie ?  
Courbant sa tête blanche, il dit en soupirant :  
" La vie est une scène où le pauvre et le grand  
Luttent pour obtenir l'honneur et la richesse ;  
Quelques rayons d'amour, de joie et de tristesse :  
Des efforts pour saisir un brillant lendemain ;  
Une flamme qui luit et disparaît soudain ;  
Un flot que le torrent caresse, agite, emporte :  
Une rose qui naît et bientôt sera morte ;  
La vie est ce chemin qui commence au berceau,  
Et qu'on a parcouru lorsqu'on touche au tombeau !  
L'homme croit au bonheur, et depuis son enfance,  
Pour l'atteindre, il travaille, use son existence ;  
Mais au lieu du bonheur il trouve le trépas,  
Et devient ce limon qu'on foule sous nos pas... "



Si le néant était le terme de la vie,  
Dieu, lui, dis-je, serait un infâme génie.  
Comment ! nous serions tous destinés à souffrir,  
A vivre sans espoir et sans espoir mourir ?...  
Votre vie est affreuse : elle est la mort de l'âme ;  
Car l'âme juste espère en Dieu qui la réclame.



Plus ému que content des paroles du vieux—  
Paroles qui blessaient mes sentiments pieux—  
J'abordai sur la route un homme au doux visage,  
Un homme dont l'esprit me parut droit et sage,  
Et je lui demandai, d'un ton respectueux,  
De résoudre pour moi le problème épineux.

Une lueur d'espoir éclaira sa figure,  
Et, s'inclinant, il dit d'une voix mâle et pure :  
« La vie est pour connaître et servir le Seigneur,  
Recevoir sa doctrine avec joie et douceur,  
Imiter les vertus du Christ—divin modèle—  
Afin de vivre un jour de sa vie immortelle.

“ La vie est un foyer qu'alimente la foi ;  
Un livre où le Seigneur a buriné sa loi ;  
Un creuset où notre âme, au feu de la souffrance,  
S'épure et sent grandir en elle l'espérance.  
Il vit, l'homme qui sait ses crimes pardonnés,  
Il entrevoit du ciel les justes couronnés ;  
En mourant au péché, son âme se délie  
Et recouvre aussitôt la véritable vie.  
Vivre enfin, ici-bas, c'est souffrir et lutter ;  
Vivre aussi, c'est le Christ ! mourir, c'est triompher !  
Notre corps, je le sais, est tiré de la terre.  
Et doit, après la mort, redevenir poussière ;  
Mais l'âme—souffle pur sorti du cœur de Dieu—  
Quittera pour toujours ce misérable lieu ! ”

Ah ! s'il faut vivre ainsi, lui dis-je, je veux vivre !  
Vivre sous les regards de Celui qui délivre  
L'âme de sa prison pour la conduire au port ;  
Oui, je veux triompher du vice et de la mort !



## ADIEU ~~LA~~ LA NOUVELLE-ÉCOSSE

—

Pièce traduite de l'anglais

Quelque soit ton destin, ô ma Nouvelle-Écosse—  
Doux nid que le devoir, dans sa rigueur atroce,  
M'ordonna de quitter—jusqu'au dernier soupir  
Je jure de garder ton tendre souvenir !

A tes monts que l'été couronne de verdure,  
A ton sol généreux qui donne sans mesure,  
Aux côtes de granit qui te font un rempart,  
J'accorde volontiers de mon cœur une part !

Dans tes vieilles forêts—grandes comme un royaume—  
Le sapin résineux répand son doux arôme ;  
Et, défiant toujours l'ouragan furieux,  
Le chêne y dresse aussi son front majestueux !

Puis dans tes champs rayonne, à travers la rosée,  
Une fleur que ma main a souvent caressée ;  
Son nom est *May flower*, l'orgueil de l'Écossais,  
Témoin de ses revers et de tous ses succès !

Je n'aurai plus peut-être, un jour, l'heureuse chance  
De pouvoir t'admirer, lieu cher de ma naissance !  
Mais du moins quand mes yeux verront la *May flower*,  
Ils la contempleront longtemps avec bonheur...

Adieu, Nouvelle-Ecosse, ô ma belle patrie !  
Quoique éloigné de toi, je t'aime à la folie !  
Si les ans entre nous passent comme les flots,  
Mon amour grandira nourri par mes sanglots !

1er mai 1883.



## LOUIS FRECHETTE

POÈTE LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

Il est de notre peuple et l'orgueil et la gloire  
Ce barde dont le nom, au livre de l'Histoire,

Aura sa place à part.

Il quitte ce pays qu'il aime et qu'il admire  
Pour aller retremper son génie et sa lyre

A la source de l'art !

Comme l'aigle volant vers la voûte sphérique  
Où semble l'attirer la puissance magique

De l'astre aux rayons d'or ;

De même vers Paris, le soleil de la France,

L'aigle du Canada, guidé par l'espérance,

Prend son sublime essor !

Il sent que, par l'effort de son intelligence,

Il saura recueillir au champ de la science

Des moissons de lauriers ;

Car n'a-t-il pas naguère, affrontant la critique,

Conquis la palme d'or au tournoi poétique

Sur cent esprits altiers ?

\*  
\* \*

De notre histoire ouvrant les pages vénérables,

Sur sa lyre il dira les luttres admirables

De nos vaillants aïeux ;

Il en composera de suaves poèmes

Que la France lira, mieux que ses œuvres mêmes,

Des larmes plein les yeux !

La France acclamera la nouvelle épopée  
De ce barde qui suit la trace de Coppée  
Et de Victor Hugo ;  
Châteauguay, Carillon, et mainte autre victoire,  
Pour elle brilleront au temple de Mémoire  
Autant que Marengo !

Et la France bientôt, grâce à Louis Fréchette,  
Grâce à nos écrivains, prosateur ou poète,  
Se souviendra de nous.  
Alors elle viendra visiter nos rivages  
Où fleurissent ses lois, sa langue et ses usages,  
Et nous bénira tous !

22 octobre 1887.



## LE MOIS DES MORTS

---

Le sol n'est plus velouté de verdure ;  
Le vent gémit, et le chantre des bois  
Aiguillonné par la faim, la froidure,  
Redit ses chants pour la dernière fois.

Les mille fleurs qui doraient la prairie  
Ont disparu sous un épais frimas.  
Adieu, parfums ! Adieu, mousse fleurie  
Où nous prenions de si joyeux ébats !

“ Oyez ! la cloche sonne  
Son hymne monotone  
Au clocher du saint lieu :  
Cette voix gémissante  
S’élève, suppliante,  
Jusqu’au trône de Dieu !  
C’est le sanglot d’une âme  
Qui soupire et réclame  
Dans sa prison de feu.  
Eh ! bien, qu’une prière  
Monte, monte, sincère,  
De nos cœurs jusqu’à Dieu ! ”

L’astre du jour, derrière les nuages,  
Cache ses feux. La nature est en deuil.  
Hier, la neige, aujourd’hui, les orages :  
Tout se transforme et passe en un clin-d’œil.

Le moissonneur ne tresse plus les gerbes  
Qui ravissaient son cœur reconnaissant ;  
Le sol est mort. Nos montagnes superbes  
Dressent au loin leur faite jaunissant.

“ Oyez ! la cloche sonne  
Son hymne monotone  
Au clocher du saint lieu :  
Cette voix gémissante  
S’élève, suppliante,

Jusqu’au trône de Dieu !  
C’est le sanglot d’une âme  
Qui soupire et réclame  
Dans sa prison de feu.  
Eh ! bien, qu’une prière  
Monte, monte, sincère,  
De nos cœurs jusqu’à Dieu ! ”

Durant ce mois de deuil et de tristesse,  
Chrétiens, fuyons les frivoles plaisirs ;  
Pensons aux morts qui soupirent sans cesse  
Après le ciel, objets de leurs désirs.

Ah ! oui, pensons à l’affreux purgatoire,  
Où Dieu peut-être un jour nous conviera,  
Car du péché c’est l’urne épuratoire,  
Inévitable, où notre âme expiera !

“ Oyez ! la cloche sonne  
Son hymne monotone  
Au clocher du saint lieu ;  
Cette voix gémissante  
S'élève, suppliante,  
Jusqu'au trône de Dieu !  
C'est le sanglot d'une âme  
Qui soupire et réclame  
Dans sa prison de feu.  
Eh ! bien, qu'une prière  
Monte, monte, sincère,  
De nos cœurs jusqu'à Dieu !

Entendez-vous ces plaintes déchirantes,  
Ces longs appels, ces sanglots douloureux ?...  
Prions ! Prions ! Nos prières ardentes  
Délivreront des flots de malheureux.

Puis quand la mort, au jour de ses vendanges,  
De notre vie aura tranché le cours,  
Alors ces saints—devenus nos bons anges—  
Nous prêteront leur merveilleux secours !



“ Oyez ! la cloche sonne  
Son hymne monotone  
Au clocher du saint lieu ;  
Cette voix gémissante  
S’élève, suppliante,  
Jusqu’au trône de Dieu !  
C’est le sanglot d’une âme  
Qui soupire et réclame  
Dans sa prison de feu ;  
Eh ! bien, qu’une prière  
Monte, monte, sincère,  
De nos cœurs jusqu’à Dieu ! ”

1er novembre 1881.



## SACHONS LUTTER !

---

A. M. C. A. GACVREAU, membre de l'Académie des Muses Santones.

### RÉPONSE.

Toute vie est un flot de la mer de douleur,  
Leur amertume un jour sera ton ambroisie,  
Car l'urne de la gloire et de la poésie,  
Ne se remplit que de nos pleurs !

LAMARTINE.

L'autre soir, accoudé sur le bord de ma table,  
La cigarette aux dents et la plume à la main,  
J'essayais de ravir à ma muse indomptable  
Des vers que je voulais risquer le lendemain.

Mais, hélas ! la cruelle avec indifférence  
Accueillait les soupirs s'exhalant de mon cœur.  
Et, malgré mes appels et ma persévérance,  
Ne daignait m'accorder qu'un " silence moqueur. "

Alors, en grommelant, je rejetai ma plume  
Que j'avais pris la peine, entre vingt, de choisir !  
Ma foi, j'aurais troqué mon luth contre l'enclume  
Que l'artisan du coin fait vibrer à loisir...

Je vouais à Pluton l'objet de ma tendresse—  
La muse qui m'avait tant de fois consolé—  
Quand l'on vint me remettre un chant, à mon adresse,  
Que votre lyre avait, la veille, modulé.

“ Sachons lutter ! ” Tel est le titre du poème  
Où votre âme meurtrie épanche ses douleurs,  
Implorant la pitié pour le malheureux même  
Dont le fol égoïsme a causé vos malheurs !

L'égoïsme a chassé l'ange de l'espérance  
Qui berçait votre esprit du rêve le plus beau ;  
Il ne vous reste plus que l'amère souffrance,  
Aussi lourde à porter qu'un marbre du tombeau !

Ah ! votre cœur croyait—avec raison sans doute—  
Que l'homme parvenu doit être bienfaisant,  
Quand le hasard, un soir, plaça sur votre route  
Un sot que la fortune a rendu méprisant !

Votre cœur ignorait qu'ici-bas, en grand nombre,  
Il est des êtres vils au visage de saint  
Qui se cachent parfois, comme un serpent dans l'ombre,  
Pour nous lancer le dard qui perce notre sein...

\*  
\* \*

Comme vous j'ai souffert de la malice humaine ;  
De vieux amis j'ai vu l'affreuse trahison ;  
D'illustres vaniteux j'ai mérité la haine,  
M'étant permis de rire un peu de leur blason...

Et pour avoir, jadis, proclamé que ma race  
Secouerait tôt ou tard l'insupportable affront  
De vivre sous le joug, j'ai payé cette audace  
De lèse-loyauté...mais je tiens haut le front !

Barde, vous l'avez dit : " Il faut souffrir, pleurer.  
La souffrance à tout front doit mettre son empreinte  
Et toujours et sans cesse elle devra durer,  
Et pas un n'est exempt de sa fatale étreinte."

Mais ne désespérons ni de Dieu ni des hommes :  
Dieu récompense un jour ceux qui savent lutter,  
Et nous, pauvres humains—*dieux tombés* que nous sommes—  
Si nous causons des torts, sachons les racheter !

Avril 1887.

## LA MISÈRE.

---

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,  
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,  
Pour que votre foyer soit calme et fraternel :  
Donnez ! afin qu'un jour à votre heure dernière,  
Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
D'un mendiant puissant au ciel.

VICTOR HUGO.

Qu'il fait froid, ô mon Dieu, dans la pauvre chaumière !

Plus de bois, ni de pain pour les enfants en pleurs !

La mère vers le ciel exhale sa prière.

Et ce parfum de l'âme adoucit ses malheurs !

Après avoir redit le sublime symbole

Et prié le Seigneur de bénir ses enfants,

Elle s'approche d'eux, et—gracieuse obole—

Leur donne des baisers à défaut d'aliments !...



C'est le premier de l'an. Chez le riche on festonne ;  
Les bambins, tout joyeux, embrassent leurs parents ;  
Sur ces candides fronts l'espérance rayonne,  
Comme une étoile d'or sur un ciel de printemps !

Un arôme suave embaume la demeure :  
Des fruits en pyramide et des gâteaux charmants  
Trônent sur le cristal en attendant cette heure  
Où leur fera la guerre un essaim de gourmands.

Sous ces lambris dorés, le père de famille  
Contemple tous les siens d'un oeil plein de douceur ;  
Dans l'âtre, près de lui, joyeusement pétille  
Un bon feu d'où jaillit une ardente chaleur.

Ainsi, dans les palais des riches de ce monde,  
L'on voit briller partout la joie et le bonheur ;  
L'on ne redoute pas la tempête qui gronde  
Et glace, en son chemin, le pauvre de terreur...



Il fait froid. Le soleil, sous un épais nuage,  
Dérobe les reflets de ses rayons dorés ;  
Au loin le vent mugit, solennel en sa rage,  
Et soulève la neige en tourbillons serrés.

Mais que vois-je, soudain, à travers la tempête ?  
Ciel ! une femme pâle à l'air triste et souffrant !  
Ses membres sont glacés ; elle avance, s'arrête,  
Et presse sur son cœur un jeune et frêle enfant !

Cette femme débile, à la démarche lente,  
Qui brave en grelottant le froid impétueux,  
A laissé la chaumière, et, comme une âme errante,  
S'en va tendre la main aux portes des heureux.

Elle franchit le seuil d'une villa gothique  
Aux magnifiques arcs, aux superbes balcons,  
Mais là, sa voix rencontre un cœur dur et sceptique  
Qui méprise sa plainte et rit de ses haillons...



Le lendemain au soir de ce jour mémorable,  
Vers la chaumière allait le bon curé du lieu.  
Il frémit en voyant—spectacle épouvantable—  
Trois cadavres blottis près de l'autel sans feu !

Ils étaient morts, la nuit, de peine et de misère,  
Pendant que les heureux fêtaient jusqu'au matin...  
Mais ne les plaignons pas, car Dieu, ce tendre père,  
Les avait conviés à l'éternel festin...

Janvier 1879.

## AUX POLITICIENS

---

O défenseurs de nos droits politiques,  
Fiers rejetons d'un peuple valeureux,  
Vous qui dictiez des lois patriotiques,  
Vivez longtemps, surtout vivez heureux !

Rouges ou bleus—qu'importe la nuance,  
N'êtes-vous pas de nos droits les gardiens ?—  
Or moi je dis avec indépendance :  
Soyez bénis de tous les Canadiens !

Soyez bénis par le céleste Père,  
Vous, citoyens, qui travaillez toujours  
Pour assurer un avenir prospère  
*Au Canada, mon pays, mes amours !*

Votre travail reste sans récompense :  
Le monde, hélas ! est composé d'ingrats...  
Mais la patrie, elle, aime et récompense  
Ses braves fils qui lui prêtent leurs bras !

Faites la guerre au sombre fanatisme,  
Ce ver hideux qui ronge tant de cœurs ;  
Luttez aussi contre le népotisme  
Qui donne au lâche un titre et des honneurs...

De ses devoirs instruisez la jeunesse  
Que Dieu destine aux luttes à venir,  
Afin qu'elle ait pour flambeau la sagesse,  
Et pour seul rêve un honnête avenir.

- Parlez partout l'harmonieux langage  
Qu'avec le lait vous puisiez au berceau ;  
Conservez-le comme un bel héritage :  
De notre race il est le noble sceau !

Ah ! pratiquez des aïeux la devise :  
“ Vivre en Français et mourir en Chrétien ! ”  
Soyez-unis ; et que votre âme vise  
A rendre heureux le peuple canadien !

A l'ouverture des chambres, 1880.



A MON AMI M. W. CHAPMAN

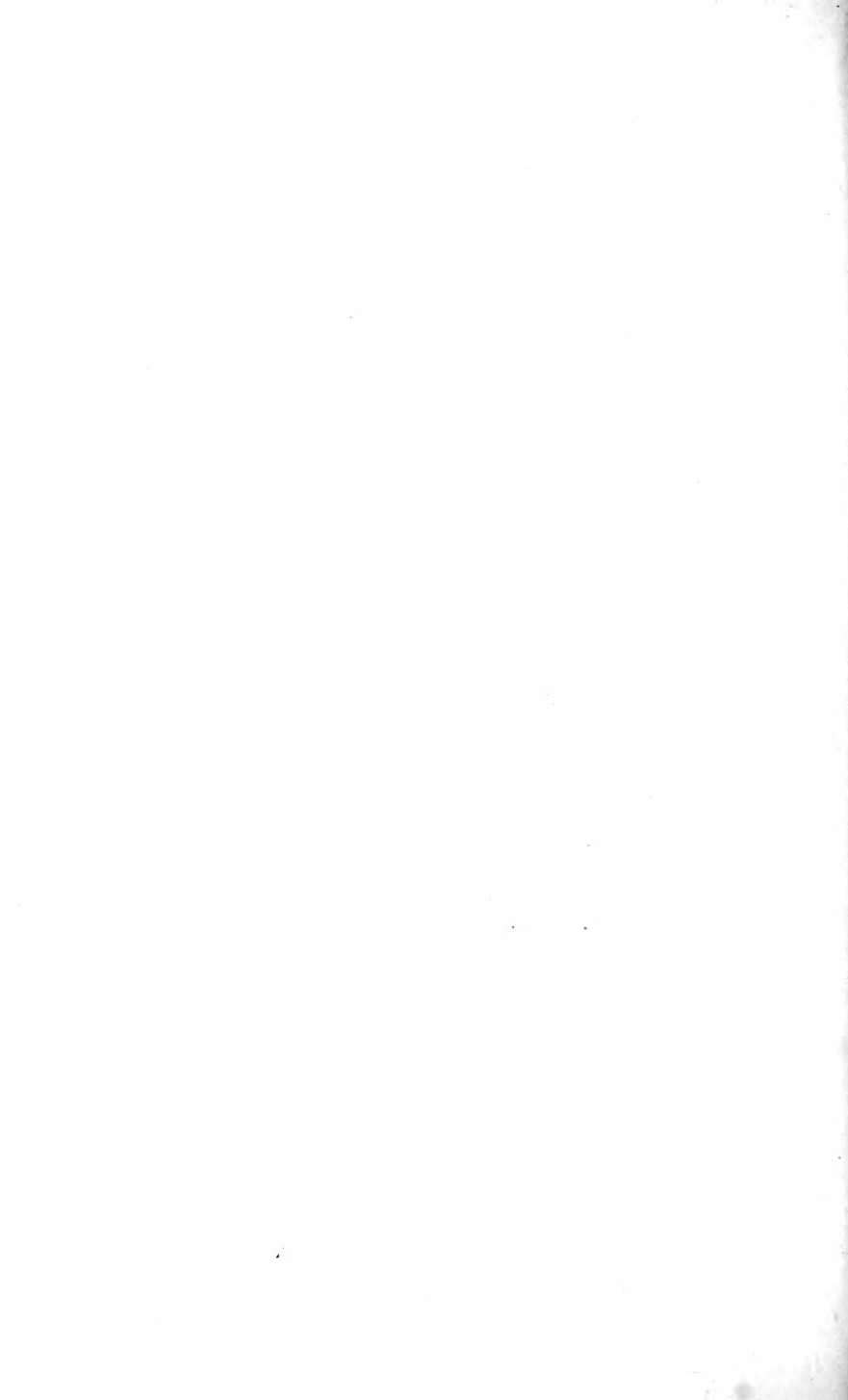
---

Lorsque la renommée embouche sa trompette  
Pour redire aux échos le nom d'un Canadien.  
Emule de Taché, de Casgrain, de Fréchette,  
Il me semble toujours que ce nom est le tien !

Car déjà, mon ami, des poètes de France,  
—Des rivaux fraternels—applaudissent tes chants.  
Leur éloge flatteur exprime l'espérance  
Que ta muse obtiendra des succès éclatants.

Moi qui prête à ta lyre une oreille attentive,  
Qui m'enivre parfois aux flots de l'art divin,  
Qui des sons de mon luth quelquefois te ravive,  
Je m'unis à ces cœurs pour te serrer la main !

6 juin 1880.





## ELLE EST MORTE !

---

Rose avait dix sept ans : elle était belle et blonde ;  
Sur son front les rayons de la candeur brillaient ;  
Les perles de sa bouche enchantaient tout le monde ;  
Ses cheveux en flots d'or jusqu'à ses pieds roulaient.

Ses lèvres souriaient comme celles d'un ange ;  
Son œil d'azur jetait un vif rayonnement ;  
Sa voix avait parfois une harmonie étrange  
Qui me plongeait soudain dans le ravissement !

Quand venait le printemps avec ses nids de mousse,  
Ses brises, ses parfums, son soleil radieux,  
Nous allions, elle et moi,—réminiscence douce—  
Tout pensifs, nous asseoir sur le gazon soyeux.

Et là, nous admirions le couchant et l'aurore  
Déployant à notre œil leurs tableaux gracieux ;  
Et nos cœurs bénissaient l'Artiste qui décore  
Toute l'immensité de la terre et des cieux.

Aux coupes de l'espoir nous abreuvions notre âme ;  
Un heureux avenir brillait dans le lointain ;  
L'Hymen allait bientôt nous verser son dictame,  
Mais, hélas ! nous comptions sans le cruel destin !

\*  
\* \*

Et maintenant, voyez : elle est là qui repose  
Sous la terre où chacun tôt ou tard doit dormir !  
Et tout ce qui me reste aujourd'hui de ma *Rose*,  
C'est le parfum que m'a laissé son souvenir...

## A BEAUPORT

---

A MESSIRE ADOLPHE LEGARÉ

---

Drapé dans son manteau de verdure odorante,  
En face de Québec, de l'Île et de Lévis,  
Beauport baigne ses pieds dans l'onde murmurante  
Du fleuve dont nos yeux sont sans cesse ravis.

Son temple—vrai bijou que des mains artistiques  
Ont orné de tableaux aux riantes couleurs—  
Dresse vers le ciel blen ses deux flèches gothiques  
Que souvent le soleil dore de ses lueurs. (\*)

---

(\*) Cette église a été incendiée le 24 janvier 1889.

Depuis douze ou treize ans, au sein de ce village  
Ont surgi des villas et quasi des palais  
Aux donjons tapissés de fleur et de feuillage,  
Où le mortel enmai ne vient s'asseoir jamais.



L'habitant de Beauport est du Breton le type :  
Charitable, joyeux, prompt, vif et grand parleur ;  
Puis en morale il a l'admirable principe  
De garder à nos mœurs leur antique splendeur.

Beauport ! ce nom figure au livre de la gloire,  
Car son sol autrefois a bu le sang des preux ;  
Laverdière, Garneau, Ferland, dans leur histoire,  
Parlent de cet endroit en termes chaleureux.

C'est de là que partaient ces bombes meurtrières  
Qui jetaient la terreur au milieu des Anglais,  
Quand ceux-ci, s'avancant sur leurs longues voilières,  
Voulaient ravir Québec au pouvoir des Français.

Parfois on y découvre, en remuant la terre,  
Des sabres, des boulets, des débris d'arme à feu ;  
Et l'on m'a raconté qu'on y trouvait nagnère  
Des ossements humains, car tout parle en ce lieu.

Ces objets que la rouille a rongés sous la glaise,  
Rappellent à nos cœurs les mémorables jours  
Où nos pères luttèrent contre l'armée anglaise  
Pour défendre leurs droits, leurs foyers, leurs amours.

Ce lieu possède encore, en ses riches annales,  
Plus d'un illustre nom par les hommes chéri ;  
C'est là qu'ont vu le jour deux gloires sans rivales :  
L'humble Etienne Parent et de Salaberry !

\*  
\* \*

Dès que le printemps brille, et jusques à l'automne,  
J'habite sous ton ciel, ô village enchanteur !  
De la ville je fuis le fracas monotone.  
L'air impur, la poussière et l'ardente chaleur.

Je respire à longs traits les parfums de tes roses  
Et les douces senteurs qui s'exhalent des bois ;  
J'observe les ébats des ailés virtuoses,  
Et j'écoute, ravi, leurs gracieuses voix.

Puis le soir je contemple, assis au bord des vagues,  
Toute l'immensité de la mer et des cieux ;  
Parfois je crois ouïr des bruits étranges, vagues :  
C'est le flot qui redit ton passé glorieux !

Alors, le cœur ému, je prends mon humble lyre  
Et mêle mes accords à ces concerts géants  
Qui s'élèvent des bois, de la chute en délire,  
Du fleuve, des ruisseaux et des gouffres béants !

. 20 juillet 1887.

## LE JOUR DE L'AN

---

Douze sanglots ont vibré dans l'espace,  
—Sont-ce les pleurs du lugubre beffroi ?  
—C'est l'avenir jetant à l'an qui passe,  
Avec mépris, un adieu sombre et froid !

Un nouvel an, constellé de promesses,  
Vient de surgir des vastes profondeurs ;  
Accordons-lui nos plus tendres caresses,  
Car il promet d'ineffables bonheurs.

L'an dernier fut désastreux et terrible :  
Il a semé partout tant de revers...  
Il a changé—ce despote inflexible—  
Nos rêves d'or en mille maux divers !

\*  
\* \*

N'en parlons plus ! Et saluons l'aurore  
Du nouveau jour qui brille à l'horizon ;  
Que de nos cœurs parte un hymne sonore  
Pour acclamer l'hôte de la saison !

Voyez là-bas, dans la pauvre chaumière,  
Le malheureux amaigri par la faim :  
Du nouvel an, il attend, il espère  
Plus de bonheur et le morceau de pain !

Sous les lambris, où la pourpre rayonne,  
Le riche aussi formule ses désirs :  
“ Bel an, dit-il, d'un pur éclat couronne  
Nos doux banquets, nos fêtes, nos plaisirs ! ”



Au saint autel, le prêtre vénérable  
Pour le pécheur implore le bon Dieu ;  
Son chant d'amour—cri de joie admirable—  
Comme l'encens monte vers le ciel bleu...

.....

Dès ce moment, oublions nos rancunes ;  
A l'ennemi présentons notre main.  
Après les jours de noires infortunes,  
Dieu nous réserve un heureux lendemain !

1er de l'an 1882.



## ELEGIE

---

A MONSIEUR E. G... qui vient de perdre sa femme.

---

Tout est fini ! La tombe  
Te couvre pour toujours...  
Mon pauvre cœur succombe  
Sous le fardeau des jours...

Dieu m'a ravi la joie  
En t'appelant aux cieux,  
Et la douleur déploie  
Son voile sur mes yeux !



Du haut du ciel, ô femme,  
Veille sur nos enfants,  
Afin que leur jeune âme  
Ressemble au pur encens.

Obtiens-leur l'avantage  
D'aimer le doux Jésus,  
De suivre sa loi sage,  
D'imiter ses vertus

Et lorsque la souffrance  
Viendra les visiter,  
Donne-leur la vaillance  
De bien la supporter.

Oui, fais qu'à ton exemple,  
Au jour de la douleur,  
Ils aillent dans le temple  
Implorer le Seigneur.

Et moi qui suis le père  
De ces trois malheureux,  
Je serai, je l'espère,  
Un modèle pour eux.

\*  
\* \*

Adieu, femme adorée !  
Dors sous ce tertre en fleurs  
Que mon âme navrée  
Féconde de ses pleurs !

15 septembre 1886.



## AU PEUPLE CANADIEN

---

A M. L. O. DAVID.

O peuple canadien, tressaille d'allégresse,  
Plonge ton noble cœur dans une sainte ivresse,  
Entonne des hymnes d'amour !  
Déroule avec orgueil les plis de tes bannières.  
Fais retentir partout tes fanfares guerrières,  
Car de Saint-Jean c'est le beau jour !

L'étoile d'or, ce matin, à l'horizon sans bornes,  
S'est levé radieux, posant au front des mornes

Un diadème de rayons ;

Le vaste Saint-Laurent roule sa vague pure,  
Et les petits oiseaux, cachés dans la verdure,  
Disent leurs plus douces chansons.

La forêt, secouant sa crinière brillante,  
Jette mille clameurs à la brise odorante ;  
Le ruisseau, serpentant dans les vallons en fleur,  
Mêle au concert des bois sa suave harmonie ;  
L'airain lance aux échos sa mâle symphonie :  
Tout sous le soleil chante un hymne au Créateur !

Joignant ta voix aux voix de la nature entière,  
Peuple, au pied des autels, courbant ta tête altière,  
Va chanter et prier ton glorieux patron.  
Pour retremper ton cœur aux sources de la gloire,  
Étale les feuillets de ta sublime histoire,  
De tes fastes dorés rouvre le panthéon !



\*  
\* \*

C'est toi qui, découvrant nos forêts et nos ondes,

Les baptisa d'un nom français,

Et c'est toi qui plantas sur ces rives fécondes

Le doux symbole de la paix.

Tu rêvais pour tes fils un avenir prospère

Sur la plage que nous foulons,

Quand, un jour, contre toi la puissante Angleterre

Déchaina ses gros bataillons.

Tu sentis bouillonner dans tes veines la sève

Vigoureuse de tes aïeux,

Et combattis longtemps, sans repos et sans trêve,

Mais ne fus pas victorieux.

Et ton heureux vainqueur, pour prix d'une victoire,

Pauvre peuple, te demanda

Tes villes, tes hameaux, et tout le territoire

Qui s'appelle le Canada ! ..

Alors, abandonné par ta mère la France,  
Ou plutôt par son lâche roi,  
Tu *cédas* ce trésor, ayant eu l'assurance  
De garder ta langue et ta foi !

\*  
\* \*

Peuple, en ce jour béni de la Saint-Jean-Baptiste,  
Démontre avec éclat que dans ton âme existe  
L'amour pur de la liberté !  
Redis à l'étranger ton histoire héroïque,  
Affirme hautement ta constance stoïque,  
Ta force et ta vitalité !

24 Juin 1878.

## L'AUTOMNE

---

Le ciel n'a plus d'azur ; l'atmosphère est de glace ;  
La splendeur du soleil pâlit de jour en jour ;  
Sur l'arbre dépouillé que le frimas enlace,  
L'oiseau ne redit plus sa romance d'amour.

La nature a souillé la robe éblouissante  
Qui parait les coteaux de ses replis soyeux ;  
Les fleurs ont disparu ; l'abeille vigilante  
Ne dore plus nos bois de son miel savoureux.

Les torrents écumeux, grandis par les orages,  
Font retentir les airs de lugubres sanglots ;  
Et, bondissant soudain par dessus les rivages,  
Dévastent les moissons de leurs terribles flots.



Quand tu parais, automne, aussitôt la tristesse  
Sur notre front serein pose son noir bandeau ;  
Tu viens ravir aux champs leur brillante jeunesse,  
Tu nous donnes des jours sombres comme un tombeau !

Au vieillard que les ans inclinent vers la tombe,  
Et qui plonge son cœur aux sources des plaisirs,  
Tu dis : “ Lève la tête, et vois ce fruit qui tombe,  
Ainsi tu tomberas avec tes vains désirs...”



L'automne, de la vie est la fidèle image :  
Les jours calmes et doux sont nos jours sans remords ;  
Les bosquets dénudés rappellent le vieil âge,  
La neige et les frimas, le blanc linceul des morts !...

Eh bien ! puisque l'automne en souverain commande,  
Inclinons tous nos fronts devant sa majesté ;  
Car sa voix est l'écho du Dieu qui réprimande  
Ceux qui ne pensent pas à leur éternité !

Novembre 1883.



## AUX CÉLIBATAIRES

---

Allons, debout ! pauvres célibataires,  
Vous que la femme abreuve de mépris !  
Abandonnez vos gîtes solitaires,  
Où l'on ne voit que des chats favoris !

De votre cœur bannissez la souffrance ;  
Ne soyez plus désormais soucieux :  
Et saluez avec joie, espérance,  
Le nouvel an qui brille au front des cieux !

Car en ce jour de fête universelle,  
La fille d'Eve absout les amoureux ;  
Sa douce voix attendrit l'infidèle,  
Et son regard rend les hommes heureux.

En votre honneur elle fait sa toilette ;  
Elle embellit de fleurs ses longs cheveux ;  
A son faux col rayonne l'épinglette  
Qu'elle reçut un soir avec vos vœux !

Vite, debout ! accourez donc vers elle,  
Vous que l'ennui torture tous les jours !  
Et dites-lui : “ Ma tendre demoiselle,  
Je pleure encor mes premières amours ;

“ Je suis cruel, barbare et bien coupable  
D'avoir blessé vos nobles sentiments ;  
Mais mon offense est-elle impardonnable ?  
Oh ! non : alors, reprenez mes serments...”

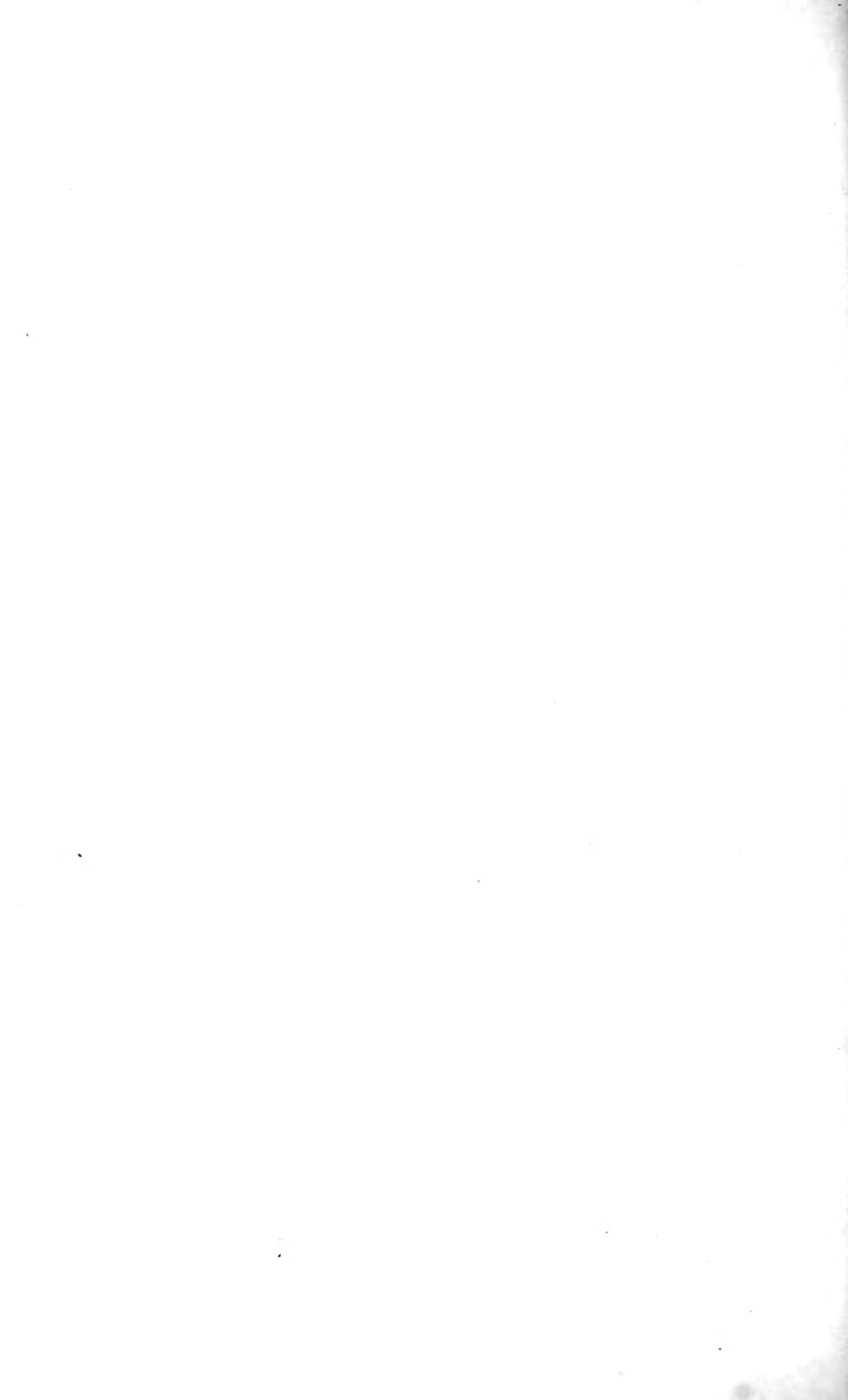


\*  
\* \*

Mariez-vous ! l'Evangile l'ordonne ;  
C'est un devoir sacré pour le chrétien.  
Aux bons époux parfois le Seigneur donne  
La paix de l'âme et le pain quotidien.

C'est le souhait, braves célibataires,  
Que je formule en ce beau jour de l'an.  
A l'avenir, soyez moins solitaires ;  
Rendez des points aux plus jeunes galants !

1er janvier 1883.



## SUR L'ALBUM DE M<sup>LLE</sup> D. M.....

---

Le souvenir c'est tout ;  
C'est l'âme de la vie.

J'aime souvent, l'œil perdu dans l'espace,  
A remonter l'échelle d'or du temps :  
Je vois alors, comme une aube qui passe,  
L'éclair serein de mes premiers printemps.

Et j'aperçois la pauvre maisonnette  
Où je naquis et coulai d'heureux jours,  
Les beaux enfants à la figure honnête  
Qui me juraient de m'estimer toujours !

Nous descendions la pente de la vie,  
Insoucieux des heures à venir ;  
Et nous pensions, dans notre étourderie,  
Que le bonheur ne peut jamais finir !

Hélas ! pourtant (penser qui me chagrine)  
Dieu moissonna mes amis tour à tour...  
Je m'inclinai devant sa loi divine,  
Car je compris pour l'enfant son amour.

\*  
\* \*

Huit ans plus tard, je rencontrai vos frères—  
Que le hasard sur ma route avait mis—  
En entendant leurs paroles sincères,  
Je m'écriai : soyons toujours unis !

Leur amitié fut l'écho de la mienne :  
Nous étions faits, je crois, pour nous aimer !  
Et leur gaité—leur gaité *canadienne*—  
Sut de tout temps me plaire et me charmer.

Souvent le soir, aux lumières de l'âtre,  
Nous prenions part à des festins joyeux,  
Où notre esprit, ironique et folâtre,  
Faisait la guerre aux sujets sérieux !

Oui, nous fêtions à la bonne franquette,  
Comme fêtaient nos aimables aïeux ;  
Nous nous moquions de l'absurde étiquette  
Que le mondain s'impose en certains lieux.

\*  
\* \*

Vous étiez jeune alors, mademoiselle :  
L'on vous montrait encor le *B-A* : ba !  
Vous ne rêviez que poupée et dentelle,  
Que ruban rose et succulent baba...

Mais, aujourd'hui, (Dieu, que le monde change !)  
Vous n'êtes plus la " p'tite " d'autrefois ;  
Vous possédez la sagesse d'un ange ;  
Vous êtes grande et savante à la fois !

Vous avez eu—superbe récompense—  
A l'examen une médaille d'or :  
C'est le fruit mûr d'une belle semence,  
Oh ! gardez-la, comme on garde un trésor !

Sur votre front rayonne l'allégresse :  
Rendez-en grâce au divin Créateur ;  
Demandez-lui, pour unique richesse,  
D'éterniser en vous tant de bonheur !

25 août 1882.

A MADAME B...

CANTATRICE

(Vers écrits sur un album au-dessous d'une pièce signée : N. LEGENDRE.)

—

Madame, si, comme Legendre,  
J'étais un pur littérateur,  
Et si j'avais votre voix tendre  
Qui charme l'oreille et le cœur,  
Je chanterais la Canadienne  
Au front rayonnant de candeur,  
Je chanterais cette gardienne  
De notre foi, de notre honneur.  
Mais, hélas ! je n'ai qu'une lyre  
Peut-être indigne de ce nom  
Qui ne saurait jamais redire  
Les vertus de cette Eve : oh ! non...

Septembre 1885.

SUR L'ALBUM DE M<sup>LLE</sup> R. D...

---

Si c'est votre désir, aimable demoiselle,  
Que je trace en ce livre un mot vite oublié,  
Je dois vous obéir, car, en étant rebelle,  
Je manquerais aux lois de la bonne amitié !

Avril 1878.

---

SUR L'ALBUM DE M<sup>LLE</sup> J. M. F...

---

Autrefois de mon cœur la joie était bannie,  
Et j'appelais la mort tant j'étais malheureux !  
Mais votre doux regard me rattache à la vie,  
Et lorsque je vous vois, je deviens tout joyeux...

Mai 1880.



SUR L'ALBUM DE MME DR<sup>ME</sup> M. F...

---

(IMPROMPTU)

Vous travaillez depuis longtemps, Madame,  
Pour ceux que Dieu mit dans la pauvreté.  
Je vous admire ! Ah ! retrempez votre âme  
Au feu divin de l'humble charité !

A la kermesse des pauvres, à Québec, 1880.

---

SUR L'ALBUM DE M<sup>LE</sup> A. H. T...

---

Je connais une chose, à nulle autre pareille,  
Qui germe dans le cœur et souvent y réveille  
L'amour et la pitié :  
Plus douce que le miel, plus belle que la rose,  
Plus pure que le lis et que le bébé rose :  
C'est la franche amitié.

Mai 1880.



## UN HÉROS DE 1870

---

(A mon bienfaiteur et vieil ami, M. Philéas Huot.)

---

*Il offrit à la France et son cœur et sa vie.*

\*\*\*

En l'an de grâce mil huit cent soixante et quatre,  
Dans le froid célibat vivait Pierre Francœur ;  
Contre l'amour son âme avait voulu combattre,  
Mais à la fin l'amour était resté vainqueur !

Un soir, se promenant sur l'immense terrasse  
Qui couronne le front du haut Cap Diamant,  
Pierre avait aperçu — vrai type de sa race —  
Une blonde fillette au visage charmant.  
Il se souvint qu'un jour, quittant la cathédrale,  
La jeune fille et lui s'étaient vus en passant :  
Il avait même osé lui tendre l'eau lustrale,  
Qu'elle avait acceptée en le remerciant...

Mais ce soir, elle était au bras de son vieux père,  
Comme une belle pêche aux branches du pécher ;  
Son cœur avait battu lorsqu'elle avait vu Pierre  
Qui semblait du regard vouloir la rechercher.

Le père, en remarquant l'émotion de Rose,  
(Car Rose était son nom) avait tout deviné.  
" Allons, avait-il dit, pourquoi cet air morose ?  
Et pourquoi donc ton œil s'est-il illuminé ?  
Quoi ! tu ne parles plus ? tu n'étais pas muette ;  
Ma petite, tantôt. Tu trembles follement :  
Aurais-tu peur ? voyons, une bonne fillette  
A son père, toujours, doit parler franchement."

Rose voulait parler, mais ses lèvres timides  
Ne faisaient qu'exhaler des soupirs douloureux ;  
Et ses grands yeux d'azur, si doux et si limpides,  
Se troublaient et parfois lançaient d'étranges feux.

Le vieillard, en voyant l'embarras de sa fille,  
Qu'il n'aurait pas voulu davantage effrayer,  
Après avoir jeté sur elle une mantille,  
L'avait, le cœur ému, ramenée au foyer.

Pierre était resté là, droit comme une statue,  
Regardant s'envoler l'objet de ses amours ;  
Car il l'aimait déjà, cette belle inconnue,  
Et son cœur lui disait qu'il l'aimerait toujours !  
Il y rêvait encor, quand l'airain de l'église,  
Egrenant dans les airs les notes de minuit,  
Le tira de son rêve, et, prompt comme la brise,  
Il courut aussitôt vers son humble réduit.



Le lendemain matin, avec la pâle aurore,  
Rose s'était levée en proie à la douleur.  
Pensive, elle écoutait l'hymne doux et sonore  
Que les chantres ailés adressaient au Seigneur.  
Puis des larmes voilaient l'éclat de sa prunelle ;  
Sa bouche murmurait des mots incohérents.  
“ Je le reverrai donc, ici, soupira-t-elle,  
Du moins c'est le désir de mes tendres parents...”

De fait, la veille au soir, à sa fille chérie,  
Ce père avait parlé le langage du cœur :  
“ J'ai deviné l'amour, ou plutôt la folie  
Qui trouble en ce moment ta joie et ton bonheur.

Ce jeune homme me plaît ; il a bonne figure,  
Taille robuste, œil vif et mains d'un travailleur ;  
Ces dons du corps, souvent, sont d'un superbe augure,  
Mais aimer Dieu, ma fille, est un don bien meilleur.  
Est-il un bon chrétien ? J'en jugerai moi-même,  
Oui, car avant longtemps je le rencontrerai ;  
Si je suis convaincu qu'avec ardeur il t'aime,  
Ma parole d'honneur ! Je te l'amènerai..."

Le nom de ce vieillard, de ce père excentrique,  
Était Jacques Benoît. Il ne redoutait rien ;  
Il eut versé son sang pour la foi catholique ;  
Il se glorifiait d'être né Canadien !



Pierre enfin se coucha ; mais l'amère insomnie  
Jusques au point du jour tortura son cerveau ;  
Espérant mettre un terme à sa longue agonie,  
Dans sa forge il alla manœuvrer le marteau.

Il tenait à Saint-Roch une large boutique  
Où le bruit de l'enclume aux rires se mêlait.  
Le soir, après souper, pour parler politique,  
Sous ce toit enfumé souvent l'on s'assemblait.

Pierre, ce matin-là, suait à grosses gouttes,  
Lui, le gai forgeron aux bras si vigoureux !  
Ah ! c'est qu'alors son cœur entretenait des doutes  
Sur l'accomplissement de ses projets heureux...  
“ Pourtant, se disait-il, il faut que je connaisse  
Cet ange blond qui fait ma joie et mon tourment ;  
Je veux mettre à son front, où brille la jeunesse,  
Les roses de l'hymen — divin couronnement ! ”

Cinq jours plus tard, assis sur le seuil de sa porte,  
Il respirait du soir l'agréable fraîcheur ;  
Devant lui défilait la nombreuse cohorte  
Des braves ouvriers revenant du labeur.  
— Eh ! bonjour, *Messieu Pierre* ! exclamait tout le monde,  
Car il était connu parmi les travailleurs ;  
On proclamait sa force une lieue à la ronde :  
A lui seul il avait rossé trois batailleurs ...

Mais Pierre, tout à coup, s'élança dans la rue  
Pour saisir un coursier qui venait au galop,  
Trimbalant dans un fiacre une enfant éperdue  
Dont la terreur offrait le plus triste tableau.

Notre héros, soudain, au péril de sa vie,  
Bondit comme un lion au cou de l'animal  
Qui s'élança d'abord avec plus de furie,  
Mais se calma bientôt, vaincu par son rival !

Presque aussitôt survint un homme à barbe blanche :  
C'était Jacques Benoît, le maître du cheval !...  
Dans Pierre il reconnut, à sa figure franche,  
Celui que son enfant nommait son idéal !  
Prenant du forgeron la main forte et grossière,

Il la serra longtemps avec effusion :  
“ Ami, vous êtes brave et d'une race fière,  
Car de là-bas j'ai vu votre belle action.  
Comment vous exprimer ce qu'éprouve mon âme ?  
Ajouta le vieillard, visiblement confus ;  
La gratitude, allez ! — cette vivace flamme —  
Brûlera dans mon cœur pour ne s'éteindre plus !  
Oui, sans vous la fillette, à l'heure où je vous parle,  
Serait peut-être morte, oh ! j'en frémis d'horreur !  
Je vous cherchais... pardon... je cherchais l'amî Charle...  
Quand mon fougueux coursier a fui comme un voleur ! ”





Pierre, d'emblée, avait reconnu le vieux père  
De l'ange au front rêveur qui troublait son repos ;  
Et, surpris de le voir, il regardait la terre  
Sans pouvoir seulement bredouiller quelques mots !  
Mais bientôt, recouvrant son ferme caractère,  
Il dit, en désignant sa modeste maison :  
— “ Entrez donc sous le toit d'un vieux célibataire !  
  
— Vieux, dites-vous ? Ah ! Ah ! oui, *cieux*... par la raison !  
  
— Vous êtes trop flatteur ; je passe la trentame  
Depuis quatre printemps.

— Ne vous désolez pas,  
Car, à trente-quatre ans, la vieillesse est lointaine,  
C'est l'âge où l'on ne voit que des fleurs sous ses pas.”



Laissons-les discourir, en prenant le breuvage,  
Sur l'étrange incident qui les a réunis,  
Et revenons à Rose. Elle veille au ménage,  
Y mettant une adresse et des soins infinis.

Ses mains ont tout rangé dans un ordre admirable,  
Depuis les objets d'art jusqu'au luisant miroir ;  
Et, par la porte ouverte, on aperçoit la table  
Sur laquelle est servi l'humble repas du soir.

Sa mère, vieille femme, arrive de l'église,  
Où souvent elle va prier le roi des cieux ;  
Mais sur son front de suite éclate la surprise  
En ne voyant que Rose apparaître à ses yeux.

— “ Et ton bon père, enfant ?

— Pas de retour encore !

— Pauvre vieux ! de ce train il sera bientôt mort !  
Car pour trouver celui que ta jeune âme adore,  
Il peut mettre à l'envers tout Québec et Beauport...

— “ Ciel ! que vois-je ? fit Rose, en courant vers la porte :

Mon père qui revient avec notre inconnu...

Mais, réprimant alors l'ardeur qui la transporte,  
Elle recule et dit :

Qu'il soit le bienvenu ! ”

En effet aussitôt sautèrent de voiture  
Pierre et Jacques Benoit, ce vieux Roger-Bontemps.  
La gaieté rayonnait sur leur bonne figure,  
Mais, hélas ! la gaieté ne dura pas longtemps !

Lorsque la jeune fille ouït la voix vibrante  
De l'homme qu'elle aimait, son cœur battit bien fort ;  
Elle rougit, s'émut ; et sa lèvre brûlante  
Laissa tomber un cri d'ineffable transport !

“ Mordienne ! qu'as-tu donc, ô mon enfant chérie,  
S'écria le vieillard, lui saisissant la main ;  
Nous t'aimons, tu le sais, avec idolatrie,  
Et voulons du bonheur te tracer le chemin.  
Monsieur Pierre Francœur — que tout le monde approche,  
Et que je suis heureux de recevoir chez moi —  
Est un noble artisan sans peur et sans reproche,  
Qui serait enchanté de vivre sous ta loi ;  
Il m'a fait cet aveu quand j'étais à sa table,  
(Car tu sauras tantôt comment je l'ai connu).  
Catholique fervent, honnête et charitable,  
Enfant, tel est celui que tu crois *inconnu* !  
Tu pleures à présent ! voyons, voyons, petite !  
Sèche ces vilains pleurs qui rougissent tes yeux ;  
Prouve à ce beau Monsieur qu'ici la joie habite  
Et que notre étiquette est celle des aïeux !

Rose, en effet, pleurait ! Ses bienfaisantes larmes,  
Comme des diamants, jusqu'à ses pieds roulaient ;  
Cet aimable chagrin faisait briller ses charmes ;  
Pierre et les deux vieillards, ravis, la contemplaient.

Oui, cette enfant pleurait ! mais un chaste délice  
Sous ce voile de pleurs alors se déguisait ;  
Elle avait mis sa lèvre à l'enivrant calice,  
Et pleurait le bonheur que son cœur y puisait !

O larmes précieuses,  
Douces, silencieuses,  
Baume consolateur,  
Inénarrable joie,  
Que du ciel nous envoie  
Le divin Créateur !

Des grands yeux bleus de Rose,  
Coule, rosée éclore  
Du pur et saint amour ;  
Ah ! rafraîchis son âme  
Dont la soif te réclame ;  
Oui, coule en ce beau jour !

Mais Rose, revenant de la folle surprise  
Qu'elle avait éprouvée en revoyant Francoeur,  
Lui dit :

“ Veuillez, Monsieur, excuser ma franchise :  
Vous m'avez trop causé de joie et de bonheur !... ”

Ce gracieux reproche, au lieu de blesser Pierre,  
Alluma dans son âme une lueur d'espoir ;  
Il répondit :  
“ Le ciel exauce ma prière,  
Puisque j'ai maintenant l'honneur de vous revoir. ”

“ Bravo ! bravissimo ! trois fois bravo, mordienne !  
Glapit Jacques Benoit, tout fier de ce début ;  
Merveilleusement dit, ma parole chrétienne !  
De ce pas, mes enfants, vous atteindrez le but !  
Allons, Monsieur Francoeur, allons, sans gêne, à table !  
Nous avons, il est vrai, chez vous fait bon repas ;  
Mais ma femme et ma fille ont de la dent, que diable !  
Et le jeûne ce soir ne leur conviendrait pas ! ”

Le galant accepta la franche politesse,  
Puis, en homme d'usage, il but et mangea peu.  
De rose il admira la beauté, la finesse,  
Et la complimenta sur l'exquis pot-au-feu.

Après ce gai repas, on fit de la musique  
Dans un petit salon de fleurs tout embaumé ;  
Rose, en s'accompagnant, chanta plus d'un cantique  
Où le nom de Marie était souvent rimé.  
Pierre ne chantait pas, lui, selon les principes ;  
Il ne connaissait point l'art des *dilettanti* ;  
Il ignorait aussi l'accord des participes,  
Mais chanta volontiers plus d'un couplet joli.

Ce soir-là, chez Benoit, on était en liesse ;  
Les cœurs, jeunes et vieux, vibraient à l'unisson.  
Les deux vieillards, tout bas, se répétaient sans cesse  
Que Rose pour époux aurait un beau garçon !

\*  
\* \*

“ Comment le trouves-tu, Rose ? et toi, bonne vieille ?  
Demanda le vieillard, quand Pierre fut parti.

Rose, joyeuse, dit :

— Vraiment il m'émerveille !

Et sa mère ajouta :

— C'est un fameux parti !... ”

Dieu ! que les vrais plaisirs sont de courte durée !  
Pensait, en cheminant, le jeune homme amoureux ;  
Je veux garder toujours de ma belle soirée,  
Dans les plis de mon cœur, le souvenir heureux !

## II

Dans le bourg Sainte-Foye, anprès de la barrière,  
S'élevait un logis entouré de bouleaux :  
Sur ses murs crevassés le houblon et le lierre,  
Ainsi que des serpents, déroulaient leurs anneaux.

C'était un beau soir d'août. Dans un ciel sans nuages,  
L'astre du jour lançait sa dernière lueur,  
Et les oiseaux mêlaient leurs gracieux ramages  
A la voix du Zéphyr volant de fleur en fleur.  
L'air était tout rempli des senteurs odorantes  
Que le foin, en séchant, exhalait à foison :  
Et la gentille abeille, aux ailes transparentes,  
Buvait avec ivresse aux perles du gazon.

Non loin de la demeure, à l'ombre du feuillage,  
Trois personnes causaient, assises sur un banc ;  
La fine humeur gauloise animait leur langage  
Et l'écho répétait parfois leur rire franc.  
Cependant la plus belle, une blonde fillette,  
Interrompit soudain son rire harmonieux  
Pour aller recevoir, à la bonne franquette,  
Deux nouveaux arrivants, l'un jeune et l'autre vieux.

— " Salut à vous, salut ! Mademoiselle Rose,  
Lui dit en s'inclinant le plus âgé des deux ;  
Votre teint a toujours l'incarnat de la rose,  
Et mon ami de vous a droit d'être orgueilleux."

Pierre à son tour reprit :

— " J'approuve le notaire  
Qui sait dire à propos toute la vérité ;  
Mieux que lui je connais votre doux caractère,  
Et j'admire avec lui votre rare beauté."

— " De grâce, c'est assez ! assez ! répliqua-t-elle,  
Je ne mérite pas tous ces beaux compliments ;  
Spirituels moqueurs, venez sous la tonnelle  
Où nous retrouverons mes excellents parents."



Ils furent accueillis d'une façon charmante  
Par Benoît et sa femme. Et Pierre, ce soir-là,  
Vint s'asseoir sans trembler auprès de son amante,  
Qui portait à ravir la robe de gala.

Pourquoi tant de gaieté sur toutes ces figures ?  
Et pourquoi le notaire était-il chez Benoît ?  
C'est que, par un contrat, deux jeunes créatures,  
Allaient, en ce beau soir, s'unir devant la loi.

\*  
\* \*

Pierre, depuis trois mois, sur *l'océan du Tendre*  
Confiait son esquif au doux vent de l'espoir :  
Car Rose quelquefois osait lui faire entendre  
Ces cinq mots consolants :

“ Ah! j'aime à te voir ! ”

Or, un jour de juillet — il m'en souvient encore —  
Pierre chez son amante arrivait tout rêveur.  
“ Je viens, avait-il dit, ô fille que j'adore,  
T'offrir en ce moment et ma vie et mon cœur.  
Je veux me marier : la raison me l'ordonne ;  
Et n'est-ce pas d'ailleurs le devoir d'un chrétien ?  
A tous les bons époux le Maître du ciel donne  
Au foyer l'harmonie et le pain quotidien.

Ne me repousse pas, idole de ma vie,  
Toi qui portes au front la suave candeur !  
Au banquet de l'hymen le Seigneur nous convie :  
O Rose, accepte donc avec moi cet honneur ...”

Rose avait reparti :

“ J'admire ta franchise  
Et les fiers sentiments que tu viens d'exprimer ;  
Mais, sans voir mes parents auxquels je suis soumise,  
Je ne puis te répondre : ils pourraient me blâmer.”

Cette soumission et ce hardi langage  
Jetèrent notre ami dans le ravissement.  
“ Tu parles bien, dit-il ; je n'ai pas le courage  
“ De répliquer un mot à ton raisonnement.”

\*  
\* \*

Pierre, le lendemain, rayonnant d'espérance  
Et frais comme une fleur, arrivait chez Benoit.  
Le bonhomme lui dit :

—“ Ecoutez ma sentence :  
Vous voulez épouser ma fillette ? .. eh bien, soit !  
Dans les premiers jours d'août, amenez M. Fabre,  
Ce notaire galant que nous estimons tous ;  
Il manie encor mieux la plume que le sabre,  
Quoiqu'il porte cette arme avec un soin jaloux.

Puis, le contrat passé, nous fixerons la date  
De votre mariage. Au pied des saints autels,  
Le prêtre célébrant (oh ! ce dessein me flatte !)  
Sera mon vieux cousin, Messire Désautels.  
Nous ferons, n'est-ce pas ? une *nocce tranquille*,  
Nos aïeux s'amusaient de cette façon-là :  
N'allons pas imiter les " nocœurs " de la ville,  
Je n'ai jamais aimé leur bruit ni leur éclat."

Pierre, tout ému, dit :

“ Mon cher futur beau-père,  
Votre sentence est douce, et j'en suis bien heureux.  
Je suivrai vos conseils et saurai, je l'espère,  
Eviter des " nocœurs " les écarts dangereux."



Maintenant le lecteur sait pourquoi le notaire  
Chez le père Benoit accompagnait Francoeur.  
L'habile homme de loi montra son savoir-faire  
En dressant le contrat sans commettre une erreur.  
Au moment solennel où l'épouse future  
Prendait la plume d'or pour signer le contrat,  
Le notaire, vers elle inclinant sa figure,  
Mit un léger baiser sur son front incarnat.

« Vous êtes fin voleur, dit en souriant Rose ;  
Je ne vous donne point ce petit baiser-là !  
Quoi ! reprit le notaire, il faudra, je suppose,  
Pour être pardonné, vous remettre cela ?  
Comment, vous oseriez ?... non, non, riposta-t-elle,  
Je préfère excuser plutôt votre larcin :  
Vous avez de l'esprit, oh ! oui, plein la cervelle,  
Mais je n'approuve pas votre hardi dessein...”  
— C'est bien, faisons l'accord, ma bonne demoiselle,  
Et, comme la musique est l'*accord* le meilleur,  
Veuillez donc nous chanter la romance nouvelle  
Que vient de publier l'artiste Lavigneur.”

Quand l'acte fut signé, les chansons et le rire  
Retentirent longtemps dans ce logis heureux :  
Les deux futurs époux<sup>1</sup> — illusoire délire —  
Crurent que leur bonheur valait celui des cieux !...



Par un soleil brillant, un superbe carrosse,  
Trainé par deux chevaux, arrêta chez Benoît.  
Pierre, charmant à voir sous son habit de noce,  
Sauta de la voiture, aussi fier que le roi !

Mais quand il aperçut Rose en toilette blanche  
Et le front couronné des fleurs de l'oranger,  
Il ne put retenir cette parole franche :  
“ Le Créateur en toi ne peut rien corriger !  
Accepte ces bouquets, cadeau du jeune prêtre,  
L'aimable et généreux oncle de Charlesbourg ;  
Il doit, au saint autel, implorer le grand Maître  
Pour qu'il daigne bénir notre sincère amour. ”  
— “ Oui, j'accepte ces fleurs, merci du fond de l'âme !  
Venille assurer l'abbé de mon profond respect ;  
Puisse de sa vertu la douce et sainte flamme  
Produire sur nous deux son salutaire effet... ”

Après s'être adressé les compliments d'usage,  
Jacques Benoit, Jean Fabre (\*) et les futurs époux  
Prirent place, joyeux, dans le bel équipage  
Pour se rendre à l'église et se mettre aux genoux  
De l'abbé Désautels.

L'église Sainte-Foye

Brillait de mille feux, de fleurs et d'ornements.  
La foule était nombreuse : une céleste joie

---

(\*) M. Jean Fabre, le notaire dont j'ai parlé plus haut, servait de père à Pierre Francœur, qui avait perdu ses père et mère depuis plusieurs années.

Répandait sur les fronts de vifs rayonnements,  
Car le peuple aimait Rose et savait bien que Pierre  
Avait le cœur honnête et le bras vigoureux ;  
Et, de là, concluait qu'une belle carrière,  
Après leur mariage, allait s'ouvrir pour eux.  
Peindre l'émotion et la joie indicible  
Qui firent tressaillir ce couple vertueux  
Au moment d'être uni, n'est pas chose possible :  
Ils avaient du bonheur plein l'âme et plein les yeux

O jour du mariage,  
Incomparable page  
Du livre des mortels ;  
Epoque de la vie  
Où se fait l'harmonie  
Des cœurs près des autels.

Ineffable mystère :  
Un ange de la terre  
A l'homme vient s'unir :  
Et ces deux créatures,  
Aux riantes figures,  
Ont foi dans l'avenir ;

Car devant la Madone  
Un apôtre leur donne  
Sa bénédiction ;  
Et, selon sa promesse,  
Le roi des cieux s'empresse  
De sceller l'union.

Or, avec cette force,  
(Primant celle du Corse  
Le grand Napoléon)  
Ces époux seront braves  
Et riront des entraves  
Que dresse le démon !

O divin mariage,  
Toi le fidèle gage  
Du bonheur des époux,  
Puissent l'homme et la femme  
Imprimer en leur âme  
Ton souvenir si doux !...

\*  
\* \*

Quatre ans avaient passé depuis le mariage  
De Rose et de Francœur. Nos héros habitaient  
Dans le faubourg Saint-Roch, sur le bord du rivage,  
Une belle demeure où les amis fêtaient.

Ils ne désiraient rien, la sainte Providence  
Leur ayant départi joie et prospérité ;  
Aussi conservaient-ils de la reconnaissance  
Pour le Dieu qui soutient la pauvre humanité.  
Deux jolis juvéniaux blonds, un garçon, une fille,  
Étaient venus au monde un soir de février ;  
Et ces charmants amours — bijoux de la famille —  
Égayaient de leurs cris cet aimable foyer.  
Ils avaient vingt-deux mois, Pierre-Émile et Corinne.  
(Ainsi les appelaient le père et la maman).  
Vingt-deux mois ! c'est l'âge où la lèvre purpurine  
De ces êtres chéris bredouille gentiment !  
Qu'il était beau de voir ces figures joyeuses,  
Ces fronts où rayonnait la divine candeur,  
Ces teints couleur de rose — images gracieuses —  
Que n'avait pas ternis le vent de la douleur !  
Chaque soir, à genoux près de leur bonne mère,  
Par sa bouche inspirée ils parlaient au bon Dieu ;  
Et, semblable à l'encens, leur naïve prière



Dans un nimbe brillant montait vers le ciel bleu !  
Ils ignoraient que l'homme a des songes moroses,  
Que ses yeux quelquefois sont rougis par les pleurs ;  
Ces anges ne voyaient que joie et rêves roses  
Où l'homme trop souvent n'aperçoit que malheurs !...

.....

Lorsque Pierre sortait le soir de sa boutique,  
Les membres fatigués par le rude labeur,  
Les joyeux papillons du foyer domestique  
Lui faisaient oublier et fatigue et douleur :  
Volant à sa rencontre, ils couvraient sa figure  
De sonores baisers, en riant aux éclats ;  
Il les faisait sauter, rouler sur la verdure,  
Et savourait longtemps leurs gracieux ébats !

Rose cherchait sans cesse, en femme aimable et bonne,  
A prévenir les goûts du maître de son cœur ;  
Elle y réussissait, grâce à l'humble Madone,  
Qu'elle implorait toujours avec grande ferveur.  
De notre Canadienne elle était le vrai type :  
Taille moyenne, œil doux et teint plein de fraîcheur ;  
En morale, elle avait l'admirable principe  
De garder à nos mœurs leur antique splendeur.

Son mari ! ses enfants !... ah ! qui pourrait redire  
La tendresse et l'amour qu'elle éprouvait pour eux ?  
Seuls les anges du ciel sur leur divine lyre  
Auraient pu retracer ces sentiments pieux !

Pierre et Rose étaient fiers de se sentir revivre  
Dans les deux jumeaux blonds aux yeux intelligents ;  
Nous leur enseignerons la route qu'il faut suivre  
Pour accomplir le bien, disaient ces bons parents.  
Mais ce rêve enchanteur, ces projets fort louables  
Ne devaient pas avoir leur accomplissement,  
Car Dieu, dont les décrets sont tous impénétrables,  
Allait anéantir leur rêve en un moment.



Le trois septembre au soir, par un beau clair de lune,  
Pierre, la rame en mains, refoulait le courant.  
L'air était enbaumé, mais le sournois Neptune  
Agitait quelquefois les flots du Saint-Laurent.  
Rose et les chérubins se tenaient près de Pierre,  
Assis, en cercle, au fond de l'embarcation,  
Et contemplaient, ravis, l'éclatante lumière  
Que l'astre répandait sur la création.

— “ Voyez donc, chers parents, comme la lune est belle,  
S’écria Pierre-Emile, en croquant un gâteau. ”

Rose reprit :

— “ Pourtant, ce n’est qu’une étincelle  
Qui s’échappe la nuit du céleste Flambeau !  
Mais si vous restez bons, pieux et charitables,  
Si vous savez porter des malheurs le fardeau,  
Un jour vous quitterez tous nos biens périssables  
Pour aller contempler cet astre encor plus beau ! ”

Pierre, depuis longtemps observait le silence :  
Un noir pressentiment faisait battre son cœur ;  
Il avait beau lutter, se faire violence,  
Il restait au pouvoir de l’occulte oppresseur.  
Aussi redoutait-il ces bourrasques fréquentes  
Qui sont le cauchemar du courageux marin,  
Car le vent soulevait les vagues écumantes,  
L’air devenait plus lourd, et le ciel moins serein.

Tout à coup un éclair, un éclair grandiose,  
Décrivit dans l’espace un long serpent de feu,  
Et l’orage éclata. Les deux enfants et Rose,  
Affolés de terreur, tremblaient en priant Dieu.

Pierre les rassurait en montrant le rivage  
Qu'il s'efforçait d'atteindre avec son vieux canot ;  
Le vent le repoussait. Sous un épais nuage  
La lampe de la nuit se déroba bientôt !  
Les malheureux étaient plongés dans les ténèbres  
Et ballottés ainsi qu'un fragile roseau.  
Le tonnerre aux échos jeta des sons funèbres,  
Et la vague lança les promeneurs à l'eau...  
Mais Pierre, redoublant aussitôt de courage,  
Saisit d'une main Rose et de l'autre un enfant ;  
Et, vif comme un poisson, il revint à la nage  
Sur les flots tourmentés sans cesse par le vent. .

Eh ! que pourrait-il faire ainsi sans assistance,  
N'ayant plus de canot ni la moindre elarté ?  
Mourir... hélas ! oui, car une bonne distance  
Le séparait encor de sa chère cité !..  
Quoi ! mourir à cet âge où la vie est si belle,  
Où tout sous le soleil nous parle joie, amours...  
Mourir ! lorsqu'on possède une épouse modèle  
Dont l'esprit, les vertus embellissent nos jours...

Ce lugubre penser hanta l'esprit de Pierre,  
Mais il le repoussa de suite avec dédain :  
Puis, bravant derechef du fleuve l'onde amère,  
Il se mit à jouer du pied et de la main.  
Le nageur quelquefois disparaissait dans l'onde,  
Entraîné par sa femme et l'un de ses enfants ;  
N'importe, il n'aurait pas—pour les trésors du monde—  
Voulu laisser périr ces deux êtres charmants !  
Mais ses forces d'Hercule à la fin s'épuisèrent ;  
Le Saint-Laurent allait se reformer sur eux,  
Quand six robustes bras prestement les tirèrent  
De ce gouffre, ou plutôt de ce tombeau houleux !

Les sauveurs étaient trois bateliers de Saint-Pierre,  
En route pour Québec avec un lot de bois.  
Ils avaient aperçu sur le fleuve en colère,  
Cet homme que la vague enveloppait parfois.  
Ils firent à la hâte un lit de fraîche paille,  
Au fond de leur bateau, pour les trois malheureux.  
Mais, ô fatalité ! le sort, de sa tenaille,  
Voulait broyer le cœur du père courageux.  
Car, spectacle navrant ! c'était deux corps livides,  
Deux cadavres que Pierre avait ravis aux flots !  
Ils étaient là, gisant sur les grabats humides,  
Le visage éclairé par le feu des falots...

Pierre était atterré. Des larmes abondantes  
Inondaient sa figure aux traits mâles et beaux ;  
Debout, pâle, muet, il ressemblait aux plantes  
Qui vivent sans chaleur à l'ombre des tombeaux !

Il avait tout perdu dans l'espace d'une heure :  
Son adorable femme et ses fiers rejetons ;  
Il ne lui restait plus que sa sombre demeure  
Où les sanglots allaient remplacer les chansons !

Les bateliers, émus, regardaient en silence  
L'éloquente douleur de notre infortuné,  
Et suppliaient tout bas la sainte Providence  
De consoler ce brave au chagrin destiné.

Mais Pierre, tout à coup, vaincu par la souffrance,  
—Ce mal dont les humains doivent subir la loi—  
Roula sur le carreau, privé de connaissance,  
En s'écriant :

“ Seigneur, ayez pitié de moi ! ”



Trois semaines après cette scène terrible,  
Que la plume ne peut fidèlement tracer,  
Pierre quittait le lit. Il était impossible,  
Pour qui l'avait connu, de le voir sans pleurer.  
Ce n'était plus cet homme à la forte encolure,  
Au visage serein, aux bras si vigoureux !  
Du vieillard il avait déjà toute l'allure,  
La tristesse trônait sur son front anguleux.  
Il ne ressentait plus de douleurs corporelles ;  
Son estomac pouvait recevoir tous les mets,  
Mais l'âme, hélas ! portait des blessures cruelles  
Que les princes de l'art ne guérissent jamais...  
C'est en vain qu'il cherchait souvent à se distraire  
En lisant les journaux ou quelques bons romans ;  
L'inxorable sort semblait toujours se plaire  
A lui rendre odieux ces doux amusements.  
Alors il s'écriait, la voix pleine de larmes :  
“ Accordez-moi, mon Dieu, la résignation,  
Ou faites-moi goûter les douceurs de vos charmes  
En daignant m'appeler dans la sainte Sion ! ”

Enfin Dieu lui donna la force et le courage  
De porter des revers le pénible fardeau.  
A la forge bientôt il conduisait l'ouvrage  
Pendant que trois gaillards manœuvraient le marteau.



Un illustre défunt qui vit dans la mémoire  
Des hommes d'aujourd'hui, *le bon curé Charest*,  
Venait parfois le voir pour lui parler d'histoire  
Et surtout des héros que Franceur admirait.  
Le malade écoutait les récits du vieux prêtre,  
Récits qui l'enflammaient au suprême degré ;  
Au seul nom de la France, il sentait tout son être  
Tressaillir. Ah ! ce nom était pour lui sacré.  
Aussi, c'est qu'il l'aimait ce beau pays de France,  
—Soleil que les Prussiens ne pourront obscurcir!—  
C'est là que ses aïeux prirent jadis naissance,  
Et c'est là qu'il aurait voulu vivre et mourir !  
Or, depuis que la mort de sa faux redoutable  
Avait moissonné Rose et ses deux chers enfants,  
Il ne nourrissait plus qu'un désir admirable :  
Combattre en *Canadien* contre les Allemands !



Il lui fallait partir, car l'eau de notre fleuve  
Rappelait à son âme un spectacle navrant :  
Toujours il croyait voir—insupportable épreuve—  
Les défunts entraînés par l'horrible courant...  
Mais un autre motif plus grand que la souffrance  
L'engageait à partir pour le sol étranger :  
Il se disait souvent :

“ Quand on aime la France,  
On doit la secourir à l'heure du danger ! ”

### III

L'été de mil huit cent soixante et dix achève ;  
L'oiseau commence à fuir vers des climats plus doux ;  
Le soleil, triste et pâle, à l'horizon se lève ;  
La ramure secoue au vent ses cheveux roux.

C'est le dimanche au soir. Une foule innombrable  
Envalait le forum (place Jacques-Cartier) ;  
On dirait, à la voir, qu'un malheur effroyable  
Menace les mortels de l'univers entier.

Que s'est-il donc passé de si grand sous les astres  
Pour que sur tous ces fronts éclate le chagrin ?  
Ah ! la France se meurt ! déjà quatre désastres :  
Weissenbourg, Reischofen, Forbach et Spickerin !

Eh ! oui, voilà pourquoi l'on pleure et l'on murmure  
Dans la ville où grandit l'héroïque valeur ;  
Quand la France reçoit au cœur une blessure,  
Les habitants d'ici tressaillent de douleur !

“ Je vole à son secours, s'écrie un patriote,  
Et vais au consulat offrir mes faibles mains.  
Et si je dois tomber sous le fer du despote,  
Je mourrai, sans regret, comme les vieux Romains ! ”

Il part, la tête haute et l'œil plein de lumière,  
Et va chez le consul, qui l'accueille fort bien.  
“ J'appar tiens, Excellence, à la classe ouvrière,  
Dit-il, et j'ai l'honneur d'être né Canadien.  
Or, j'apprends que la France où naquirent nos pères,  
— Belle France que j'aime autant que mon pays ! —  
Est soumise à cette heure aux troupes meurtrières  
Que commandent Von Molke et ses cruels amis !

Eh bien, mille tambours ! je vends maison, boutique,  
Pour aller me ranger sous son noble drapeau ;  
Oui, si j'obtiens de vous une pièce authentique,  
Je troquerai l'outil contre le chassepot ! ”

—“ Quel est donc votre nom, homme plein de courage ?

—Pierre Francœur, obscur artisan, de Saint-Roch.

—Quoi ! c'est à vous qu'un soir le fleuve, dans sa rage,  
Ravissait et l'épouse et les enfants en bloc ?..

—“ Hélas ! oui, c'est à moi que le fleuve en colère,—  
Ce fleuve au bord duquel j'aimais à respirer—,  
A ravi les trois cœurs les plus purs de la terre...  
Et depuis cet instant je ne fais que pleurer...

—“ O le plus éprouvé des époux et des pères !  
Je comprends vos malheurs et sais y compâtrir ;  
Vous êtes un héros tel que l'on n'en voit guères,  
Et la France de vous n'aura pas à rougir.

Prenez ce sauf-conduit cacheté de mes armes,  
Puis rendez vous auprès du gouverneur Trochu ;  
Devant ce pli les Francs abaisseront leurs armes,  
Et par eux vous serez, au besoin, secouru."

"—Pour vos bontés, merci mille fois, Excellence !  
Je serai, je l'espère, un valeureux soldat,  
Car je sens dans mon cœur re fleurir la vaillance  
Que Montcalm a léguée aux fils du Canada !"

\*  
\* \*

Le lendemain au soir, à genoux sur la terre  
Où dormaient pour toujours Rose et les deux jumeaux,  
Pierre parlait tout bas dans ce lieu solitaire,  
Mais l'indiscret zéphyr nous apporta ces mots :

Adieu, tombe chérie,  
Sombre et muet séjour,  
Où tous, après la vie,  
Nous dormirons un jour !

Demeure des trois anges  
Que follement j'aimais  
Et que les viles fanges  
Ne salirent jamais !

Adieu, charmante femme,  
Adieu, fruits de son flanc :  
A vous, j'offre mon âme,  
A la France, mon sang !

Demain, avant l'aurore,  
Je quitterai ces lieux ;  
—Vous reverrai-je encore ?  
Oui, plus tard, dans les cieux !

Mais, vive inquiétude,  
Qui me remplacera ?  
En cette solitude  
Qui vous visitera ?

Hélas ! sur votre tombe  
Que j'arrose de pleurs,  
Nul ne viendra quand tombe  
Le jour, mettre des fleurs !

Ni faire la prière,  
*Cette aumône du cœur,*  
Que le céleste Père  
Accueille avec bonheur.

Non, car l'homme se livre  
Ici-bas aux plaisirs,  
Et n'aspire qu'à vivre  
Pour combler ses désirs !

Eh bien, puisque le monde  
Ne songe qu'à jouir,  
Moi, sur la terre et l'onde,  
Pour vous je veux souffrir !

Donc, adieu, tendre femme,  
Adieu, fruits de son flanc !  
A vous, j'offre mon âme,  
A la France, mon sang ! ”

Laissons dormir en paix dans leur sombre retraite  
Ces trois infortunés, et rejoignons Francœur,  
Qui, près de Châtillon, à la lutte s'apprête  
Sous le commandement d'un général de cœur.  
Il a pu parvenir jusque là sans entrave,  
Grâce à l'aimable pli du consul québécois ;  
Du reste, en le voyant, on devinait un brave  
Dans les veines duquel coulait le sang gaulois !

\*  
\* \*

La France tous les jours éprouve des défaites ;  
Ses vaillants soldats sont par le nombre écrasés ;  
Et déjà les Prussiens se préparent des fêtes  
Dans les riches hameaux qu'ils ont *germanisés*.

Ils ne respectent rien, ces conquérants d'une heure !  
Ils insultent l'enfant, la femme, le vieillard,  
Détruisent la moisson et brûlent la demeure  
Où vit paisiblement l'honnête montagnard.

Ivres d'or et de sang, ils attaquent les villes  
Qu'ils pillent aussitôt et plongent dans le deuil ;  
Puis, l'esprit ébranlé par leurs succès faciles,  
Ils lancent sur Paris un envieux coup d'œil !

Halte-là ! car Paris, le vrai cœur de la France,  
Le royaume des arts, l'imprenable cité,  
Secoue avec éclat sa folle insouciance  
Et veut garder encor son immortalité !

Jules Favre aux Prussiens demande un armistice,  
Afin d'examiner leurs nombreux armements ;  
Mais de Bismark répond :

“ Je ne puis, en justice,  
L'accorder... Agréez mes meilleurs sentiments ! ”

Cette froide réponse allume la colère  
Et l'indignation dans l'âme des Français.  
“ C'est bien, disent plusieurs, *fertilisons la terre,*  
*Les cadavres prussiens nous serviront d'engrais !*



Tout Paris se prépare à combattre les reîtres,  
Les jeunes et les vieux marchent sous les drapeaux ;  
On jure de tuer, sans pitié, tous les traîtres  
Et de livrer leur chair en pâture aux corbeaux !

Les fusils, les canons, les boulets et la poudre  
Sont vite fabriqués et remis aux soldats ;  
Et, quand sonnera l'heure, aussi prompts que la foudre,  
Ces terribles engins feront mille dégâts...

\*  
\* \*

C'est le vingt-deux septembre. Escorté de ses troupes  
Le général Ducrot traverse Châtillon ;  
Les habitants du lieu, qui se tiennent par groupes,  
Agitent devant lui maint et maint pavillon.  
Ducrot s'incline et dit :

“ Priez pour nous, mes frères,  
Afin que du combat nous sortions triomphants ;  
Demain nous camperons près des Hautes-Bruyères  
Où les Prussiens encor se montrent turbulents.”  
Et, quittant à regret ce peuple qu'il estime,  
Esclave du devoir, il poursuit son chemin ;  
Il n'a plus qu'un désir—désir vraiment sublime—  
Lutter, et, s'il le faut, mourir le lendemain !

De bonne heure, Ducrot le lendemain arrive  
A l'endroit redoutable avec ses bataillons.  
“ Tenez-vous, leur dit-il, tous sur la défensive,  
Car l'ennemi déjà doit charger ses canons.

A peine a-t-il parlé, qu'une balle prussienne  
Laboure jusqu'à l'os le flanc de son cheval !  
La bête de douleur rugit comme l'hyène  
Qui se trouve placée en face d'un rival.  
Les ennemis alors sortent de leur cachette  
En lançant des obus à travers les bosquets ;  
Mais Ducrot, sans frayeur, à ses soldats répète :  
Laissez-les dépenser leur force et leurs boulets !  
Cependant les Prussiens—que ce silence intrigue—  
Osent se découvrir aux regards des Français.  
Ducrot les voit venir, et, fier de son intrigue,  
Jubile en pressentant un glorieux succès !  
“ A l'œuvre ! ordonne-t-il ; déplantiez-moi ces rustres  
Que l'orgueil a rendu méchants, audacieux !  
La France attend de vous les faits les plus illustres,  
Allons donc, en avant ! ô soldats valeureux ! ”

Aussitôt des milliers de boulets et de balles  
Tombent comme un orage au milieu des Prussiens.  
Et l'air reedit alors des clameurs infernales  
Qui ressemblent aux cris d'une meute de chiens !

Ça et là des blessés étendus en grand nombre  
Exhalent leurs douleurs et maudissent le sort,  
Puis d'autres effrayés par ce spectacle sombre.  
Sous les bois vont se mettre à l'abri de la mort.

Les chevaux, l'œil en feu, les naseaux pleins d'écume,  
Affolés de terreur, s'élancent au galop,  
Mutilant de leurs fers le cadavre qui fume  
Sur le sol détrempé par le sang et par l'eau !

C'est un sauve-qui-peut : le général lui-même,  
Espèce de colosse au cœur ambitieux,  
Est obligé de fuir ; et, dans sa rage extrême,  
Maudit, *en se sauvant*, les Français et les dieux...

Maintenant, grâce au ciel, sur les Hautes-Bruyères,  
Le vieux drapeau français déroule au vent ses plis ;  
Il semble défier les hordes meurtrières  
Qui nourrissent l'espoir de bombarder Paris.

\*  
\* \* \*

Neuf jours ont fui. Ducrot à cheval se promène  
En rêvant au plaisir de revoir l'ennemi,  
Car il l'attend. Depuis bientôt une semaine  
Ce général fameux n'a presque point dormi.

Au détour d'une route, à travers le feuillage,  
Il croit voir onduler dans le lointain brumeux  
Une mer de soldats : tel on voit du rivage  
Mollement s'avancer les flots silencieux.  
Tiens ! ce sont les enfants de la blonde Allemagne,  
Se dit le promeneur, en mettant son lorgnon ;  
Nous leur ferons danser, ici, dans la montagne,  
Un joli moulinet aux accords du canon...  
Ils aiment ce jeu-là, si j'en crois ma mémoire,  
Eh bien, ces beaux danseurs ne seront pas déçus !  
Mais ! ils sont très nombreux : la plaine en est tout noire !  
Bah ! qu'importe leur nombre, ils seront bien reçus !

Sur ce, le général pique au flanc sa monture  
Et s'élance au galop vers le champ des soldats.  
—Aux armes ! leur dit-il, de sa voix mâle et pure,  
Les Allemands sur nous s'avancent à grands pas !  
Leur nombre est légion ; mais vous êtes des braves  
Qui ne comptez jamais le nombre des rivaux ;  
Si vous ne voulez pas devenir leurs esclaves,  
Ni même leur livrer vos glorieux drapeaux,  
Alors, repoussez-les ! N'ayez aucune crainte,  
Soldats, d'être vaineux ; non ! lutez vaillamment,  
Sous le regard de Dieu, car votre cause est sainte  
Et Dieu vous aidera jusqu'au dernier moment ! ”

Tous les soldats en chœur à cet appel répondent :

—Nous vous suivrons partout, ô noble général !

—Ah ! merci, fait Ducrot ; vos cris puissants inondent  
Mon âme d'allégresse...Attendez le signal !



L'heure succède à l'heure et l'ombre à la lumière ;  
La nuit sur la nature étend son voile noir.  
La lune, au bord du ciel, montrant sa tête altière,  
Scintille tout à coup comme un bel ostensor.

Tout est silencieux. Ducrot et son armée  
Attendent, l'arme aux bras, le terrible moment  
Où la tourbe prussienne—ivre de renommée—  
Viendra les attaquer dans leur retranchement.  
Mais le temps passe, et rien ne trouble le silence,  
Si ce n'est quelquefois les murmures du vent.  
Enfin l'aube paraît, et l'horizon immense  
Réflète les clartés d'un beau soleil levant.

Les belliqueux Français sont ennuyés d'attendre ;  
Ils ne redoutent pas leurs ennemis, oh ! non !  
Car leur unique vœu, maintenant, est d'entendre  
La voix de la trompette et celle du canon.  
Néanmoins, imitant du général l'exemple,  
Ils offrent au Seigneur les prémices du jour,  
Et ce champ de combat se convertit en temple  
D'où montent vers le ciel des prières d'amour.  
Puis, ce devoir rempli, les cuisiniers préparent,  
Avec habileté, le modeste repas.  
La marmite est au feu. Tous les soldats s'emparent  
De leurs brillants couteaux pour trancher le lard gras.  
Bref, le tout est servi. La cloche carillonne,  
Invitant la milice à manger sans façon.  
Le vin ne manque pas. La bonne humeur rayonne  
Sur les fronts, et les cœurs vibrent à l'unisson.

Mais, dominant les ris, les tirades joyeuses,  
La voix du général fait entendre ces mots :  
“ Aux armes ! j'aperçois les cohortes nombreuses :  
Vainquons ! car la défaite est le plus grand des maux ! ”

Les soldats, oubliant le vin et la gamelle  
Obéissent de suite à l'ordre de Ducrot,  
Qui suit leurs mouvements de sa vive prunelle  
En allant et venant sur son coursier au trot.

Les Prussiens, l'air railleur, vers les Français s'avancent,  
Mais ceux-ci sont déjà prêts à les recevoir,  
Les soldats de Ducrot à leurs ennemis lancent  
Un regard dont l'éclair paraît les émouvoir.  
Ducrot ordonne alors de commencer la lutte,  
Par un feu bien nourri. Le feu gronde aussitôt ;  
Et, spectacle effrayant, des deux côtés on lutte  
Avec un héroïsme où la colère éclot.  
Allemands et Français combattent face à face  
Et semblent décidés à vaincre ou bien mourir,  
Car lorsque un soldat tombe, un autre le remplace,  
Convaincu qu'à son tour la mort va le saisir !

La mort, sans préférence, enlève aux deux armées  
Des hommes de valeur, que dis-je ? des héros !  
Elle n'a pas d'égard pour leurs jeunes années,  
Non ! comme les blés mûrs ils tombent sous sa faux !

O mort, cruelle mort ! pour assouvir ta haine,  
Tu fais couler à flot le sang de tous ces preux :  
Tu plonges à la fois dans le deuil et la peine  
Des mères au cœur d'or et des enfants heureux !  
Ils n'ont plus de soutien, ils n'ont plus d'espérance !  
Ah ! qui donc désormais leur donnera du pain ?  
Qui les consolera quand l'amère souffrance  
Posera sur leur front sa redoutable main ?..

Mais la mort ne dort pas, au contraire elle veille  
Et moissonne à son gré les faibles et les forts :  
*Ou a beau la prier*, elle n'a point d'oreille  
Pour écouter nos voix, nos douloureux accords...  
Elle épargne à présent les soldats de la Prusse  
Et frappe les Français qui luttent vainement ;  
Ceux-ci vont succomber, quand Ducrot, plein d'astuce,  
Sous le dôme d'un bois les place adroitement.





Le pauvre général a la douleur dans l'âme :  
Six cents vingt-deux des siens sont au nombre des morts !  
Que faire ? va-t-il fuir ? Non ! ce serait infâme,  
Et partout le suivrait la honte ou le remords...  
Mais il devra lutter, hélas ! sans espoir même.  
Car les Prussiens à peine ont perdu cent soldats.  
“ N'importe ! je mourrai pour la France que j'aime,  
Dit-il : un Français meurt, mais il ne se rend pas...”  
Il crie à ses héros : “ Quittons notre retraite  
Et derechef allons au poste de l'honneur ;  
Impossible pour nous d'éviter la défaite ;  
Prouvons donc aux Prussiens que nous avons du cœur ! ”

La résignation brille sur la figure  
De ces braves soldats luttant vingt contre cent ;  
Mais personne ne jette une plainte, un murmure,  
Ils ont déjà juré de répandre leur sang !

Le général alors à leur tête se place  
En leur disant : " Soldats, imitons nos aïeux ;  
Lorsque des ennemis s'emparaient d'une place,  
Ils les en délogeaient, eh bien, faisons comme eux ! "   
Sur ce, l'œil enflammé, le voilà qui s'élance,  
Vers la vaste clairière où règnent les Teutons :  
Il y parvient bientôt, trompent leur vigilance,  
Et fait pleuvoir sur eux le fer de ses canons.

Les Allemands, surpris d'une attaque aussi rude,  
Ne peuvent tout d'abord riposter à ce feu ;  
Mais leur général parle, et sa ferme attitude  
Leur donne du courage et les rassure un peu.  
Puis un combat nouveau, gigantesque, commence ;  
Ces puissants ennemis ne se ménagent pas.  
On dirait, à les voir, qu'ils sont pris de démence,  
Tant ils semblent contents d'affronter le trépas.  
Balles, boulets, obus, tombent comme la grêle ;  
Une épaisse fumée aveugle les soldats :  
Aux plaintes des blessés, la trompette entremêle  
Sa larmoyante voix, aussi triste qu'un glas.

Les Français luttent bien. Le bruit de la mitraille,  
Loin de les effrayer, augmente leur ardeur :  
Ils veulent à tout prix gagner cette bataille  
Qui renferme pour eux le salut et l'honneur !  
Mais, qu'est-ce ? entendez-vous les hourras frénétiques  
Qu'ils poussent vers le ciel en combattant toujours ?  
Ils viennent de ravir aux sujets germaniques  
Douze ou treize canons aux énormes contours !  
Alors les Allemands, le front chargé de rage,  
Font mine d'avancer sous le feu des Français,  
Mais en vain ! car ceux-ci redoublent de courage  
Et leur font essuyer un nouvel insuccès !



Ducrot observe tout. Il voit parmi ses braves  
Un homme culbuter à lui seul maints Prussiens,  
Leur infligeant à tous de ces blessures graves  
Que ne peuvent guérir les savants chirurgiens ;  
Car ceux qui sont tombés sous sa fatale étreinte  
Sont là, sans mouvement, sur le terne gazon,  
La poitrine brisée et la prunelle éteinte,  
Mêlant leur dernier râle à la voix du canon !

Mais ce chanceux tireur que l'héroïsme guide,  
Pourra-t-il résister aux coups des ennemis ?  
Regardez-le : de sang sa tunique est humide ;  
N'importe ! il lutte encor, les membres tout meurtris !  
Puis, ô bonheur ! il voit que l'ennemi recule ;  
Il avance à la course avec ses compagnons,  
Poursuivant les fuyards, les tuant sans scrupule,  
Comme on écraserait du pied des moucheron !..  
Tout à coup il terrasse un soldat héroïque  
Qui vient de dérober aux Français un drapeau :  
Il arrache au voleur cette belle relique,  
Plus pure à ses regards que le cristal de l'eau !

Quel est donc ce héros à la fière encolure  
Que Bellone a chargé des lauriers du vainqueur ?  
Examinez les traits de sa noble figure,  
Et vous reconnaîtrez le forgeron Francœur !..  
Les malheurs ont blanchi ses beaux cheveux d'ébène  
Et creusé sur son front un glorieux sillon ;  
Blessé, mais non soumis, il est semblable au chêne  
Qui résiste longtemps aux coups du bûcheron...  
Il baise avec amour le drapeau de ses pères,  
Après l'avoir pressé tendrement sur son cœur ;  
Et, sans respect humain, récite des prières  
Que sa famille, au ciel, doit répéter en chœur !



L'ardeur chez les Prussiens semble un instant renaître,  
Car leur mitraille gronde encore avec éclat ;  
Mais, d'un coup d'œil, il est aisé de reconnaître  
Que c'est le désespoir qui les pousse au combat.

Ducrot veut balayer ces bandes étrangères  
Qui croyaient par leur nombre effrayer les Français :  
“ Braves soldats ! chassez ces infâmes vipères  
Pour qu'elles n'osent plus nous troubler désormais...”

Pierre alors se redresse et prend sa carabine,  
De l'échec de la veille il veut venger l'affront.  
Ciel ! soudain son bras tremble et sa tête s'incline :  
Il vient de recevoir deux balles dans le front !

Il tombe sur le sol, théâtre de sa gloire,  
Ce modeste artisan que rien n'intimida.  
En murmurant ces mots que je livre à l'Histoire :  
Adieu, France chérie ! Adieu, beau Canada...

1er février 1887.



# SONNETS





## MONTREAL

A M. LOUIS FRÉCHETTE

Bâtie au pied d'un roc à l'aspect grandiose,  
Et que Jacques Cartier appela *Mont-Royal*,  
Cette belle cité, que le Pactole arrose,  
Attache le progrès à son char triomphal.

Le commerce fleurit où fleurissait la rose,  
Car il a détrôné le règne végétal ;  
La voix de la vapeur — moderne virtuose —  
Fait retentir les airs d'un hymne magistral.

Là vit dans l'harmonie un peuple hétérogène  
Dont les fils, chaque jour, descendent dans l'arène  
Au seul mot d'industrie ou de prospérité.

Ils rêvent d'établir sur ce sol historique  
Une ville prospère, heureuse, magnifique,  
Et ce beau rêve touche à la réalité !

1er mars 1889.

## QUÉBEC

A M. NAPOLÉON LEGENDRE

Assise sur le haut d'un vaste promontoire  
D'où le regard embrasse un féerique tableau.  
La ville de Québec semble du territoire  
Etre la sentinelle ou le porte-drapeau !

Ses vieux murs délabrés, qui faisaient notre gloire,  
Tombent de jour en jour sous les coups du marteau ;  
N'importe ! elle progresse, et son nom dans l'histoire  
N'en brillera pas moins d'un éclat pur et beau !

Elle a dormi longtemps ; la voilà qui se lève !  
Un pont traversera, de l'une à l'autre grève,  
Le cours majestueux du large Saint-Laurent.

De superbes palais embelliront ses rues ;  
Des hôtels dresseront leurs dômes dans les nues ;  
Et l'immortel Champlain aura son monument !

1er mars 1889.

## ROSE FANÉE

---

L'autre soir, en ouvrant quelques feuillets de prose  
Cachés sous la poussière et jaunis par le temps,  
J'en vis rouler à terre une petite rose  
Qui me rappela l'heure où j'avais dix-sept ans.

A sa tige pendait un bout de satin rose  
Où j'aperçus le nom d'un ange aux traits charmants  
Qu'autrefois j'adorai ; mais, fleur à peine éclosée,  
La mort vint la cueillir à quatorze printemps...

Je priaï ce soir-là — le cœur plein de tristesse —  
Pour celle qui dora l'aube de ma jeunesse  
Des rayons les plus purs des plaisirs et des ris...

Depuis, un autre amour a germé dans mon âme.  
Et je vois tous les jours sa bienfaisante flamme  
Illuminer le cœur de mes enfants chéris.

1er juin 1889.

A M. E. AUBÉ, JOURNALISTE

—

A l'occasion de son mariage

—

Au banquet de l'hymen le Seigneur te convie ;  
Accepte avec fierté, jeune homme, cet honneur.  
Un ange d'ici-bas te consacre sa vie,  
Son amour, ses secrets, ses espoirs de bonheur !

Il faut se marier ! C'est bien là ce qu'envie  
Tout être raisonnable et doué d'un bon cœur ;  
Mais, dans ce siècle où l'âme à l'or est asservie,  
Trop de femmes, hélas ! ne rêvent que grandeur !..

Sois heureux ! sois heureux dans ton humble ménage !  
Chasse loin les soucis, et que pas un nuage  
N'assombrisse un instant le ciel de tes amours !

Dieu te donne aujourd'hui — récompense ineffable —  
Une épouse au cœur d'or, intelligente, affable,  
Qui fera de ta vie un tissu de beaux jours !

Juillet 1881.

## A L'AMIRAL THOMASSET

DE LA " MAGICIENNE "

Va sur le Saint-Laurent, ô ma muse chérie,  
Offrir un humble hommage aux marins valeureux  
Qui viennent sur nos bords, l'âme toute attendrie,  
Pour voir ce beau pays fondé par leurs aïeux !

O muse, ne crains pas d'être mal accueillie,  
Les Français sont toujours courtois et généreux ;  
S'ils s'arment quelquefois du dard de l'ironie,  
Ce n'est que pour punir les sots, les orgueilleux.

Dis-leur que, sur le sol de la libre Amérique,  
Deux millions de cœurs, à la trempe énergique,  
Ont promis aux Français un éternel amour ;

Et dis-leur que, malgré l'épreuve et la souffrance,  
La haine des tyrans et l'oubli de la France,  
Ils n'ont voulu trahir leur promesse un seul jour !

1er août 1878.

A. M. P.-C. BEAULIEU

RÉPONSE

Oh ! qu'ils sont beaux ces jours où la sainte espérance  
Entonnait dans mon âme un chant plein de douceur !  
Mon rêve se brisa, je connus la souffrance  
Et pleurai, mais en vain, ces moments de bonheur...

Berthe vivait pour moi ; j'avais sa confiance,  
D'un amour grandissant nous goûtions la saveur ;  
Le prêtre allait bientôt bénir notre alliance,  
Mais Berthe un soir partit pour un monde meilleur !

Je souffre maintenant — oui, je souffre en silence —  
Et pourtant je bénis l'austère Providence  
Qui me versa l'absinthe et lui tendit le miel !

Je garderai toujours, mon ami, souvenance  
De celle qui dora longtemps mon existence  
Et brille désormais dans les splendeurs du ciel !

Avril 1889.

## LE LAC BEAUPORT

A M. M. PELLETIER

J'aime à te contempler, ô lac, que la nature  
A placé dans un lieu poétique et charmant !  
J'aime à voir tes flots noirs refléter la ramure  
Des pins que le zéphyre agite mollement !

Et je songe que là, dans leur retraite obscure,  
Les Hurons, autrefois, vivaient paisiblement ;  
Mais sur tes bords mon œil ne voit plus la figure  
D'un seul de ces héros : ils sont morts vaillamment...

Que de fois, ô beau lac, après une victoire,  
Les Hurons revenaient, le front chargé de gloire,  
Reposer près de toi leurs membres tout meurtris ;

Et, que de fois aussi, l'humble missionnaire,  
Portant pour bouclier la croix, le scapulaire,  
Allait y consoler ces malheureux conscrits !

1er août 1880.

A MONSIEUR C...

---

Depuis deux ans, poète à l'âme tendre,  
Ta lyre d'or a suspendu ses chants.  
Souffrirais-tu ? Mais l'oiseau fait entendre  
Dans la douleur des murmures touchants.

Ton noble cœur doit pouvoir se défendre  
Du désespoir et des chagrins cuisants.  
Tous nos pensers, tu le sais, doivent tendre  
Vers le séjour du Maître des puissants.

Sois courageux ! car c'est dans la souffrance  
Que nos aïeux retrempaient leur vaillance  
Quand ils luttaient pour la foi du chrétien !

Où, chante encor : ta voix mélodieuse  
Fera connaître à la France oublieuse  
Les grands exploits du peuple canadien !

5 septembre 1885.



RÉPONSE

L'autre jour, en passant, je vis dans le vallon  
Une harpe au rameau d'un arbre suspendue ;  
Le soleil lui versait comme des jets de plomb,  
Et nul vent ne touchait sa corde détendue.

Un silence de mort pesait sur l'étendue.  
Mais soudain un zéphyr, caché dans un buisson,  
S'en vint tourbillonner sur la harpe éperdue,  
Et l'instrument divin rendit encore un son.

Ami, mon luth gisait, frappé par la souffrance ;  
Dans son désert brûlant nul souffle d'espérance  
Ne caressait mon cœur navré par les chagrins.

Mais hier votre muse, harmonieuse brise,  
Effleura de son vol ma lyre qui se brise,  
Et je fredonne encor mes ma lestes refrains !

C...

15 septembre 1885.

## LE PRINTEMPS

A M. PIERRE-GEO. ROY, DU "GLANEUR"

Le givre a disparu. L'oiseau dans la ramée  
Exhale vers le ciel ses chants mélodieux ;  
L'aurore verse à flots sur la rose embaumée,  
Comme des perles d'or, les larmes de ses yeux.

C'est le printemps vermeil : la brise parfumée  
Mêle au bruit du ruisseau son murmure joyeux ;  
Dans les bosquets en fleur, l'abeille, ranimée,  
Bourdonne en butinant le miel délicieux.

O résurrection de la grande nature !  
Doux printemps, j'aime à voir ta riante verdure  
Dérouler sur le sol son tapis de velours !

Quand tu brilles, le front du malheureux se dresse ;  
Les cœurs, jeunes ou vieux, tressaillent d'allégresse,  
Et d'une même voix célèbrent les beaux jours !

Mai 1891.

## A L'AUTEUR

---

Oui, puisqu'il plaît à Dieu de te faire poète,  
Courage donc, jeune homme, au front plein de fierté !  
Et, malgré les clameurs de la foule inquiète,  
Redis-nous plus souvent tes chants de piété.

Chante aussi nos forêts, notre rive coquette,  
La jeunesse, l'amour et les beaux soirs d'été :  
Exalte les grands noms que l'Histoire répète,  
Célèbre les aïeux, chante la liberté !

Chante avec les ruisseaux, les oiseaux et la brise,  
Rappelle-toi toujours que l'art nous civilise  
Et fait naître l'espoir dans tout cœur ulcéré.

Souviens-toi que chacun se doit à sa patrie,  
Et que l'homme oubliant son talent, son génie,  
Est indigne d'avoir au front ce feu sacré.

W ..

## RÉPONSE

---

Penser avant d'écrire est un principe exprès :  
Il est trop d'écrivains qui ne pensent qu'après...

Ayant ces deux beaux vers gravés dans la mémoire,  
Je devrais, n'est-ce pas ? en faire mon profit ;  
Mais le désir d'écrire, hélas ! parfois me fit  
Oublier ce conseil d'un écrivain notoire !

Dis-ton *mea culpa*, car tes vers m'ont fait croire  
Que j'étais un poète et même un érudit...  
Alors, ai-je besoin de me creuser l'esprit  
Avant d'écrire ? oh ! non — pour d'autres cette histoire...

Soudain je m'aperçois que ma vilaine lyre  
Ne rend que des sons creux... Allons, avant d'écrire,  
J'aurais dû, mon ami, penser et repenser !

Désormais je mettrai ce précepte en pratique,  
Ainsi je serai moins mordu par la critique  
Dont la terrible dent ne cherche qu'à blesser !

Août 1877.

## A L'AMIRAL CAVELIER DE CUVERVILLE

---

Lu à l'amiral par une orpheline des Sœurs de la Charité

---

Notre âme a tressailli de joie et d'allégresse,  
O pieux amiral, quand notre bon pasteur  
Nous a transmis ces mots, doux comme une caresse :  
“ La France vous envoie un noble visiteur ! ”

Nous connaissons déjà les vertus, la tendresse  
De l'ange dont Veuillot parle en admirateur ; (\*)  
Vous avez hérité de sa grande sagesse,  
Puisque votre France est celle du Sacré-Cœur !

Ah ! nous l'aimons aussi votre admirable France !  
Son nom est buriné dans le cœur de l'enfance  
Et brille en lettres d'or sur tous nos monuments.

Par elle nos aïeux se sont couverts de gloire ;  
Or comment voulez-vous qu'en lisant leur histoire,  
Nous n'aimions pas la mère autant que les enfants...

19 août 1891.

---

(\*) Madame de Cuverville, mère de l'amiral.

## UN NOM GLORIEUX

—  
A MES PETITS ENFANTS  
—

*Rosa mystica.*

Il est un nom que tout chrétien vénère  
Et qu'il apprend à chérir au berceau,  
Un nom qui brille au ciel et sur la terre,  
Dans la cité, comme dans le hameau.

Un nom puissant qui calme l'onde amère  
Et mène au port le fragile vaisseau,  
Nom glorieux que des hommes de guerre,  
En lettres d'or, mettent sur leur drapeau !

Et ce grand nom, c'est le vôtre, ô Marie !  
Nom que redoute et respecte l'impie  
Et que, parfois, il invoque à genoux...

Que votre nom, ô mère virginale !  
Soit le dernier que notre bouche exhale  
Quand s'ouvrira l'éternité pour nous !

1er mars 1892.

HYMNES, ROMANCES

ET

CHANSONNETTES





## LA CRÈCHE DE NOEL (\*)

—

Musique de M. N. Crépault

### I

L'âpre saison déroule sur la terre  
Son lourd manteau de neige et de frimas ;  
Le vent du soir soupire avec mystère  
Dans la ramure où brille le verglas.  
Il est minuit. Le carillon du temple  
Jette aux échos un hymne triomphant,

*Bis.* { Et le chrétien, à deux genoux, contemple  
Avec amour un adorable enfant.

Décembre 1887.

---

(\*) Dédié au révérend M. F.-H. Bélanger, curé de St-Roch, Québec.

II

Il est plus grand que tous les rois du monde,  
Plus radieux que l'astre universel,  
Plus éloquent que la foudre qui gronde,  
Plus pur et saint que les anges du ciel !  
Et cependant, il est né sur la paille ;  
Son divin corps éprouve des douleurs...

*Bis.* { Que l'univers d'allégresse tressaille,  
Car cet enfant rachète nos malheurs !

III

Au front du ciel une étoile rayonne,  
Guidant les pas des rois les plus puissants  
Qui vont offrir — en guise de couronne —  
Au nouveau-né l'or, la myrrhe et l'encens !  
Allons chrétiens, à l'exemple des Mages,  
Nous prosterner devant le Rédempteur !

*Bis.* { Adressons-lui nos vertueux hommages  
Et redisons : Gloire au Libérateur !

## LA CANADIENNE

--

Sur l'air de : " La Huronne "

### I

Ravissante est la Canadienne  
Avec ses yeux pleins de douceur,  
Son teint rosé, son port de reine,  
Qu'admire le fin connaisseur.  
En robe de soie ou d'indienne,  
Elle plaît toujours au galant !

*Bis.* { Chantons l'aimable Canadienne,  
Amis, dans un joyeux élan !

II

Jadis, sur le champ de bataille,  
Elle cueillit plus d'un laurier,  
Et de nos jours elle travaille  
A maintenir l'ordre au foyer;  
De notre foi c'est la gardienne,  
Le champion ferme et vaillant.

*Bis.* { Chantons l'aimable Canadienne,  
Amis, dans un joyeux élan !

III

Regardez-la dans une fête  
Rire et parler avec chaleur,  
Puis souvent faire la conquête  
De celui qu'elle a pour causeur !  
On la proclame *magicienne*,  
Certes, c'est bien l'équivalent...

*Bis.* { Chantons l'aimable Canadienne,  
Amis, dans un joyeux élan !

IV

Charitable autant que gentille,  
Elle visite le réduit  
Où le feu rarement pétille,  
Où le bonheur jamais ne luit !  
Et l'or de cette humble chrétienne  
Sèche les pleurs de l'artisan...

*Bis.* { Ah ! oui, chantons la Canadienne,  
Amis, dans un joyeux élan !

Janvier 1881.



## AUX RAQUETTEURS DE SHERBROOKE

---

**Air:** " Hiouppe ! Hiouppe ! sur la rivière, etc. "

I

*Bis.* { Sherbrooke, c'est la ville  
          { Où la franche gaité,  
          Sur tous les fronts scintille,  
          L'hiver comme l'été.

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

II

L'on vante sa largesse,  
Son hospitalité,  
Sa grande politesse  
Et son urbanité.

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

III

Ses habitants s'amuseut  
Avec moralité,  
Mais jamais ne refusent  
De boire une santé !

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !



IV

Ils aiment la raquette  
Puis savent la porter ;  
Leur gentille toilette  
Fait plus d'un cœur sauter.

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

V

Ils sont déjà quarante,  
A part le comité,  
Et compteront soixante  
Avant la Trinité !

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

VI

Car toute la jeunesse  
Désire *raquetter* ;  
Elle comprend l'ivresse  
Qu'on éprouve à trotter.

REFRAIN :

Hiouppé ! Hiouppé ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppé ! Hiouppé ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

VII

Et, bravant la tempête,  
Le froid, l'humidité,  
Elle dit et répète :  
Courir, c'est la santé !

REFRAIN :

Hiouppé ! Hiouppé ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppé ! Hiouppé ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

VIII

Honneur à la raquette  
A son ancienneté,  
A sa forme coquette,  
A son utilité.

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette.  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

IX

Ce soulier poétique  
Fut jadis inventé,  
Sur le sol d'Amérique  
Par un homme futé !

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

X

Il légua son ouvrage  
A la postérité,  
Qui, depuis d'âge en âge,  
L'a toujours imité.

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

XI

O raquette, nos pères  
Aimaient à te porter ;  
Ils ne te laissaient guères  
Qu'un instant pour lutter !

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

XII

Et nos bons missionnaires,  
Prêchant la vérité,  
Sur raquettes légères  
Ont maintes fois monté.

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

XIII

Nous sommes de leur race :  
C'est là notre fierté !  
Comme eux, fendons l'espace  
Avec agilité !

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

XIV

Que le vieux et le jeune,  
Exempts d'infirmité,  
Se présentent sans gêne  
Devant le comité.

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas.

XV

Nous leur disons d'avance :  
Vous serez acceptés,  
Car les fils de la France  
Par nous sont bien traités !

REFRAIN :

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Chantant la chansonnette,  
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la raquette  
Nous ne fatiguons pas !

## CHANT D'ADIEU

Musique de M. N. Crépault

---

Entendez-vous ce glas, sombre harmonie,  
Qui cause à l'âme un douloureux transport ?  
C'est le sanglot d'un frère à l'agonie  
Qui lutte en vain contre l'avidité de la mort !

Naguère au banquet de la vie  
Il prenait place avec honneur,  
Et sa figure épanouie  
Semblait refléter le bonheur.

Ivre d'amour et d'allégresse,  
Il savourait mille désirs,  
Quand soudain la mort vengeresse  
Vint mettre un terme à ses plaisirs !

En lui dérobant la lumière,  
La mort lui dit en triomphant :  
“ Ton corps deviendra la poussière  
Que foule le pied du passant !

“ Avant que tes lèvres soient closes  
Fais entendre ce dernier cri :  
Adieu, plaisirs et rêves roses !  
Adieu, monde que j'ai chéri ! ”

Mais une voix enchanteresse  
Lui glisse à l'oreille ces mots :  
“ Je suis la grâce et la tendresse,  
Je soulage et guéris les maux.

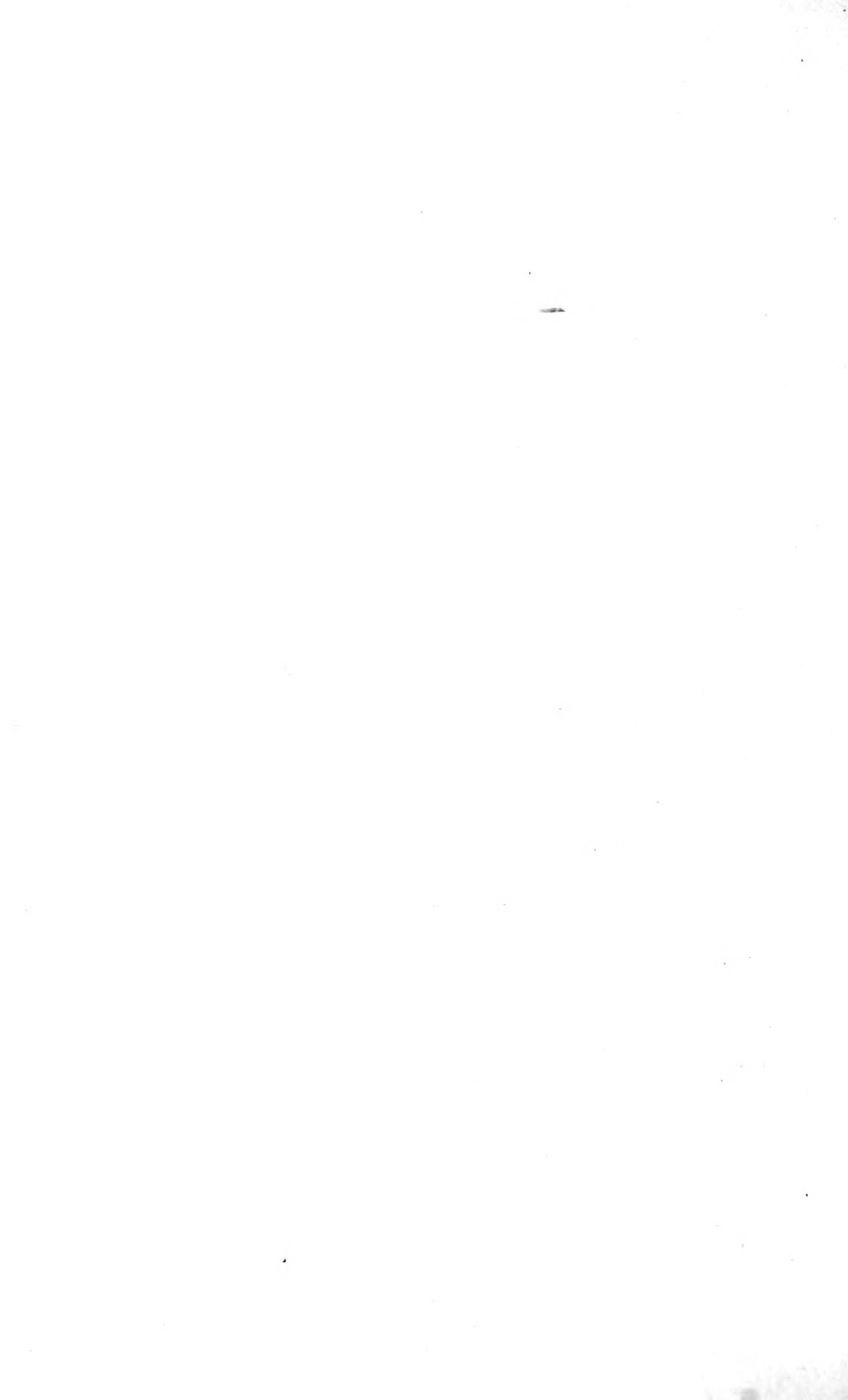


“ Regrette et confesse tes crimes ;  
Combats Satan avec fierté ;  
Je donne aux âmes magnanimes  
La bienheureuse éternité ! ”

Ah ! chrétiens, prions pour ce frère  
Qui nous a dit un triste adieu,  
Et croyons que notre prière  
Attendrira le cœur de Dieu !

Entendez-vous les sons mélancoliques  
Que l'orgue mêle au glas mystérieux ?  
Joignant nos voix à ces voix angéliques,  
Pour notre frère intercédons les cieux !

Novembre 1882.



## BLANCHE. TE SOUVIENT-IL ?

---

Musique de M. Edouard Vincelette

---

### I

Te souvient-il de ces jours éphémères  
Où le bonheur dorait notre chemin,  
Où nous causions sous les yeux de nos mères,  
Cœur près du cœur, et la main dans la main ?  
En souriant, tu m'appelais ton frère ;  
Je te nommais avec plaisir ma sœur.  
Puis un matin — réminiscence amère —  
Tu me laissas en proie à la douleur...

Blanche, te souvient-il ?

Blanche, te souvient-il ?

II

Tu t'envolas vers la rive de France,  
En me disant : " Je ne t'oublierai pas ;  
J'adoucirai ta brûlante souffrance  
En t'écrivant quand je serai là-bas ! "   
Et je suivis des yeux la blanche voile  
Qui t'emportait dans le lointain brumeux ;  
Je priai Dieu d'allumer cette étoile  
Qui mène au port le voyageur heureux.  
Blanche, te souvient-il ?  
Blanche, te souvient-il ?

III

Tu m'avais dit qu'avec les hirondelles  
Tu reviendrais pour ne plus me quitter...  
Le printemps brille, et les oiseaux fidèles  
Sont revenus sous mon toit s'abriter.  
Toi seule, hélas ! ô ma tendre colombe,  
Ne voles pas à mon parterre en fleur ;  
Le ciel a-t-il ouvert pour toi la tombe,  
Ou bien le temps a-t-il fermé ton cœur ?..  
Blanche, te souvient-il ?  
Blanche, te souvient-il ?

## CHANT DU CLUB DE RAQUETTE

“ LE FRONTENAC ” de Québec

---

Musique de M. Joseph Vézina

---

1

Nous subissons comme nos pères,  
Sans murmurer, le poids du jour ;  
Mais nous aimons, joyeux compères,  
Sur la raquette à faire un tour !  
Alors nos cœurs pleins d'allégresse  
Vibrent toujours à l'unisson ;  
Et, sous le froid qui nous caresse,  
Nous redisons notre chanson !

REFRAIN :

O Frontenac, illustre gouverneur,  
Notre patron du club de la raquette !  
Pour exalter ta gloire et ton honneur,  
Nous te fêtons à la bonne franquette !

II

Lorsque le ciel couvre la terre  
D'un manteau blanc aux plis moelleux,  
Et que la lune, avec mystère,  
Dore les champs de mille feux,  
Il faut nous voir, quatre par quatre,  
Raquette aux pieds, fendre le vent !  
Comme des preux qui vont combattre,  
Nous répétons tous : En avant !

REFRAIN :

O Frontenac, illustre gouverneur,  
Notre patron du club de la raquette !  
Pour exalter ta gloire et ton honneur,  
Nous te fêtons à la bonne franquette !

III

Loin de la ville, assis à table  
Et près d'un poêle aux flancs rougis,  
Nous buvons un vin délectable  
Qui nous met gais, mais jamais gris...

Puis, suivant la vieille coutume,  
Un amateur sort le violon ;  
Et nous dansons, en grand costume,  
Lancier, quadrille et cotillon !

REFRAIN :

O Frontenac, illustre gouverneur,  
Notre patron du club de la raquette !  
Pour exalter ta gloire et ton honneur,  
Nous te fêtons à la bonne franquette !

IV

Parfois l'aurore aux teints de rose  
Vient nous surprendre à sautiller !  
Et notre front se fait morose,  
Puis-qu'il nous faut capituler...  
Mais la gaité—douce compagne—  
Renait soudain quand nous partons,  
Car la raquette et le champagne  
Nous font chanter sur tous les tons !

REFRAIN :

O Frontenac, illustre gouverneur,  
Notre patron du club de la raquette !  
Pour exalter ta gloire et ton honneur,  
Nous te fêtons à la bonne franquette !

V

Nous descendons d'un peuple sage  
A l'âme fière, aux bras vaillants,  
Qui s'illustra par le courage  
Et les exploits les plus brillants  
Nous conservons son caractère,  
—Même en étant sujets loyaux—  
Et recueillons sur cette terre  
Les nobles fruits de ses travaux !

REFRAIN :

O Frontenac, illustre gouverneur,  
Notre patron du club de la raquette !  
Pour exalter ta gloire et ton honneur,  
Nous te fêtons à la bonne franquette !

VI

Nous saluons tous nos confrères  
Des autres clubs de ce pays,  
Et leur disons ces mots sincères :  
O raquetteurs, soyons unis !



Soyons unis, aux jours de fête,  
Dans nos transports et nos désirs !  
Marchons ensemble à la conquête  
Du vrai bonheur et des plaisirs !

REFRAIN :

O Frontenac, illustre gouverneur,  
Notre patron du club de la raquette !  
Pour exalter ta gloire et ton honneur,  
Nous te fêtons à la bonne franquette !

15 février 1889.



# HYMNE A SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

---

COMPOSÉ POUR LE TIERS-ORDRE DE SAINT-SAUVEUR

---

Air: " Faibles mortels "

## I

O noble saint François d'Assise,  
Prêtez l'oreille à nos accents :  
Nous célébrons avec l'Eglise  
Vos bienfaits toujours renaissants !  
Presque au seuil de votre existence,  
Vous charmiez le pauvre pécheur  
Par votre amour pour le Sauveur.  
Vos suaves conseils et votre pénitence !

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs  
Contre toutes les malices  
Et les artifices  
Des esprits tentateurs !  
Oh ! notre âme  
Vous proclame  
Le plus puissant des divins bienfaiteurs !

II

A l'âge serein de la vie  
Où l'homme se livre aux plaisirs,  
Vous renonciez, l'âme ravie,  
Au monde avec ses vains désirs.  
La charité, divine étoile,  
Dans notre âme attisait ses feux;  
Et Jésus montrait à vos yeux  
Sur la mer de douleurs votre esquif à la voile !

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs  
Contre toutes les malices  
Et les artifices  
Des esprits tentateurs !  
Oh ! notre âme  
Vous proclame  
Le plus puissant des divins bienfaiteurs !

III

Il vous disait : “ Va par le monde  
Prêcher à tous ma sainte loi ;  
Va combattre le vice immonde,  
Fais naître dans les cœurs la foi ! ”  
Nouveau soldat plein de courage,  
Vous obéites à sa voix,  
Prenant pour seule arme sa croix,  
Pour unique drapeau sa radieuse image !

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs  
Contre toutes les malices  
Et les artifices  
Des esprits tentateurs !  
Oh ! notre âme  
Vous proclame  
Le plus puissant des divins bienfaiteurs !

IV

Vos sermons remplis d'éloquence  
Electrisaient les plus méchants ;  
Vos vertus et votre indulgence  
Avaient des charmes séduisants.  
Maints sceptiques suivaient vos traces,  
Sans songer à se convertir,  
Lorsque soudain le repentir  
Pénétrait dans leur âme avec des flots de grâces !

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs  
Contre toutes les malices  
Et les artifices  
Des esprits tentateurs !  
Oh ! notre âme  
Vous proclame  
Le plus puissant des divins bienfaiteurs !

V

Puis quand sonna l'heure dernière,  
Dieu vous trouva mûr pour le ciel :  
Vous aviez bu l'absinthe amère,  
Et vous alliez boire le miel...  
O saint François, ami de l'ordre.  
Mettez la paix en notre cœur  
Afin qu'il devienne meilleur.  
Et propagez partout votre œuvre : le Tiers-Ordre !

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs  
Contre toutes les malices  
Et les artifices  
Des esprits tentateurs !  
Oh ! notre âme  
Vous proclame  
Le plus puissant des divins bienfaiteurs !





## FRANCE ET CANADA

---

Air : " Elle ne savait pas." Musique de A. Thomas

---

### I

Elle ignore longtemps l'heureuse et fière France  
Que nous l'aimions toujours malgré son abandon,  
Et que nous conservions—symbole d'espérance—  
Son drapeau rayonnant de gloire à Carillon !

### REFRAIN :

Le ciel, à travers la tempête,  
Guida nos pas vers le succès.  
O patrie, en ce jour nous célébrons ta fête !  
O saint Jean, protégez (*bis*) le Canada français ! "

II

La France à notre égard n'est plus indifférente :  
Elle sait notre histoire et la conte en pleurant !  
Souvent le pavillon de sa nef élégante  
Flotte comme autrefois sur le beau Saint-Laurent !

REFRAIN :

Le ciel, à travers la tempête,  
Guida nos pas vers le succès.  
O patrie, en ce jour nous célébrons ta fête !  
O saint Jean, protégez (*bis*) le Canada français !

III

Où, la France revient visiter notre plage  
Où coula tant de fois le sang de ses héros :  
Elle retrouve ici ses mœurs et son langage,  
Et voit que ses neveux lui sont restés loyaux !

REFRAIN :

Le ciel, à travers la tempête,  
Guida nos pas vers le succès.  
O Patrie, en ce jour nous célébrons ta fête !  
O saint Jean, protégez (*bis*) le Canada français !

## CHANT DE L'OUVRIER

---

Musique de M. R. Lyonuais

---

### 1er COUPLET

Quel est ce Canadien  
Qui passe dans la vie  
En prêchant l'harmonie  
Et pratiquant le bien ?  
C'est l'ouvrier,  
C'est l'ouvrier !

### REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,  
De nos labeurs, de nos efforts.  
Amusons-nous comme nos pères,  
Soyons unis pour être forts !  
En vrais lurons,  
Sur tous les tons,  
Chantons, chantons !

2ème COUPLET

Qui donc, à dix-huit ans,  
Sans crainte entre en ménage,  
N'ayant pour tout partage  
Que ses deux bras vaillants ?  
C'est l'ouvrier,  
C'est l'ouvrier !

REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,  
De nos labeurs, de nos efforts.  
Amusons-nous comme nos pères,  
Soyons unis pour être forts.  
En vrais lurons,  
Sur tous les tons,  
Chantons, chantons !

3ème COUPLET

Au temple du Seigneur,  
Quel est celui qui prie  
Pour sa chère patrie  
Avec plus de ferveur?  
C'est l'ouvrier,  
C'est l'ouvrier !

REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,  
De nos labeurs, de nos efforts.  
Amusons-nous comme nos pères,  
Soyons unis pour être forts.  
En vrais lurons.  
Sur tous les tons.  
Chantons, chantons !

4ème COUPLET

Qui marche au premier rang,  
La tête haute et fière,  
Et porte la bannière  
Le jour de la Saint-Jean ?  
C'est l'ouvrier,  
C'est l'ouvrier !

REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,  
De nos labeurs, de nos efforts.  
Amusons-nous comme nos pères,  
Soyons unis pour être forts.  
En vrais lurons,  
Sur tous les tons,  
Chantons, chantons !

5ème COUPLET

Qui supporte toujours  
Avec joie et courage  
L'humble et pénible ouvrage  
Et le fardeau des jours ?  
C'est l'ouvrier,  
C'est l'ouvrier !

REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,  
De nos labeurs, de nos efforts.  
Amusons-nous comme nos pères,  
Soyons unis pour être forts.  
En vrais lurons,  
Sur tous les tons,  
Chantons, chantons !

6ème COUPLET

Qui fait le Canada  
Si riche et si prospère ?  
Ce n'est point l'Angleterre  
A qui l'on nous céda—  
C'est l'ouvrier,  
C'est l'ouvrier !

REFRAIN :

Reposons-nous joyeux confrères,  
De nos labeurs, de nos efforts.  
Amusons-nous comme nos pères,  
Soyons unis pour être forts.  
En vrais lurons,  
Sur tous les tons,  
Chantons, chantons !



7ème COUPLET

Où donc est la vigueur,  
L'espoir et l'allégresse,  
L'amour et la tendresse  
Et surtout le bonheur ?  
Chez l'ouvrier,  
Chez l'ouvrier !

REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,  
De nos labeurs, de nos efforts.  
Amusons-nous comme nos pères,  
Soyons-unis pour être forts.  
En vrais hirons,  
Sur tous les tons  
Chantons, chantons !

Septembre 1891.



## CHANSON DES NOCES D'OR

---

DÉDIÉE AU VIEUX PATRIOTE, M. J. SAUVIAT

---

### 1er COUPLET

Nous accourons ici, bien-aimés père et mère,  
Avec nos fiers enfants pour fêter ce beau jour  
Où le ciel, exauçant notre ardente prière,  
Bénit vos cinquante ans de bonheur et d'amour.

### REFRAIN :

Nos cœurs reconnaissants  
Débordent d'allégresse,  
De vœux et de tendresse  
Pour vous, nobles parents ! (*Bis*)

2ème COUPLET

Vous auriez pu peut-être acquérir la richesse  
Et même les honneurs que rêve l'orgueilleux,  
Mais vous avez compris, dans votre humble sagesse,  
Que l'honnête labeur rend l'homme plus heureux.

REFRAIN :

Ah ! vive le labeur !  
Car l'ouvrier modèle  
Est la brebis fidèle  
Du céleste Pasteur ! (*Bis*)

3ème COUPLET.

Que dire en terminant cette pâle romance  
Ecrire en votre honneur, vénérables parents !  
Puisse, dans sa bonté, la sainte Providence  
Vous accorder des jours nombreux et consolants !

REFRAIN :

Votre lune de miel  
Qui désormais scintille  
Aux yeux de la famille,  
Reluira dans le ciel ! (*Bis*)

## LA CAPRICIEUSE

---

Musique de M. Edouard Vincelette

---

### I

Quand je vous vois, petite,  
Sur moi fixer les yeux,  
Alors mon cœur palpite,  
Et je me sens heureux.  
Mais si j'ose, méchante,  
Vous dire un mot d'amour,  
Vous prenez l'épouvante } *Bis.*  
En me criant : bon jour ! }

II

Quand je cause et ricane  
Avec un beau minois,  
Vous m'engendrez chicane  
Et m'appellez : sournois !  
Mais si j'entre en colère,  
Un instant, contre vous,  
Votre bouche profère  
Aussitôt des mots doux ! } *Bis.*

III

Quand je pleure et soupire,  
Vous riez aux éclats ;  
Et quand je ris, c'est pire :  
Vous pleurez comme un glas !  
Quand je dis : “ Je désire  
Vous entendre chanter, ”  
Vous vous mettez à lire } *Bis.*  
Ou bien à méditer !.. }

IV

Je subis ces caprices  
Depuis longtemps, hélas !  
Mais de vos artifices  
Aujourd'hui je suis las.  
Moi, je veux une amante  
Au cœur noble et pieux :  
Vous êtes trop changeante  
Pour rendre un homme heureux !

} *Bis.*

20 août 1886.





## LA CHANSON DU PETIT PORTEUR

---

Air : " Dis-moi, soldat, t'en souviens-tu ? "

---

### I

Vous qui coulez une douce existence  
Dans cette ville où tant de malheureux  
Mangent le pain amer de l'indigence,  
En ce beau jour, ah ! soyez généreux !  
Entendez-vous frapper à votre porte ?  
Allez ouvrir à l'enfant matinal  
Qui, plein d'espoir, fidèlement vous porte,  
Avec ses vœux, la chanson du journal.

II

Il n'est pas grand, néanmoins il est homme  
Par le courage et surtout par l'honneur.  
En le voyant, l'abonné le surnomme  
Le messager de joie et de bonheur.  
Mais il est pauvre, et s'en fait une gloire,  
Voulant sans doute imiter le Sauveur !  
En quelques mots il conte son histoire  
Dont le récit émeut tout noble cœur !

III

Regardez-le : son petit corps frissonne  
Sous les baisers de la neige et du vent ;  
Hélas ! il n'a, pour l'hiver et l'automne,  
Qu'un mince habit raccommodé souvent !  
Malgré le froid, il marche sans relâche  
Pour obéir à la voix du devoir,  
Et rien ne peut le ravir à sa tâche  
Tant qu'il lui reste un souscripteur à voir !

177

Ah ! n'est-il pas (douloureuse pensée)  
Le seul appui d'un infirme vieillard,  
Qui, sous le toit de sa lutte glacée,  
Souffre en levant vers le ciel son regard ?..  
Et ce vieillard — sublime prolétaire —  
Jadis peut-être a vaillamment lutté  
Contre les fils de la fière Angleterre,  
Pour notre langue et notre liberté...

V

O Canadiens, en ce jour d'allégresse,  
Prêtez l'oreille aux soupirs du porteur !  
De ses parents soulagez la détresse,  
Il vous supplie au nom du Créateur !  
Donnez-lui donc cette part du bien-être  
Qui sert parfois à votre vanité ;  
Et dans vos cœurs alors Dieu fera naître  
Les purs rayons de sa félicité !



## ROSE, ÉCOUTE-MOI

—

Musique de M. N. Crépault

—

I

Pourquoi, ma mignonne,  
Ne souris-tu pas  
Quand ma main couronne  
Ton front de lilas ?

Tu fais la pleureuse,  
C'est folie à toi ;

Sois donc plus joyeuse :  
Rose, écoute-moi !

} *Bis.*

II

Lorsque la nature  
Se pare de fleurs,  
Toute créature  
Doit cacher ses pleurs.  
Ah ! ta bouche chante,  
C'est gentil à toi !  
Ne sois plus méchante : } *Bis.*  
Rose, écoute-moi ! } *Mus.*

III

Depuis deux mois, Rose,  
Mon cœur est en feu ;  
Je t'adore et j'ose  
T'en faire l'aveu.  
Quoi ! cela t'offense ?  
Tu ris de ma foi ?  
C'est trop d'insolence : } *Bis.*  
Rose, écoute-moi ! }

IV

Un jour, ma coquette,  
Tu désireras  
L'amoureux poète  
Et ses doux lilas ;  
Mais d'une autre reine  
Il sera le roi,  
Et dira sans peine :  
Rose, éloigne-toi !

} *Bis.*

12 février 1882.





RAYONS ET OMBRES

---

Musique de M. N. Crépault

---

I

J'avais cru que la vie,  
Dans ma simple candeur,  
N'était qu'une série  
De jours pleins de bonheur ;

Que les mortels, sur cette terre,  
Buvaient le miel de l'aïtîé,  
Et que le riche au prolétaire  
Prodiguait l'or et la pitié.

REFRAIN :

Hélas ! hélas ! ces rêves roses,  
Sous la faux du destin,  
Comme les belles roses,  
Tombèrent un matin !..

II

Depuis ce jour, mon âme pleure  
Et ne croit plus à la gaité.  
Et le dirais-je ? à certaine heure,  
Je doute de la vérité !

REFRAIN :

Sans cesse en proie à la souffrance,  
Rien ne me semble beau,  
Et la désespérance  
Me conduit au tombeau !

III

Oh! qu'ai-je dit? mon Dieu, pardonne  
A ma faiblesse, à ma douleur!  
En me plaignant, je déraisonne.  
Car n'es-tu pas mon protecteur?

REFRAIN :

Du ciel, écoute ma prière  
Qui s'élève vers toi;  
Sois toujours ma lumière,  
Mon espoir et ma foi!

1er avril 1880.



## LES CANADIENS

---

Musique de M. Joseph Vézina

---

### I

Les Canadiens ont pour les fêtes  
Un goût qu'ils tiennent des aïeux ;  
Les charmes des plaisirs honnêtes  
Séduisent leurs cœurs généreux.  
Ils ont bravé tous les orages  
Sans jamais perdre leur fierté,  
Et cultivé sur nos rivages  
La fleur de l'hospitalité.

II

Ils fêtent Dieu, reine, patrie,  
Par des concerts mélodieux,  
Pratiquent la galanterie  
Envers le sexe gracieux.  
Ils chôment les anniversaires  
Des jours où leurs braves soldats,  
A de terribles adversaires,  
Livraient de glorieux combats !

III

La chicanière politique  
Les divise presque au berceau,  
Mais le souffle patriotique  
Les rassemble sous le drapeau.  
Contre l'outrage ou l'injustice,  
Ensemble ils élèvent la voix  
Et s'imposent tout sacrifice  
Pour le triomphe de leurs droits.

IV

Ils sont les vrais fils de la France  
Par le caractère et le cœur,  
Car au milieu de la souffrance  
Ils conservent leur belle humeur !  
Oui, toujours gais comme leurs pères,  
Mais plus heureux en vérité,  
Ils vivent désormais, prospères,  
Dans la paix et la liberté !

Septembre 1891.





## UNE GERBE D'ACROSTICHES



A M. VICTOR BILLAUD

*Secrétaire de l'Académie des Muses Santones, à Royan, France*

**A**sile du poète, ô belle Académie,  
**C**ongrès où siège seul le talent reconnu,  
**A**h ! tu daignes offrir, trop généreuse amie,  
**D**ans ton temple un fauteuil à moi, barde inconnu !  
**E**h ! que pourrais-je faire au milieu de confrères  
**M**ûris par la science et le rude labeur,  
**I**mberbe que je suis ? — J'oubliais : leurs lumières  
**E**claireront la voie à mon esprit rêveur.

**D**u reste, pour avoir un titre à leur estime  
**E**t le droit précieux de suivre leurs leçons,  
**S**ouvent je leur dirai dans le langage intime :

**M**a lyre pour la France aura toujours des sons !  
**U**nissant mes accords à ceux de nos poètes,  
**S**ulte, Gingras, Gauvreau, Fréchette et Beauchemin,  
**E**n chœur nous chanterons ces brillantes conquêtes,  
**S**a grandeur, sa richesse et son heureux destin !

**S**ait-elle assez comment nous l'aimons, cette France ?  
**A**h ! nous le lui dirons avec un fier accent.  
**N**ous avons partagé sa gloire et sa souffrance,  
**T**errassé ses rivaux, lutté vingt contre cent...  
**O**ui, j'accepte, Monsieur, vos offres gracieuses !  
**N**os muses désormais franchiront l'océan ;  
**E**t voyageant ensemble elles diront, joyeuses :  
**S**uccès, gloire à Québec ! Succès, gloire à Royan !

10 avril 1885.

## LA FEMME CANADIENNE

---

N'oublions pas l'héroïque gardienne  
De nos berceaux et de notre foyer :  
Chantons en chœur la femme canadienne,  
Et couronnons sa tête de laurier!

PHILÉAS HUOT.

**L**e touriste qui foule un instant nos rivages  
**A**utrefois habités par des hordes sauvages,  
**C**raint-il de rencontrer au bord du Saint-Laurent,  
**A**rmé d'un long poignard, quelque barbare errant ?  
**N**on, car il nous connaît, admire nos victoires,  
**A**ime à venir rêver sur nos fiers promontoires  
**D'**où son regard embrasse un féerique tableau,  
**I**mage suspendue entre le ciel et l'eau !  
**E**t lorsqu'il aperçoit la femme canadienne—  
**N**oble cœur, que le ciel nous donna pour gardienne—  
**N**ul autre objet ne peut désormais le ravir,  
**E**t son plus grand bonheur serait de la servir !

**E**h bien, nous qui vivons sous l'attrait de ses charmes,  
**N**ous, que sa douce voix console en nos alarmes,  
**G**rayissons le Parnasse où fleurissent les vers,  
**E**t pour elle cueillons mille bouquets divers.  
**N**e disons pas de mal contre les autres femmes,  
**E**llès nous cribleraient de fines épigrammes !  
**R**imer en leur honneur, tel n'est pas mon désir,  
**A** leurs bardes je laisse aisément ce plaisir...  
**L**a femme canadienne : oh ! quel nom poétique !  
**E**t comme il fait vibrer l'âme patriotique !  
**S**ulte, Poisson, Fréchette et Legendre ont chanté  
**T**our à tour sur leur luth ce nom si respecté !



**B**londe ou brune, ses yeux brillants d'intelligence  
**E**clairent sa figure aux traits pleins d'indulgence ;  
**L**'incarnat de sa bouche aux roses fait affront ;  
**L**'éclat de ses cheveux pare son joli front ;  
**E**n un mot, d'une reine elle a l'air, l'élégance !



**I**ncapable de vivre au sein de l'ignorance—  
**N**'ayant pour cet état que *glare et que froideur*—  
**S**on esprit au travail se livre avec ardeur,  
**T**ourmente la science, et, durant des années,  
**R**ecueille des moissons de choses raisonnées.  
**U**n matin, franchissant la porte du couvent.  
**I**nstruite et graduée, elle dit : en avant !  
**T**ravaillant derechef sous le toit domestique,  
**E**lle acquiert un art agréable et pratique.



**M**odestie, ô sublime et trop rare vertu !  
**O**ù donc te retrouver ? dis-nous, où loges-tu ?  
**D**ix mille voix pourraient me répondre, attendries :  
**E**lle est dans tous les cœurs de vos femmes chéries !  
**S**ilence, il ne faut pas blesser l'humilité ;  
**T**aisons sur ce sujet, même la vérité,  
**E**t que sa modestie envahisse notre âme !



**D**onc autant que modeste, elle souffre le blâme  
**O**u parfois le relève avec habileté —  
**U**nissant la finesse à la franche gaité —  
**C**hasse de nos foyers la folle zizanie  
**E**t fait régner partout la joie et l'harmonie.

\*  
\* \*

**C**'est pour elle un bonheur d'assister l'indigent,  
**H**élas ! abandonné par le riche souvent.  
**A**u chevet du malade, elle accourt la première,  
**R**amène l'espérance au seuil de la chaumière,  
**I**nculque dans l'esprit des jeunes et des vieux  
**T**out principe qui doit rendre l'homme pieux.  
**A**ux kermesses du pauvre, elle dresse la table,  
**B**adine en déployant un courage indomptable ;  
**L**e riche avec plaisir lui donne à pleine main ;  
**E**t, grâce à son bon cœur, le pauvre aura du pain !



**H**onneur lui soit rendu ! car aux jours de souffrance,  
**E**scortant le superbe étendard de la France,  
**R**iante, elle volait toujours au premier rang,  
**O**ffrant à son pays son courage et son sang...  
**I**ls ne sont plus ces jours où l'humble Canadienne  
**Q**uelquefois ripostait à la balle indienne.  
**U**n autre saint devoir occupe son esprit :  
**E**nseigner à ses fils la foi de Jésus-Christ !

\*  
\* \*

**S**a voix -- sa douce voix à nulle autre pareille --  
**I**nspire le respect et charme notre oreille :  
**L'**orateur, le poète et le vieil érudit ,  
**E**content cette voix que ma muse applaudit...  
**P**our savoir la raison du respect qu'elle inspire,  
**A**llons consulter ceux qui sont sous son empire,  
**E**t tous nous répondront avec de fiers accents :  
**N**ous savons que son cœur est pur comme l'encens !  
**Q**ui de nous oserait contester à cet être  
**U**ne telle vertu, la plus grande peut-être ?  
**I**l serait, celui-là, (j'en appelle au lecteur)  
**H**onni de tous les siens comme un vil imposteur !  
**O**ui, la Canadienne est l'honneur de notre race ;  
**N**ous sommes très heureux de marcher sur sa trace.

**O**r, le vingt-quatre juin, dans le temple avec nous,  
**R**ecueillie en son âme, elle prie à genoux.  
**A**près avoir longtemps, pour sa chère patrie,  
**I**mploré les faveurs de la Vierge-Marie,  
**T**riomphante, elle vient voir ses fils, orgueilleux,  
**D**éroulant des combats les drapeaux glorieux !  
**E**lle les suit des yeux, à l'ombre de l'érable,  
**S**ourit à leur bonheur qui semble inénarrable.  
**I**ls sont heureux vraiment ces rejetons gaulois,  
**D**éfenseurs, au besoin, du pays, de ses lois !  
**O**h ! Dieu, qu'elle est contente et qu'elle est empressée !  
**L**amour de la patrie enflamme sa pensée !  
**E**lle voudrait pouvoir — bénissant le Seigneur —  
**S**élancer dans les rangs, marcher avec honneur !  
**A**h ! mais la convenance (arbitre tyrannique  
**V**oulant que l'homme seul, sur ce sol britannique,  
**A**it droit de s'affirmer à la face des cieux),  
**I**nterdit à la femme un rôle aussi pieux.  
**T**andis que nous faisons ce doux pèlerinage,  
**C**her au pauvre artisan comme au grand personnage,  
**O**ptant pour sa demeure, elle y vole... et bientôt  
**N**'a plus pour la patrie une pensée, un mot !  
**N**on ! car elle contemple une enfant caressante :  
**U**ne enfant pour son cœur vaut la patrie absente...



**L'**on exalte partout son hospitalité,  
**A**utant que ses vertus et sa noble beauté :  
**C**ar son logis (parfois une humble maisonnette  
**A**britant une blonde ou gentille brunette),  
**N**e saurait contenir ceux qui veulent, le soir,  
**A**vides de bonheur, à son foyer s'asseoir,  
**D**éesse par la grâce et par la courtoisie —  
**I**gnorant du flatteur la tendre hypoërisie —  
**E**lle sait plaire à tous ; même les inconnus  
**N**e l'approchent jamais sans être bien venus,  
**N**os ancêtres, comme elle, abhoraien't l'étiquette  
**E**t savaient s'amuser à la bonne franquette,  
**I**ls modulaient gaîment et redisaient en chœur  
**L**es modestes refrains qui font battre tout cœur :

*“ Vive la Canadienne,  
Vole, mon cœur, vole ! ”* etc.

**L**a femme canadienne a pour titre de gloire  
**U**ne fécondité que vantera l'histoire :  
**I**mmense privilège offert par l'Eternel  
**A** celle qui comprend le devoir maternel.

**U**tile à son pays, cette mère admirable  
**R**emplit au Canada son rôle incomparable  
**A**vec un héroïsme inflexible, enchanteur,  
**I**nspiré par l'amour divin du Créateur.  
**T**endre pour ses enfants, mais tendre sans faiblesse —  
**D**ésirant éloigner le vice qui les blesse —  
**R**ébecca d'un autre âge, elle veille sur eux,  
**E**t fait naître en leur cœur des germes vigoureux...  
**S**es enfants ont prouvé déjà qu'ils sont des *hommes* ;  
**S**oldats, prêtres, tribuns, artisans, agronomes,  
**E**n mille endroits ils ont — je le dis fièrement —  
**D**éfendu notre honneur en luttant vaillamment.  
**E**t de nos jours encore, ils combattent ensemble  
**S**ur un autre théâtre où la foi les rassemble.  
**A**dorant l'Eternel, ils défendent ses droits,  
**U**nissent leurs talents dans des combats adroits.  
**T**ouché de leur amour, Dieu les immortalise  
**E**n voulant que l'un d'eux soit prince de l'Eglise... (\*)

**L**ouons la Canadienne ! exaltons sa beauté,  
**S**a gloire, ses vertus et son urbanité !

Juin 1889.

---

(\*) Son Eminence le cardinal E.-A. Taschereau.

## A MES POÉSIES

---

C'en est fait maintenant, pareils aux hirondelles,  
Partez ; qu'un même but vous retrouve fidèles,  
Et moi, pourvu qu'en vos combats  
De votre foi nul cœur ne doute,  
Et qu'une âme en secret écoute  
Ce que vous lui direz tout bas...

...

Ah ! mes pauvres oiseaux que j'élevais en cage,  
Mésanges dont les chants dissipaient ma douleur !  
En essaim vous volez vers un riant bocage  
Sans savoir que l'aspic se cache sous la fleur...

Pourquoi donc avez-vous ainsi quitté ma chambre  
Où le miel et l'amour vous étaient prodigués ?  
Et votre nid moelleux toujours chaud quand décembre  
Saccage la ramure où trônaient vos aînés ?  
Ivres de liberté, de gloire et d'aventure :  
Eh ! oui, voilà l'appât qui fascine et capture  
Si souvent les oiseaux... et même les humains !



# TABLE

---

## POESIES DIVERSES

	PAGE
Sujet: Les Voix Intimes.....	3
Préface.....	5
Le bonheur.....	9
Renouveau.....	13
Samuel de Champlain.....	19
Envoi.....	31
La presse canadienne.....	33
La nuit de Noël.....	37
L'hirondelle.....	45
A mon père.....	49
Bouquet de violettes.....	51
La St.-Jean-Baptiste.....	57
Il sera prêtre.....	61
Le faubourg St-Roch.....	67
A la brise.....	71
Octave Crémazie.....	73

	PAGE
La cité de Champlain.....	77
Un orphelin.....	79
Le mauvais artisan.....	89
Qu'est ce que la vie ?.....	95
Adieu à la Nouvelle-Ecosse.....	99
Louis Fréchette.....	101
Le mois des morts.....	105
Sachons lutter.....	111
La misère.....	115
Aux politiciens.....	119
A mon ami M. W. Chapman.....	123
Elle est morte !.....	125
Beauport.....	127
Le jour de l'An.....	131
Elégie.....	135
An peuple canadien.....	139
L'automne.....	143
Aux célibataires.....	147
Sur l'album de Mlle D. M.....	151
A Madame B., cantatrice.....	155
Sur l'album de Mlle R. D.....	156
Sur l'album de Mlle J. M. F.....	156
Sur l'album de Mme Dr. M. F.....	157
Sur l'album de Mlle A. H. T.....	157
Un héros de 1870.....	159



# SONNETS

	PAGE
Montréal.....	213
Québec.....	214
Rose fanée.....	215
A M. E. Aubé, journaliste.....	216
A l'amiral Thomasset.....	217
A M.-C. Beaulieu.....	218
Le lac Beauport.....	219
A M. C.....	220
Réponse.....	221
Le printemps.....	222
A l'auteur.....	223
Réponse.....	224
A l'amiral Cavelier de Cuverville.....	225
Un nom glorieux.....	226

## HYMNES, ROMANCES ET CHANSONNETTES

La Crèche de Noël.....	229
La Canadienne.....	231
Aux raquetteurs de Sherbrooke.....	235
Chant d'adieu.....	243
Blanche, te souvient-il ? .....	247

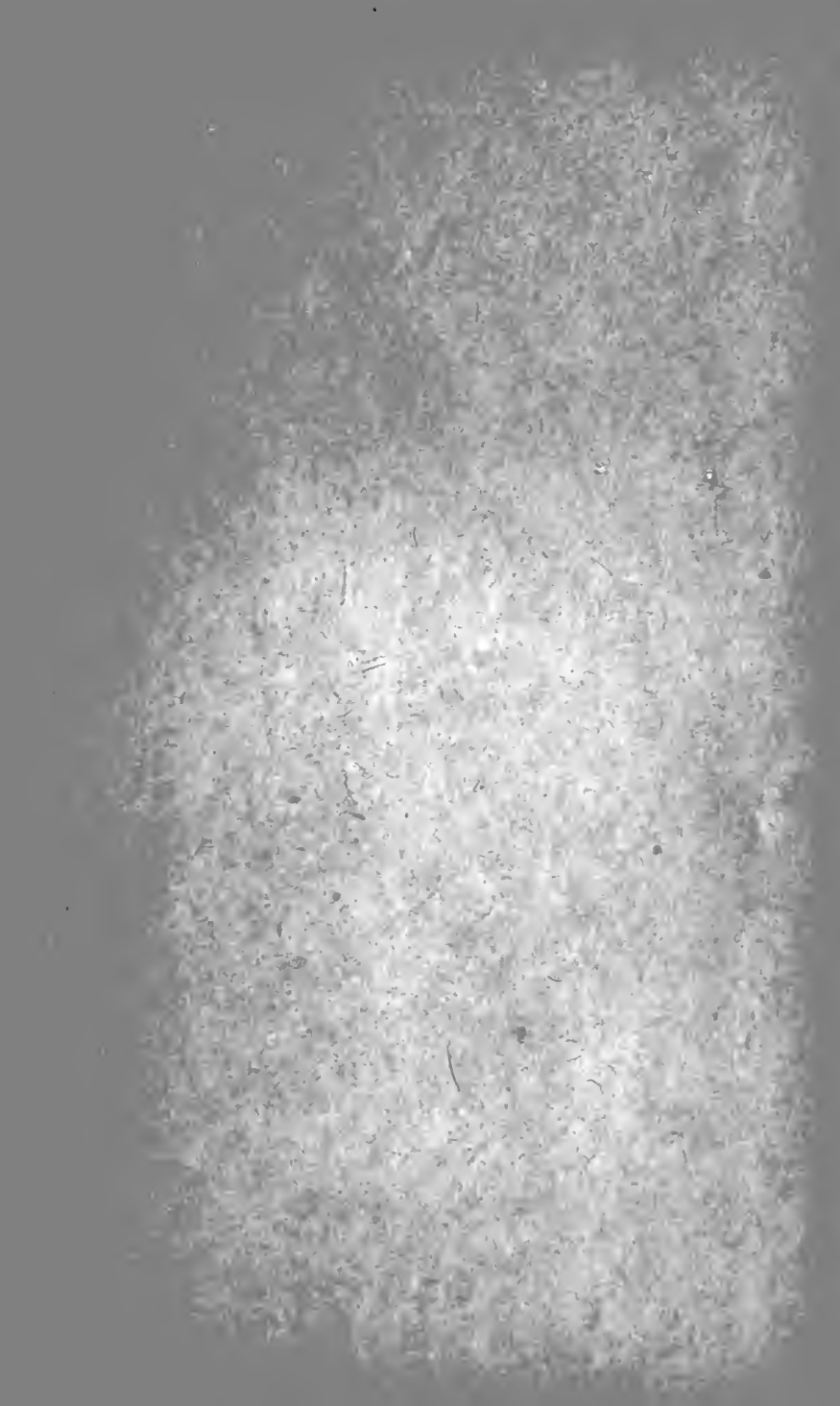
	PAGE
Chant du club de raquette " Le Frontenac ".....	249
Hymne à St-François-d'Assise.....	255
France et Canada.....	261
Chant de l'Ouvrier.....	263
Chanson des noces d'or.....	271
La Capricieuse.....	273
La chanson du petit porteur.....	277
Rose, écoute-moi.....	281
Rayons et ombres.....	285
Les Canadiens.....	289

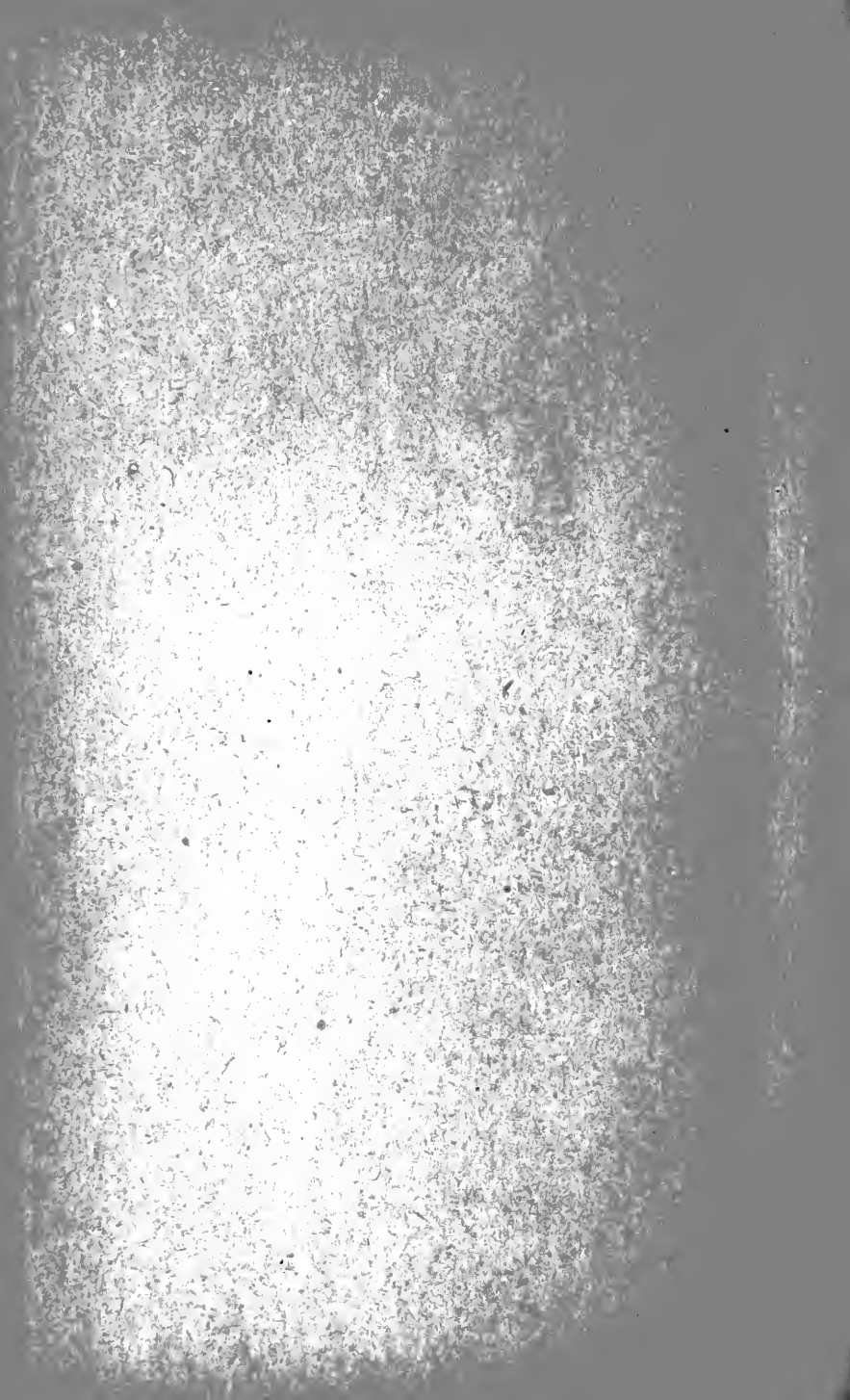
#### UNE GERBE D'ACROSTICHES

A M. V. Billaud, de l'Académie des Muses Santones.....	295
La femme canadienne.....	297
A mes poésies.....	305









PS  
9455  
A68V6

Caouette, Jean Baptiste  
Les voix intimes

**PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

---

**UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY**

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 13 14 03 13 015 4